





ŒUVRES
DIVERSES
DE M. SABATIER,
DE CAVAILLON,

Ancien Professeur d'Éloquence, Pensionnaire du Roi.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.





A AVIGNON,
Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près du Collège.

M. DCC. LXXIX.









A SON ALTESSE

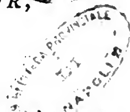
MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

PRINCE DE SOUBISE.



MONSEIGNEUR,



Les Gens de Lettres n'ont que trop ſouvent proſtitué leurs hommages ; j'ai écouté la voix de mon cœur, qui m'a dit de ne louer que la vertu ; ſans elle, la haute naiſſance, les grandes dignités, le plus beau nom, ne porteroient qu'un vain

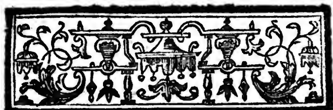
bruit à mon oreille. Je cherche dans un Grand, l'ami des hommes; vous ajoutez, MONSEIGNEUR, à ce titre, celui d'ami des Lettres: aussi en vous offrant un tribut, elles parlent le langage de la vérité, qui devroit toujours inspirer ceux qui les cultivent. Je suis avec un profond respect,

DE *VOTRE ALTESSE*,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

SABATIER.



DISCOURS SUR LES AVANTAGES ET LES DÉSAVANTAGES DES BELLES-LETTRES, RELATIVEMENT AUX PROVINCES.

N préjugé enfanté par l'orgueil, a dit que la Capitale devoit être le séjour des Gens de Lettres. Cette erreur accréditée a parcouru les Provinces, & leur a imposé le joug d'une admiration excessive, qui arrête toujours l'essor du talent. On y a cru que les fruits du génie ne pouvoient éclorre que sur les bords de la Seine, & on a négligé de fomenter les semences que la nature a répandues dans toutes les contrées. En vain l'enthousiasme crie au fond du cœur de quelques Gens de Lettres ; ils étouffent cette voix impérieuse, ils n'osent prendre des

pinceaux qu'ils croient destinés à des habitants d'une rive plus fortunée. Si la Capitale a mis en faveur le préjugé qui avilit les Provinces, étoit-ce à celles-ci à l'appuyer ? Les Gens de Lettres qui vivent à Paris, sont-ils pour ceux qui en sont éloignés, des Dieux qu'ils doivent adorer, sans avoir l'espérance de leur ressembler ? Idée funeste, qui plonge les talents dans l'assoupissement. On n'ose entrer dans la carriere, quand on craint d'y rencontrer des athletes trop vigoureux. On perd le sentiment de ses forces, quand on ne voit pas un théâtre propre à les déployer; aussi les Provinces ne produisent presque rien qui puisse faire époque dans la Littérature. Comment n'y voit-on pas que, loin du tourbillon des plaisirs & des prestiges de la mode, l'ame moins dissipée, moins éparpillée, est plus capable des grandes choses ? Comment n'y voit-on pas que les graces qu'on acquiert, sont presque toujours aux dépens du génie qu'elles énervent ? Comment les Provinces ont-elles oublié ces temps où elles renfermoient des Ecoles fécondes en Ecrivains distingués, ces temps où Lyon, patrie des Arts, avoit cette Académie célebre, dont nous aurions dû conserver la rigidité ? Faut-il leur rappeller ces beaux jours où Clermont se glorifioit de son Sidoine Apollinaire, Riez de son Prosper d'Aquitaine, Arles de son Hilaire, Poitiers d'un Personnage du même nom, Bourdeaux de son Ausone & de son Elie Vinet? N'est-ce pas dans la Province qu'ont été composés les Essais de Montagne, Philosophe sublime, dont nos Moralistes modernes ont copié les idées, & dont une fausse délicatesse a réprouvé les expressions énergiques ? Génie mâle, qui donna à notre Langue la force, comme Malherbe lui communiqua l'harmonie. Ces exemples, & tant d'autres qui s'offrent à ma plume, ne sont-ils pas

capables d'arracher les Provinces à ce sommeil qui les engourdit? Faut-il les regarder relativement à la Capitale, comme ces Landes, images de la mort, qui environnent un sol riant, où l'abondance répand ses trésors? Ah! réchauffons le germe de la fécondité qu'elles renferment & laissent périr; faisons voir que les Belles-Lettres, mieux cultivées dans les Provinces, s'y couronneroient de fruits brillants & solides. Mais comme l'abus est voisin de l'abondance, je poserai des bornes sages. Le but de ce Discours sera donc de prouver que les Belles-Lettres, mieux cultivées dans les Provinces, y produiroient de grands avantages, & que leur culture poussée trop loin, y causeroit de grands préjudices. Voilà les deux objets que je vais tâcher de remplir.

PREMIERE PARTIE.

QUAND les Belles-Lettres ne seroient propres qu'à charmer l'ennui, poison de la vie, leur utilité seroit démontrée. Je dirois sur-tout à ceux que le malheur choisit pour victimes: Allez vous jetter dans les bras des Muses, & le calme descendra sur vos maux. Entretenez-vous souvent avec ces Déités consolatrices, & leurs mains bienfaisantes verseront quelques gouttes de miel dans ce calice d'amertume dont vous êtes obligés de vous abreuver. Mais je ne vois ici que le rapport qu'elles ont avec l'utilité publique; je lie leur cause à celle de l'humanité. Malheur à l'Ecrivain qui ne trouve dans son art qu'un amusement frivole! Je dis donc que les Belles-Lettres, mieux cultivées dans les Provinces, peuvent y faire naître de grands biens, en répandant le goût du Beau, & en disposant

les Ministres de la Justice & de la Religion à prononcer leurs oracles avec plus de dignité. Les embellissements multipliés dans les villes, joints à la politesse des habitants, attireront l'étranger, qui les enrichira de son argent. (1) Il se formera des hommes qui soutiendront avec une éloquence noble, les droits de la Justice & de la Religion. Trois propositions intéressantes; mais comme leur développement en fourniroit les preuves, elles ne m'arrêteront point, j'y reviendrai seulement par occasion. Faut-il raison-

(1) Les Arts qui servent aux embellissements des Villes, ont suivi le destin des Belles-Lettres; ils ont été poussés lo n, à mesure que celles-ci se sont perfectionnées. J'ai donc eu raison d'avancer qu'elles contribuoient à la beauté des monuments qui font la grandeur & la magnificence des Cités. Quand Brunelesch réforma l'Architecture à Florence, la Poésie commençoit à briller & à donner les idées du beau: elle sert d'époque aux édifices qu'on estime le plus. Je ne parle point ici de l'Architecture gothique, qui, pleine de morceaux hardis & sublimes, péche néanmoins contre le goût, par la profusion des ornements, & les assortiments bizarres; mais les grands monuments & les belles proportions se firent admirer en France, aussi-tôt que la Poésie y eut pris faveur. Alors s'annonça le fameux le Vau, maître de Dorbay, illustre par les desseins de plusieurs grands ouvrages. Les plus célebres Artistes ont aimé ou cultivé les Belles-Lettres, qui les ont éclairés ur plusieurs parties de leurs Arts. Rubens étoit rempli de la lecture des Poëtes, Bouchardon sentoit ses idées s'agrandir, en lisant Homere, dans une mauvaise traduction; François Blondel, sur les desseins duquel on éleva la Porte Saint-Antoine, & celle de Saint-Denis, a fait le parallele de Pindare & d'Horace. Les Artistes sentent si bien de quelle importance est pour eux le commerce des Gens de Lettres, & sur-tout des Poëtes, qu'ils ont soin de se lier avec eux: si ceux-ci avoient été consultés, on ne verroit pas dans les grandes Villes tant d'édifices mal ordonnés & mal placés; enfin la poétique d'Horace renferme les principes de tous les Arts.

ner, pour persuader que des jours purs & sereins sont préférables à un ciel chargé de brouillards ? Je vais frapper sur les abus qui s'opposent aux avantages que j'indique. Ces abus, je les trouve dans les établissements qui devroient entretenir la gloire des Lettres. Elles ont vu les Colleges & les Académies se multiplier ; cependant ils ne leur communiquent point la vigueur qu'elles pouvoient en recevoir. Dans les Colleges la Langue nationale est trop négligée, elle est immolée à la Romaine. Les Lettres Latines, qui devroient marcher de pair avec les Françoises, y attirent presque toute l'attention. Dans les Académies, on ne met pas assez de rigidité dans le choix des membres qui les composent, & dans la distribution des prix, qui sont les trophées de la médiocrité. Voilà les sources de l'état de langueur auquel sont abandonnées les Lettres dans les Provinces. Une espece de barbarie qui régna au milieu des lumieres que répandoit le goût, défendit à nos premiers Auteurs d'écrire dans leur propre Langue ; ils auroient cru faire dégénérer leurs idées, en les mariant aux expressions d'un idiome qu'ils appelloient vulgaire ; ils ne s'appercevoient pas que, pour bien écrire dans une langue morte, ils étoient obligés d'emprunter les termes, les tours, les phrases même de ceux qui l'avoient bien parlée ; cet esclavage les empêchoit de se servir de leur propre génie. Dispensés de sentir & de penser, ils ne pouvoient être que de froids Copistes. Ce préjugé, funeste aux progrès de la Langue & du talent, nous venoit de l'Italie ; la belle Littérature y avoit poussé de profondes racines, & n'y produisoit que des fruits étrangers. Les Auteurs Italiens auroient rougi d'employer une autre Langue que celle de Ciceron. Quelques-uns traduisirent leurs propres ouvrages, & voulurent bien descendre jusqu'à leurs compa-

triotes. Mais le Dante avoit commencé son Poëme en Latin ; Pétrarque & Bocace donnerent quelques Ouvrages dans la même Langue ; cette erreur, qui condamnoit au mépris les Langues nationales, avoit passé dans toute l'Europe. Bacon fut un des premiers en Angleterre qui se servit de la Langue de sa patrie. Les Auteurs François n'écrivirent long-temps qu'en Latin. Quoique les Poésies de Marot & l'Edit de François Premier, qui ordonna que les Actes publics se fissent en François, eussent établi notre Langue, elle avoit toujours une rivale qui la resserroit. Le Président de Thou, le plus philosophe & le plus politique de nos Historiens, ne la crut pas capable de rendre la noble simplicité de l'Histoire. Or, je le demande, quels progrès pouvoit faire notre Littérature, tandis que notre Langue, toujours au berceau, ne balbutioit que des sons foibles ? On a pourtant perpétué dans nos Colleges le préjugé qui l'empêcha de hâter nos beaux jours. Ah ! si les ouvrages du goût & du génie ne naquirent qu'à mesure qu'elle se perfectionnoit, il faut conclure qu'on a tort de la négliger dans ces asyles où elle attend ceux qui doivent la parler; il faut conclure que c'est à cette négligence qu'on doit attribuer l'état foible des Belles-Lettres dans les Provinces ; c'est elle qui empêche les Auteurs d'avoir la force & l'élégance, parce qu'ils ne se sont pas accoutumés de bonne heure à manier l'instrument de leurs idées. Dans ces moments où le cœur embrasé veut pousser au dehors les sentiments qui le tyrannisent, ils doivent éprouver la difficulté de les rendre, puisque ce n'est que par l'étude de la Langue, qu'on acquiert l'abondance des expressions & des tours ; eussent-ils les aîles du génie, elles seront bientôt rabaissées, dès qu'ils ne sauront pas les déployer avec facilité.

Mais, quand je m'éleve contre le peu de considération qu'obtient la Langue Françoise dans les Colleges, j'ai sur-tout en vue ceux qui sont établis dans les Provinces méridionales ; il est encore plus nécessaire de l'étudier dans ces pays, où elle est souvent heurtée par un idiome qui la combat ; il faut, pour ainsi dire, que l'art y détruise la nature. Les premiers mots qui frappent nos oreilles, ont un génie opposé à ceux de la Langue nationale ; en écrivant dans celle-ci, on transportera les phrases, les tours de l'idiome qu'on a appris en sortant du berceau ; on parlera pour un peuple, tandis qu'on doit avoir pour objet la Nation entiere. Il faut donc se familiariser de bonne heure avec le style de Racine & de Fénelon. Si des étrangers même, après un long séjour dans la Capitale, alterent le François par un mêlange bizarre ; si Jouvency, cet excellent Latiniste, qui avoit abjuré sa Langue pour celle de Rome, a souvent des gallicismes, les mêmes inconvénients ne se trouveront-ils pas dans les écrits de nos compatriotes ? Forcés de substituer d'autres termes, d'autres tours à ceux qu'ils ont appris dans l'enfance, ces derniers se présenteront toujours, si par un travail assidu ils n'en changent la marche. S'ils dédaignent de se livrer à ces soins, ils éprouveront un embarras qui fermera le passage à leurs idées, ou qui les privera de la perfection qu'elles attendent.

Pardonnez-moi, Habitants des Provinces méridionales, si j'appuye sur les obstacles que vous avez à vaincre. La nature, qui vous regarde avec complaisance, vous prodigue tous ses trésors ; mais il vous manque souvent l'art de les employer ; une imagination vive, ardente, vous entraîne au temple des Muses ; mais il faut faire entendre leurs oracles avec l'énergie que vous avez, & l'harmonie qui leur est nécessaire. Si

vous croyez que je n'indique ici que des difficultés imaginaires, dites-moi pourquoi les meilleures Poésies que vous avez, sont celles qui ont été écrites dans votre idiome? Si les autres ont moins de chaleur, n'est-ce pas parce qu'occupé à chercher des phrases qui ne lui étoient pas familieres, le génie s'est refroidi dans les fers que ces soins lui imposoient? Dites-moi encore pourquoi vos Musiciens sont fort supérieurs à vos Poëtes qui ont écrit en François (2)? N'est-ce pas parce que la Langue musicale est par-tout la même? Les beautés sublimes sont les élans d'un génie libre; apprenez donc dans vos Colleges à briser les chaînes qui l'arrêtent. Un seul Langage doit donner le jour à vos idées; oubliez donc celui qui les empêche d'éclorre avec facilité; combien de talents cette contrainte n'a-t-elle pas étouffés? L'ame ressemble au corps, qui n'acquiert sa force qu'en se déployant aisément. D'ailleurs, le temps d'apprendre les Langues est celui du jeune âge: l'esprit n'est pas encore avide de penser; mais quand il commence

(2) Les Poëtes François des Provinces méridionales, ne sont comparables, ni pour le nombre, ni pour la force, aux Musiciens qu'elles ont produits.

Trouvera-t-on dans les premiers un morceau qui puisse être mis à côté du *Venite exultemus*, du Carnaval du Parnasse, & du Psyché de Mondonville; un morceau digne d'approcher du Chœur de la Mort de Coronis de Mouret? Je ne dis rien de Gilles & de Campra, dont les moindres airs de symphonie prouveroient mon sentiment, fondé sur la raison que j'ai apportée. Mais comme les chœurs & les symphonies sont la partie brillante de la Musique, je me bornerai au simple Chant: je dis que les airs de trois des Musiciens que j'ai cités, sont, par les graces, le feu & la variété, au-dessus des meilleurs endroits des Poëtes du midi de la France; enfin Saint-Didier, Poëte du Comtat d'Avignon, n'a réussi que dans ses Poésies provençales.

à faire l'essai de ses forces, il ne se jette plus que sur ce qui peut les nourrir. Que la Langue Françoise soit donc cultivée avec plus de zèle dans vos Provinces ; la négliger, c'est dédaigner la gloire & vos intérêts.

En vain la justice parle pour vous dans un procès d'où dépend votre fortune : l'équité ne triomphe pas toujours par elle-même ; elle a souvent besoin d'une diction qui flatte les oreilles, pour aller au cœur ; il faut intéresser les Juges, les émouvoir. Comment des Avocats, qui n'ont pas la facilité, la richesse des expressions, pourront-ils profiter de ces moments où les passions combattues n'attendent qu'un dernier effort pour expirer ? La vérité toute nue, n'est qu'une beauté sans physionomie, elle étonne & ne touche point ; comment donneront-ils à cette vérité les charmes qui font ses conquêtes ? Attachons donc plus d'importance à la Langue Françoise. La Capitale nous crie que les graces & la pureté du style nous sont interdites. Quoi, les Massillon, les Fléchier, les Montesquieu n'ont pas anéanti cette accusation ? quoi, les fruits de ces génies naturalisés sur les bords de la Seine, ont pourtant quelquefois le goût du sol qui les a vu naître ? Quoi, le reproche formé dans la Capitale n'a pas disparu devant les beaux Discours de M. de Servan ? Avec quelle attention doivent donc caresser leur style ceux qui n'ont pas le talent de ces hommes éloquents ? Moins on a d'idées, plus il faut se parer des agréments du langage. Le coloris étoit plus nécessaire à Mignard qu'à Lebrun. Que de raisons pour nous attacher à l'étude de la Langue Françoise ! qu'elle soit la source de notre gloire, l'appui de nos intérêts, & qu'elle ne vienne point, dans la Chaire évangélique, avilir, par des expressions basses, la majesté de l'Etre suprême.

Ceux qui se destinent à prêcher un jour la parole de Dieu, ne portent pas des regards assez timides sur les fonctions qu'ils doivent exercer. Après le cours de leurs Humanités, souvent mal faites, ils vont renoncer au peu qu'ils savent, en se plongeant dans les sciences scholastiques; ils ne retiennent non plus de celles-ci qu'une ardeur pour la dispute, qui desseche leur imagination, les sollicite à mettre en problême les choses évidentes, & les accoutume à un langage entiérement éloigné de cette pureté & de cette noblesse d'élocution nécessaire pour parler dignement de Dieu. La facilité de se distinguer dans une Science dont la mémoire est le grand mobile, leur fait dédaigner les Belles-Lettres auxquelles l'imagination préside. L'homme regarde comme son propre ouvrage les sentiments qu'il épouse, & il est dans sa nature de s'attacher entiérement aux opinions pour lesquelles il a combattu; il faut donc polir les jeunes gens par le commerce des Muses, & leur en inspirer le goût. Ainsi ceux qui s'adonneront à la Théologie, ne la sépareront pas de la belle Littérature, qui, frayant le chemin de nos cœurs, peut seule y faire entrer les Ministres de l'Evangile. Que ceux qui se destinent à l'annoncer, apprennent que les Belles-Lettres étoient familieres aux plus célebres Prédicateurs; que le plus éloquent de nos Orateurs, le savant Evêque de Meaux, venoit rallumer son feu dans les écrits d'Homere; qu'ils apprennent que la Théologie seule, sur-tout si elle est livrée à la dispute, ne produira jamais un bon Orateur. Le pays de l'Europe où elle est cultivée avec le plus d'ardeur, est celui où l'on entend les plus mauvais Prédicateurs. Voit-on s'élever des hommes éloquents en Espagne, où le plus mince Professeur de Théologie seroit préféré à Massillon? J'insiste sur la nécessité d'orner cette

Science des trésors des Belles-Lettres. Etudiée avec plus de soin dans les Provinces que dans la Capitale, elle y est embrassée exclusivement, parce que les occasions de se tourner vers les autres connoissances y sont plus rares. Cependant il est impossible de bien prêcher sans style, & il est impossible d'avoir du style sans l'étude de la Langue & des Belles-Lettres. Convenons-en, ces deux objets devroient exciter le plus grand intérêt dans nos Colleges. Je ne prétends point sacrifier la Littérature ancienne à la nôtre, je veux seulement qu'elles se prêtent un secours mutuel. D'ailleurs, ce qui parlera toujours en faveur des Homeres & des Virgiles, c'est que les meilleurs de nos Auteurs ont été leurs admirateurs, & que leurs détracteurs, Fontenelle, La Mothe & Marivaux n'ont été que des Ecrivains ingénieux & maniérés. Il faut lire les Anciens, mais sans dédaigner les modernes qui les ont imités, souvent égalés, quelquefois surpassés. Loin cette prévention pareille à celle de quelques François, qui, après avoir assisté aux Spectacles lyriques de l'Italie, insultent aux nôtres, & traitent avec mépris la féconde harmonie du grand Rameau! Le plaisir de choquer les idées établies, forme peut-être les goûts de préférence. Quoi qu'il en soit, il est certain que la prééminence qu'obtient la Littérature Latine sur la nôtre, fait beaucoup de tort à celle-ci : on l'empêche de s'affermir, en n'étudiant pas assez les Auteurs qui l'ont illustrée. Comme on n'écrit presque qu'en Latin, on néglige la Langue moderne, & on ignore l'ancienne, dont souvent on ne sait que foiblement le matériel, qu'on applique mal; (3)

(3) Il faut moins de talent pour faire un discours latin, qu'un discours françois; mais il est très-difficile de bien écrire en latin. Comment être sûr qu'on saisit la pureté, les finesses d'une langue morte, & les expressions

d'ailleurs le talent fait moins d'efforts dans l'emploi de celle-ci, parce qu'il a été décidé que les larcins faits aux Anciens, devenoient des richesses légitimes. Loi bizarre, comme si, dans quelque Langue que ce soit, on pouvoit copier les idées & les images sans être un plagiaire. Aussi la plûpart des jeunes gens sortent des Colleges sans avoir appris à penser; leur esprit s'est rétréci, renfermé dans le cercle que leur traçoient des méthodes imparfaites & bizarres. (4) Ils sont

propres? Que cette maxime, *aliud est grammaticè loqui, aliud latinè loqui*, est rerrible contre les latinistes modernes! cependant il faut convenir que des Auteurs tels que Manuce & Muret, qui se sont fait une longue étude d'imiter & de copier Ciceron, sont ceux qui ont le mieux écrit en latin: sans doute cette exactitude servile les a mis dans le cas d'avoir moins d'idées; il est certain que ceux qui en ont un peu plus, ont un style haché, & un mauvais goût de latinité. On n'a été fidéle à la bonne maniere d'écrire en latin, que dans l'Université de Paris.

(4) Quelques Savants, parmi lesquels il faut distinguer Bembo, donnerent des regles pour guider dans la connoissance des beautés des anciens Auteurs. Cet exemple encouragea des Littérateurs pesants, qui, muets sur les choses de goût, ne cessent de bavarder sur les mots: ils furent suivis du lourd troupeau des Méthodistes, qui crurent frayer une route, en marquant au hasard les pas des autres. On vit naître une foule de Grammairiens sans philosophie, qui s'imaginerent savoir une langue, parce qu'ils en savoient le matériel; ils inventerent des regles, dont l'observation contredit souvent les Auteurs qu'ils donnoient pour modeles. D'après un exemple, ils prescrivoient une loi qu'un autre exemple détruisoit. Ils n'observoient pas que les Romains ayant pour objet l'euphonie dans leur langue, ils aimoient souvent mieux blesser l'usage & la raison, que l'oreille; ils auroient dû faire attention à ce principe qui montre bien le génie de la langue Romaine: *Impetratum est à consuetudine, ut causâ suavitatis peccare liceret*; ils se seroient bien gardés de généraliser les regles. Ciceron donne quelquefois au verbe *studere* l'accusatif pour régime; Lucrece a mis *egregius* au comparatif neutre; Horace a dit *pavidæ*

à la vérité, pourvus de quelques mots d'une Langue, dont ceux qui la leur ont enseignée ne connoissent pas l'esprit, parce qu'ils s'attachent plus aux signes qu'aux choses qu'ils représentent. Voilà des maux réels qui tourmentent notre Littérature, en empêchant les talents de se développer. Que faisons-nous ? ô François ! nous avons des Dieux dans notre Patrie, & nous offrons notre encens à des Dieux étrangers ; partageons du moins notre culte. Après avoir jetté nos regards sur l'ancienne Rome, contemplons nos trésors, & que cette vue nous inspire cet orgueil qui mene au grand. Nos Peintres, qui vont étudier les chefs-d'œuvres dont Rome moderne s'applaudit, voient encore avec les yeux de l'enthousiasme les Tableaux de Lebrun, de Poussin, de Jouvenet, de Vernet & de Doyen.

Les écrits des Anciens méritent sans doute les hommages des Colleges ; il faut y apprendre leur Langue, en leur faisant bien parler la nôtre ; il faut qu'ils soient les soutiens de notre Littérature ; elle semble trouver sa mort dans les monuments nombreux élevés pour entretenir sa vie.

Multiplier les établissements consacrés au commerce d'économie, de luxe même, c'est encourager l'industrie, servir l'Etat, en augmentant la masse de ses richesses, le nombre de ses citoyens. Il n'en est pas ainsi des établissements qui ont pour objet le luxe de l'esprit ; d'ailleurs, comme ils sont fondés sur le génie, qui est rare, on sera forcé d'y recevoir le masque du talent, quand on n'en trouvera pas la réalité. Dans les premiers, les bras dirigés par le jugement, font mouvoir la machine ; dans les seconds, c'est l'imagination

damæ, Virgile *timidi damæ* : combien d'exemples mettent en défaut les faiseurs de méthodes & de dictionnaires ! Tite-Live a dit : *fœdèque in captis exercuere victoriam*, & Ciceron *in superatos*.

qui doit dominer, & leur imprimer cette activité bouillante, sans laquelle ils n'iront jamais au but qu'on leur a indiqué. Aussi, combien de temples élevés à Apollon, & combien peu de Prêtres dignes d'être initiés à ses mysteres? Tel que ce Dieu n'a jamais vu d'un œil favorable, monte hardiment à ses autels : mais il faut remplir le nombre des ministres qu'on a voulu lui donner, & on ne peut choisir qu'au milieu de l'abondance. Cette facilité à être admis dans les sociétés littéraires, porte un coup mortel aux talents. Comme on n'a pas à combattre des rivaux redoutables, on est dispensé des efforts qui enfantent les bons ouvrages; ainsi une Académie languit, composée de membres qui ne font rien pour la vigueur du corps. On a établi qu'il seroit indécent de n'y point recevoir ceux qui tiennent un certain rang. Ils y sont, à la vérité, comme ces personnages qui occupent la Scène, sans avoir la moindre part à l'action. L'amateur qui s'est donné ce titre par vanité, usurpe la place dûe au talent; & celui-ci végete dans l'ombre, parce qu'il ne veut pas avoir par intrigue ce qui doit être le prix du travail. Ainsi ces amateurs ne produisent rien, & étouffent la fécondité dans les autres; Etres manqués, & qui veulent pourtant montrer les apparences d'une organisation parfaite. Ah! je leur dirois : Vous êtes amateurs; eh bien! tenez-vous à l'entrée de la carriere, pour voir les palmes qui doivent illustrer les athletes : vous êtes amateurs; eh bien! aimez que le mérite soit récompensé, & ne vous emparez pas des honneurs qui lui appartiennent : vous êtes amateurs; eh bien! louez, excitez le talent dont l'essor vous est interdit, sans l'accabler d'un orgueil qui lui conviendroit mieux qu'à vous-même. Quoi, vous pensez être légitimes possesseurs des droits que vous avez usurpés, parce que vous avez rassemblé

des livres, plus pour décorer un appartement, que pour orner votre esprit; parce que vous faites venir de la Capitale les Journaux littéraires, vous croyez être homme de Lettres, & mériter les titres qu'il attend avec justice. J'aimerois autant que ceux qui lisent les Gazettes, eussent part aux dignités qui récompensent les Militaires. Quels maux ne font pas ces amateurs? Comme ils ont le crédit, ils dominent, & attirent des intrus qui leur ressemblent; la foiblesse auroit trop à rougir à côté de la force. Combien d'hommes érigés en Littérateurs par la vanité ou l'oisiveté, se glissent dans les Académies, n'ayant jamais bien travaillé que pour la faveur, qui leur en ouvre les portes! S'ils y font entendre leurs voix, ce devroit être pour dire : *Nos numerus sumus* *; cependant à peine ont-ils rempli le terme de leurs jours inutiles, qu'on vient jetter des fleurs sur leurs tombeaux. Si l'on ne peut en faire l'apothéose, on donne du moins une sorte d'existence à des hommes qui n'étoient que des cadavres pendant leur vie. Parlons sans figure, les éloges ne devroient jamais proposer que de bons modeles, capables d'en faire naître d'autres encore meilleurs. Le sort des grands exemples est souvent d'en produire de plus grands; ils sont comme ces machines puissantes, qui enlevent des fardeaux plus forts qu'elles-mêmes. Mais que peut-on attendre des éloges que j'attaque? (5) Ils vantent des hommes

* *Horace, Epître 2. Liv. I.*

(5) Mr. Formey, dans la préface qui est à la tête de ses éloges des Académiciens de Berlin, ne dissimule point la difficulté de louer quelques sujets. Mr. l'Abbé d'Olivet, dans une lettre écrite au Président Bouhier, expose les raisons qui l'ont empêché d'étendre l'histoire de l'Académie françoise; il avoue l'impuissance de louer des héros qui n'étoient pas louables; il rappelle à cette occasion un Statut de l'Ordre de Cîteaux, où l'on régla de ne plus poursuivre la canonisation d'aucun Saint, *ne*

nuls, & leur donnent des successeurs ; aussi le desir, ou quelques foibles essais, suffisent pour ouvrir l'entrée de ces aggrégations littéraires. Quel étrange abus ! Le Peintre vient-il s'asseoir dans l'Académie royale de Peinture sans avoir signalé son pinceau, & sur-tout sans y porter son tableau, qui justifie sa réception ? Mais je suppose que de foibles essais méritent qu'on soit admis dans les Sociétés dont je parle, il arrive presque toujours qu'ils démentent l'espérance qu'ils donnoient. L'émulation n'agit point où la rivalité n'existe pas. Des hommes qui pourroient produire, s'énervent placés à côté de ceux dont la stérilité est le partage. Cependant il faut nommer des successeurs à ceux qui disparoissent : il le faut quelquefois dans une Ville dont les Citoyens ont des occupations qui contrarient le goût des Lettres. La mode a parlé ; & presque chaque Cité a voulu avoir son Licée, & le remplir d'un nombre considérable de Sujets. (6) Quel renversement ! on

multitudine villescerent Sancti in ordine. Quel Arrêt contre les Académies de Province, où le rang de l'homme qu'on reçoit, est souvent son seul mérite ! Les récipiendaires pourroient bien se servir des expressions naïves que l'Abbé de la Vau adressoit aux Quarante : *qu'ils avoient supposé en lui quelque mérite, parce qu'ils le voyoient revêtu de la charge d'un homme de lettres, & que sachant qu'il demeuroit au Louvre depuis plusieurs années, où ils tiennent leurs conférences, ils s'étoient sans doute imaginés qu'il y avoit respiré un air qui ouvre l'esprit, & qui communique une partie des lumieres qu'ils venoient y faire éclater.*

(6) La multitude des Académies est non-seulement un fléau pour les Provinces, mais encore pour la Littérature. Ses honneurs répandus sur trop de personnes, la font dégénérer, en émoussant l'aiguillon de l'émulation. Alors les titres sont inutiles, les prétentions suffisent : mais comme pour avoir acheté la Noblesse, on n'en a pas les sentiments, on n'a pas non plus le mérite d'un véritable homme de lettres, parce qu'on s'est poussé

ne choisissoit que sept à huit Vestales pour entretenir le feu sacré, & l'on multiplie à l'infini les Prêtres pour conserver celui d'Apollon. Est-il donc plus aisé de trouver des ministres pour ce Dieu, qui ne répand son souffle que dans le cœur de quelques favoris ? De ce nombre d'Académies suit la nécessité d'y couronner des ouvrages foibles ; quand les Juges n'y seroient pas faciles, souvent par l'impuissance de voir jusqu'où peut aller le talent, l'intrigue doit avoir accès auprès des hommes qui ont besoin d'elle pour arriver à leur fin. Je le demande ; quel degré d'énergie peuvent avoir les facultés de l'esprit dans des

dans les Académies ; depuis qu'elles se sont multipliées en Italie, elle a cessé d'être féconde en grands Auteurs. D'après celles qui s'étoient formées dans la Grece & l'Egypte, Auguste en établit une à Rome, & lui donna le Temple d'Apollon, dans son palais, pour s'y assembler : elle fut composée de vingt Membres ; mais celles qui lui donnerent la naissance n'en avoient que cinq ou sept. Quand on pense au nombre de nos Sociétés littéraires, & à celui des Sujets qui les composent, on est tenté de croire que les talents sont communs. Seroit-on inspiré, dès qu'on est initié, comme dans ces mysteres qu'on célébroit en l'honneur de quelques Dieux du paganisme ? Mais quand les portes de nos Académies ne s'ouvriroient que devant les talents, il arrive souvent que le palais des Muses est pour eux celui du sommeil. Le fauteuil académique est-il donc un siege de repos ? Enfin ces places qu'on ne devroit donner qu'à des Poëtes, des Orateurs ou des Grammairiens philosophes, sont occupées souvent par des hommes qui s'appliquent à des sciences dans lesquelles on réussit sans imagination, & qui n'ont aucune affinité avec les Belles-Lettres. Il paroit que le droit le plus incontestable est d'écrire avec une sorte d'élégance & de pureté. Dans ce cas, Mr. Louis le Chirurgien devroit être de l'Académie Françoise, car il a ces qualités ; mais le grand Corneille & le mâle Crébillon n'auroient pas dû en être, puisqu'ils n'ont pas ce mérite, qui appartient plus à l'esprit qu'au génie.

circonſtances qui les relâchent? Il en eſt du moral comme du phyſique; des grands efforts de la nature réſultent ſes grands effets. Auſſi quels Ouvrages les faſtes académiques nous préſentent-ils? En voit-on beaucoup ſur leſquels ſoit imprimé le ſceau du génie? Si quelqu'un le croyoit, il ne faudroit que lui faire parcourir des recueils qui ne ſont ordinairement que des régiſtres de morts (7).

Mais en faiſant la guerre aux abus attachés aux Académies, je ne prétends point attaquer des

(7) Je ne vois pas d'argent plus mal employé que les ſommes conſacrées aux prix diſtribués par les Académies: quand la brigue ne les obtiendroit pas, ce qui arrive très-ſouvent, il eſt rare qu'ils enfantent un bon ouvrage; il eſt encore plus rare que ceux qui les remportent, ſe diſtinguent dans la ſuite par quelque production de marque. Quels hommes que les Saint-Didier, les Linant, les Dujarri, qui cueilloient avec tant de facilité les Palmes des Académies! Ils nous donneroient pourtant une grande idée d'eux, ſi nous faiſions attention aux rivaux qu'ils ont vaincus: le dernier l'emporta ſur Mr. de Voltaire. Qui connoît l'ex-Jéſuite Ponci, quoique chargé de ſept couronnes académiques? Comme le ton des Académies eſt celui du puriſme & de la froideur, le génie qui n'a pas une marche ſi compaſſée, n'y triomphe point; d'ailleurs, eſt-ce une récompenſe pécuniaire qui excitera le talent? Il ne s'éveille qu'à la voix de la gloire; une branche de laurier eſt ſa plus noble ambition: *Et mihi delphica lauro cinge volens Melpomene comam*, s'écrioit Horace. Les Athletes des Jeux Iſthmiques avoient une branche de Pin; les vainqueurs dans les Jeux Olympiques & Pythiques, qui avoient un objet d'utilité, étoient ſi honorés des Grecs, qu'on les louoit en pleine aſſemblée, où ils montroient les marques de leur victoire. Vitruve nous dit qu'ils retournoient dans leur patrie en triomphe, ſur un char à quatre chevaux. Ceux qui remportent des prix dans nos Académies, peuvent faire ſenſation ſur un public ſuperficiel, qui croit un ouvrage bon, parce qu'il eſt couronné; mais les gens de lettres, vrais appréciateurs des talents, ne ſe laiſſent pas éblouir ſi facilement.

Sujets qui les honorent. Quelques-uns de ces Corps Littéraires, sur-tout ceux qui sont dans le midi de la France, ont à peu près la vigueur que leur mauvaise constitution leur permet d'avoir; peut-être un Ciel plus favorable en entretient les ressorts; peut-être faut-il les regarder comme ces arbres négligés, qui, plantés dans un sol vigoureux, poussent des rameaux qui s'étendroient & s'affermiroient, si l'art venoit au secours de la nature. Pourquoi donc négliger des ressources qui s'offrent d'elles-mêmes? Je m'adresse à ces hommes qui, dans un climat propre au génie, sont enchaînés par des usages qui les retiennent dans l'inertie. La chaleur de l'enthousiasme fermente dans leurs entrailles, & la trompette de la gloire ne sonne pas pour eux. C'est en coupant la racine des abus que j'ai exposés, qu'on feroit de bons Auteurs, qui repousseroient les mauvais. Bien loin d'établir une multitude d'Ecrivains dans les Provinces, je n'en voudrois qu'un petit nombre de bons, dont elles pussent s'honorer & profiter; car si elles sont capables de tirer de grands avantages des Belles-Lettres mieux cultivées, leur culture, trop généralement répandue, y causeroit de grands préjudices; elles se nuiroient à elles-mêmes, elles affoibliroient le goût du Commerce & de l'Agriculture.

SECONDE PARTIE.

L'ABONDANCE est la mere du dégoût & de la corruption; la profusion des richesses énerve les mœurs, en appellant le luxe, qui endort les vertus. L'abondance littéraire amollit les talents, en les éloignant de la nature, dont les beautés mâles leur paroissent communes & lourdes. Lorsque dans un siecle les grands Tableaux ont été tracés

par un certain nombre de bons Peintres, ceux qui sont autour d'eux, substituent les agréments à la majesté, l'affectation à la simplicité, les détails à l'ensemble. C'est au milieu des chef-d'œuvres du siecle d'Auguste, que le mauvais goût jetta les fondemens de son Empire; alors Properce mit de la finesse dans ses pensées; Ovide trop d'esprit, & pas assez d'exactitude dans ses Poésies. En vain regarde-t-on Sénéque comme le corrupteur du goût; il ne fit que suivre le torrent qui avoit entraîné la foule de ses prédécesseurs; il assure lui-même que beaucoup d'Ecrivains avoient anéanti l'éloquence, en se distinguant par un goût nouveau & un style étudié. En seroit-il de lui comme du Poëte Roi, qui s'élevoit contre les Odes de la Mothe, & en faisoit pourtant dans la maniere de l'Auteur qu'il blâmoit? Quoi qu'il en soit, il paroît certain que les Belles-Lettres commencerent à décliner sous Auguste; la multitude d'Ecrivains dont elles étoient accablées, devoient nécessairement leur faire subir ce destin. J'ai donc raison de dire que leur culture trop répandue leur seroit funeste. Non-seulement elles ne jetteroient pas un éclat solide, mais elles périroient dans la satiété. Ce n'est point la multitude d'Ecrivains qui honore une Nation; c'est le petit nombre des bons. Ceux-ci laissent de grands modeles, & font naître une foule de copies mesquines. On veut donner du neuf, & on dénature le genre. Quand Moliere, & deux rivaux qui le suivirent de loin, Regnard & Dufresny, eurent abandonné la Comédie, elle se partagea en différentes branches; mais elles ne produisirent point des fruits dignes de l'arbre dont elles sortoient; on voulut peindre la nature, & on lui donna des habits qui la faisoient grimacer en l'embellissant. La Chaus-

ſée ouvrit une route nouvelle; (8) mais la plaiſanterie, qui corrige mieux les vices que des Traités de Morale, n'y marcha point avec lui. Auteur non comique, mais vertueux, louons-le d'avoir ſacrifié aux bonnes mœurs, & de n'avoir jamais fait rougir la pudeur. Mais il fit de Momus un triſte Pédant, qui ne fut que diſſerter & pleurer; enfin Thalie, enveloppée d'un crêpe, ſoupira long-temps ſur le tombeau de Moliere, avant que de voir paroître cette Métromanie, qu'elle reconnut pour ſa véritable fille. Ces abus, qui changent l'eſſence des choſes, arriveroient encore plus ſûrement dans les Provinces, ſi les Belles-Lettres y avoient trop d'enfants. La mode généraliſe le talent, que la nature accorde à peu de perſonnes, & l'art vient la contrefaire, ne pouvant l'imiter. Chacun veut écrire, & l'affectation, née du ſein de l'abondance, jette les Belles-Lettres dans l'anarchie; ainſi les Provinces

(8) Nous devons la naiſſance du comique larmoyant à la ſatiété & à l'impuiſſance de tracer les caracteres, & d'en préſenter les ridicules d'une maniere fine, vive & forte. La Chauſſée eſt l'inventeur de ce genre, qui ne reſſemble pas plus à la comédie, qu'un traité de morale reſſemble à la ſatyre. Nous trouvons dans Térence des ſituations attendriſſantes; mais tout cela ne fait pas ce que nous appellons comique larmoyant. Ce genre équivoque, né parmi nous, eſt encore plus monſtrueux, lorſqu'au milieu d'une ſcène qui fait pleurer, on offre des traits qui excitent à rire; ces paſſages font éprouver à l'ame un ſentiment pénible, & détruiſent l'intérêt. Cette raiſon me fait regarder Mélanide comme la piece la plus parfaite de ce genre, qui, malgré l'appareil de vertu qu'il étale, eſt peu propre à corriger les mœurs. Le drame ſérieux, dit l'Auteur d'Eugénie, *offre une moralité plus directe & plus profonde*; c'eſt par cette raiſon qu'il doit faire moins d'effet que la comédie. Les préceptes détournés & ſemés de fleurs entrent dans l'ame ſans qu'elle s'en apperçoive. La paſſion ſéduite n'a pas le temps de les repouſſer.

seroient infectées d'un bien qui se-corrompt, en se communiquant trop. D'ailleurs, quand une fois la manie du bel esprit est établie, on veut se distinguer par ce moyen. Si le talent ne peut mener à la célébrité, on tâche d'y arriver en choquant les mœurs, la Religion & le Gouvernement. Ressources affreuses ! on prend le flambeau des furies, parce qu'on ne peut pas faire briller celui des Arts. Ces maux affligeroient peut-être les Provinces, si les Lettres y étendoient trop leur pouvoir; l'abondance des Auteurs seroit surtout fatale au goût. C'est peut-être cette raison qui détermina à Rome les Décrets du Sénat contre la multitude des Rhéteurs, & qui porta Caton à vouloir bannir Carnéade, & plusieurs hommes de Lettres. Ainsi, loin d'affoiblir leur empire en le restreignant, je ne fais que l'affermir; parce que ce n'est que sur un petit nombre de bons Ecrivains, qu'il doit s'appuyer. Mais quand même leur classe pourroit augmenter sans dégénérer, ce seroit toujours aux dépens des Provinces, qui demandent des bras. L'homme de Lettres trompe la nature qui l'a destiné à l'action, & trahit la société qu'il veut amuser, pour se dispenser de la payer. Epris d'une liberté funeste, il fuit ordinairement les liens du mariage; il regarde comme un fardeau les tendres soins qui en font le bonheur. Ainsi les Provinces s'éloigneroient de leurs véritables intérêts, si les Belles-Lettres y étoient trop répandues. Quelle plaie sur-tout ne feroient-elles pas à l'Agriculture ? Elle ne souffre déjà que trop, privée des sujets qu'elles lui enlevent tous les jours.

Premiere occupation des hommes, & la seule pour laquelle ils soient nés, quels dédains arrêtent les bras que tu attendois ? Reine du monde, divine Agriculture, quel nuage obscurcit ton front ? Tes yeux baignés de larmes cherchent des

enfants qui t'ont abandonnée ; tes mains, qui devroient tenir le sceptre des Empires, ne peuvent soulever les fers dont elles sont accablées ; ta voix gémissante déplore en vain tes blessures, on fait couler de ton corps meurtri le peu de sang qui lui reste. Mere des richesses, hélas ! à peine couverte de quelques lambeaux, tu n'offres que l'image de l'indigence. Périssent ces plaisirs factices, qui diminuent le nombre de tes soutiens ! périssent ces besoins d'opinion, qui nous font répudier la nature ! s'ils sont les fruits des Belles-Lettres, il faut en borner l'étendue. A quoi servent tous ces Colleges qui se touchent, pour ainsi dire, sinon à détourner une infinité de sujets du chemin que leur traçoit la nature & leur condition ? On voit plusieurs de ces asyles dans la même Province, tandis qu'un seul suffiroit, puisqu'un seul y fait ordinairement briller les études. Quelles raisons pour nous inviter à leur diminution ! Les idées de destruction ne manquent pas de jetter l'alarme ; mais l'abolition d'un abus n'est que le rétablissement d'une loi qu'il viole. La multitude des Colleges est nuisible à l'Agriculture, & inutile aux Lettres, puisqu'un plus petit nombre peut remplir l'objet qu'ils se proposent. Le bon sens dicte donc l'arrêt de leur diminution. Mais quand même les Lettres y perdroient, ce que je ne crois pas, cette perte peut-elle balancer celle dont gémissent nos campagnes ? Enfin la réduction des Tribunaux n'est pas plus nécessaire que celle des Colleges ; on a même plus besoin de Tribunaux nombreux, parce qu'ils doivent être voisins des lieux où naissent les contestations Ce qui a rapport au bon ordre de la société, est-il donc moins sacré que ce qui ne sert qu'à son agrément ? Mais en supprimant quelques Colleges, on en réuniroit les revenus à ceux qui seroient mieux situés ; ces revenus serviroient

à établir des bourſes pour les enfants des Villes qui ſeroient privées de leurs Colleges. Leurs fondateurs conſerveroient le droit de nommer à ces places ; on obſerveroit ſur-tout, avec le plus grand ſoin, de ne les donner qu'à des ſujets pauvres, & propres à remplir les différentes fonctions de l'Egliſe & de l'Etat. Ici j'ai prédit, ſans le vouloir, l'agrandiſſement de ce College, placé dans une ſituation favorable, appuyé par des Habitants zélés, maintenu par des Adminiſtrateurs éclairés & prudents, pourvu de Maîtres dont les exemples m'animeront ; tout ſemble dire qu'il doit être l'unique College de cette Province.

On me dira peut-être, que ces Colleges, dont je ſollicite la ſuppreſſion, pourroient donner la naiſſance à de grands talents. Mais ce bien eſt-il auſſi réel que celui qui fait la force d'un Royaume ? Ce bien eſt-il en équilibre avec les maux dont je me plains ? D'ailleurs les mortels que la nature deſtine à peindre ſes beautés, ou à découvrir ſes ſecrets, arrivent preſque toujours au but qu'elle leur montre : Paſchal, Prior & Shakeſpear n'eurent d'autre maître que leur génie. Ah ! quand l'Univerſité de Paris offroit preſque le ſeul ſanctuaire qu'euſſent les Lettres, les vrais Littérateurs étoient plus communs, & les Provinces moins dépeuplées. Il leur faut des Colleges, j'en conviens, mais la multitude eſt funeſte ; elle entretient l'amour du repos, & ce dédain orgueilleux qui fait qu'on abandonne la charrue. Pourquoi donc tant d'établiſſements qui nuiſent à l'Agriculture, & ſouvent ne ſervent point aux Lettres ? ils ſont comme ces gouffres arides, qui détournent & boivent les eaux qui auroient pu féconder les campagnes. Juſques à quand laiſſerons-nous entrer indiſtinctement dans le ſentier des Sciences cette foule d'aſpirants, à qui elles n'apprennent qu'à

méprifer les inftruments, au milieu defquels ils ont été nourris? Jufques à quand prendrons-nous pour guides les rayons d'une gloire qui nous égare ? O Laboureurs! le plus grand fléau que vous éprouvez vient du luxe qui vous infulte; vous êtes les dieux de l'abondance, & à peine vous regarde-t-on comme des hommes; vous traînez le poids du travail & du mépris, plus infupportable que le malheur. Que les Belles-Lettres faffent entendre leur voix pour vous attirer la confidération, & je croirai à leur utilité; qu'elles ouvrent pour vous les mains difpenfatrices des honneurs, & les Provinces y gagneront; parce qu'ennoblir un Art, c'eft en étendre les limites. Mais elles vous arrachent vos égaux, vos freres, & pour dédommagement, elles vous donnent des fyftêmes confignés dans des livres que vous ne lifez point, & ne pourriez entendre.

L'ardeur de l'Agriculture eft plus dans les cabinets que dans les campagnes; c'eft la mode d'écrire fur cet art, & les théories abondent. Pour peu qu'on ait de phyfique dans la tête, on fe croit capable de tracer un plan de légiflation rurale; l'orgueil favorife une manie qui penfe commander à la nature & aux éléments. Cependant quels fruits nous font revenus de cette foule de principes vantés? Quand même ils feroient appuyés fur l'expérience, elle n'agit pas par-tout de même; mais c'eft le caractere des faifeurs de fyftêmes de les appliquer à tout; femblables aux Charlatans, qui, d'un remede propre peut-être à guérir un mal, font dépendre la guérifon d'une infinité d'autres maux. Que ces réformateurs, s'ils aiment l'Agriculture, s'attachent à détruire les abus qui la gênent & l'aviliffent; mais qu'ils laiffent agir ce qu'ils appellent routine, & l'intérêt, plus favant que tous leurs livres, ou qu'ils imitent l'Ami des hommes, ce Citoyen vertueux,

éclairé, qui a moins écrit pour sa gloire que pour celle de la nation. Mais je suppose que ces Romans d'Agriculture pénetrent dans les campagnes, & y soient lus, sans m'arrêter aux biens qu'ils ne peuvent opérer, je ne vois que des maux qui en seroient les suites. Les Laboureurs adonnés à la lecture, deviendroient ou des raisonneurs oisifs, qui dédaigneroient d'employer leurs bras, ou des rêveurs, qui, pour chercher de meilleures méthodes, abandonneroient la bonne, sur laquelle ils retomberoient après sans ardeur; la pratique souffre toujours de l'habitude à méditer. Les Lettres ne feroient donc qu'accumuler sur l'Agriculture les maux dont elles frappent aussi le Commerce; il tomberoit dans une langueur mortelle, si leur influence s'étendoit davantage.

Les Arts qui sont fondés sur nos besoins réciproques, sont ceux qui ont le moins attiré les hommages des Ecrivains. Alexandre bâtit une Ville, qui, par les nœuds du Commerce, devient le centre du monde. Cette action mémorable est ensévelie dans une foule d'assassinats qu'on a décorés du nom de faits héroïques. Les inventions utiles ne laissent point dans l'Histoire de trace remarquable; les Belles-Lettres y font des époques frappantes. Les siecles d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, sont vantés comme leurs périodes; les Poëtes, toujours frivoles & flatteurs, n'auroient pas manqué d'éteindre l'encens qu'ils brûloient pour ces Souverains, si leur regne ne s'étoit annoncé que par les Arts utiles. Ainsi les lettres affligent le Commerce, en le privant des éloges qui l'encouragent, & en lui enlevant des sujets qui en auroient été les soutiens; elles pénétrent dans une Ville de Négocians; déja un pere achete pour lui, ou son fils, des Charges qu'elles lui font regarder comme des titres de noblesse;

les grandes entreprifes s'anéantiffent, & les canaux du Commerce fe refferrent. Rarement le fils d'un Négociant enrichi embraffe-t-il la profeffion de fon pere ; quand même l'autorité paternelle voudroit l'y ramener, n'a-t-il pas acquis des fentiments qui lui difent de voler plus haut, n'entend-il pas au Théâtre qu'il fréquente, que les peres font des radoteurs, que les enfants doivent fecouer l'efclavage, & fe faire honneur de la fortune qu'on leur laiffe ? (9) Des richeffes amaffées par le travail & la fatigue, échappées à l'Etat, font dévorées par la molleffe & le libertinage. Peres infenfés, voilà les fruits de la brillante éducation que vous avez donnée à vos enfants ; vous les avez étouffés, puifque vous les

(9) On joue fur nos Théâtres quelques comédies, qui tendent à diminuer le refpect que des enfants doivent aux auteurs de leurs jours : les peres y font tournés en ridicule, & nous fommes affez dénaturés pour en rire. J'en pourrois citer plufieurs exemples ; mais *l'Amour Diable* de le Grand, me fuffit. Valere Maxime, rapporte que les Athéniens demanderent en plein théâtre à Euripide, d'ôter d'une tragédie une maxime qui les choquoit. Si le public avoit été auffi févere en France, les Comédies de Regnard feroient purgées de bien des perfonnages qui font des frippons, & de plufieurs traits qui bleffent l'honnêteté. Le licencieux Dancourt feroit réduit à très-peu de chofe : on ne joueroit fur-tout point le *Légataire univerfel* du premier, piéce où la fourberie eft enfeignée. Il n'eft pas hors de propos d'obferver que les pieces licencieufes de la Comédie françoife & de l'Opéra comique, font celles qu'on doit jouer le plus fouvent dans les Provinces, parce que leur repréfentation exige moins de talents dans les Acteurs ; cela eft fi vrai, que le tragique & le haut comique y font joués d'une façon qui n'eft pas fupportable : l'Opéra-comique, contraire à la bonne mufique & aux bonnes mœurs, y eft fort couru ; mais quand ce fpectacle ne feroit qu'amollir les efprits, & les éloigner du vrai beau, il feroit toujours fort dangereux.

avez rendus utiles à la Patrie. Si les Belles-Lettres affoibliſſent le Commerce, il ſeroit dangereux qu'elles dominaſſent dans les Provinces. Ne ſouffrent-elles pas aſſez des Académies établies dans les Villes commerçantes? L'agréable n'y gagne rien, & l'utile y perd. Ou bien, ſi les Académiciens ſont de bons Littérateurs, ce ſera aux dépens du Commerce; s'ils ſont des Commerçans actifs, ce ſera au préjudice des Lettres; ces deux objets ne veulent point de partage. Le premier ſacrifie tout, & fait taire la voix de l'intérêt qui appelle à la fortune. Jettons nos regards ſur Toulouſe; pourquoi eſt-elle, après la Capitale, l'aſyle le plus favorable aux Lettres? Son Parlement éclairé en eſt-il l'unique cauſe? ne compterons-nous pour rien la tranquillité d'un pays, dont les enfants ingénieux ne ſont point détournés des Arts agréables par le tumulte du Commerce? Il combat abſolument ce goût; il eſt même heureux qu'il ne lui laiſſe point trop prendre de crédit, puiſqu'il envahiroit ſes domaines. Mais ſi les Villes commerçantes veulent des Académies, que ces Corps ſoient livrés à l'étude de la Phyſique & des connoiſſances économiques: premiérement, parce que ces Sciences ne demandant que du travail & du jugement, il ſera plus aiſé de trouver des ſujets; & en ſecond lieu, parce qu'elles ont un rapport direct avec le Commerce. Bourdeaux avoit une Académie de Belles-Lettres, l'eſprit de ſes Habitants ſembloit lui promettre une vigueur durable; mais enfant toujours foible, elle ne pouvoit ſortir de ſon berceau. Monteſquieu voit les obſtacles qui en retardent les progrès; ſon génie ſouffle ſur ce Corps languiſſant; il change de forme, prend une nouvelle conſtitution, s'anime, & la vie circule dans tous ſes membres. En un mot, cette Compagnie, qui auroit borné ſon exiſtence à écrire

ou couronner des lieux communs de morale, s'eſt illuſtrée en s'appliquant à l'étude de la Phyſique utile, & en propoſant des ſujets de prix, relatifs au bien de l'humanité. Voilà le modele qui devroit régler les Villes commerçantes, ſi elles veulent abſolument des Académies : celles qui ſont purement Littéraires ne leur conviennent point. Voyons les Anglois, qui, par leur ſituation & la conſtitution de leur Gouvernement, regardent le Commerce comme une occupation eſſentielle; ont-ils dans leurs Provinces ces aſſemblées de beaux Eſprits, dont il ne nous revient ni honneur ni profit ? (10) Ils ont eu à la vérité bien moins de Poëtes que nous ; cependant ils en ont eu quelques bons malgré cela. N'aurions-nous pas eu également les nôtres ? Mais les Anglois n'ont envié cette gloire que pour nous la diſputer. S'ils ſont nos ſujets dans les Lettres, ils ſont nos ſouverains dans les Sciences utiles ; s'ils ont ſur-tout pouſſé loin la Phyſique & les Mathématiques, ils y ont été entraînés par l'eſprit de calcul, qui eſt celui du Commerce, & non des belles-Lettres qu'il anéantit. Enfin elles

(10) Les Anglois, au lieu de nos Académies inutiles, ont des établiſſements ſolides : il y a en Irlande une Société qui diſtribue tous les ans des prix pour la ſomme de ſeize mille francs : ces prix ſont adjugés à ceux qui ont mieux teint en écarlate, ou qui ont fait les meilleurs tapis, en façon de Turquie ; à ceux qui ont planté le plus d'arbres, qui ont recueilli le houblon de la meilleure qualité, ou qui ont deſſéché & mis en valeur des marais, &c. Il y a Edimbourg une maiſon deſtinée pour les enfants orphelins des Marchands qui ont fait banqueroute ; ils y ſont formés au commerce, & en ſortant ils ont quinze cent livres pour s'établir.

Le corps des Matelots de Newcaſtle, fournit à l'entretien d'une maiſon, où chacun d'eux, pauvre ou hors d'état de travailler, eſt ſûr de trouver une ſubſiſtance aſſurée pour le reſte de ſes jours.

ne pouvoient être si bien cultivées par un Peuple qui éleva une Statue au fameux Commerçant Gresham & à Malbourough, & qui éleva la premiere par un principe inhérent à son Gouvernement, & la seconde par cette rivalité que lui inspiroit la France dans ses guerres avec lui. Non, non, les branches du Commerce ne sont pas propres à produire les fleurs dont se parent les Muses.

Mais j'entends une voix qui me dit : Oubliez-vous que Marseille a vu sortir du sein de son Académie quelques Auteurs estimables ? Je réponds qu'un exemple ne prouve rien, ou bien peu. L'Italie moderne a produit quelques Généraux d'armée ; dira-t-on pour cela qu'elle soit la patrie des Guerriers ? D'ailleurs, ces Ecrivains qu'on peut me citer, auroient été plus loin dans un séjour propre à leurs talents. La maniere de penser arrête ou diminue l'influence du physique. Leur génie qui ne recevoit point d'activité pour les Lettres de la part des objets qui l'environnoient, auroit enfanté des projets patriotriques, & ouvert des sources à l'industrie. Enfin si Marseille peut conserver & entretenir son Académie, que ce Corps au moins dirige mieux ses occupations. Une Académie Littéraire peut être utile, si elle anime par le feu de l'éloquence & de la Poésie les Manufactures, si elle entraîne les Citoyens à des projets dont l'Etat puisse retirer un grand avantage. O Sages ! qui vous êtes livrés aux loisirs des Muses dans une Ville active, & toute entiere au Commerce, pourquoi n'est-il pas l'objet de vos talents ? Pourquoi proposez-vous des sujets de prix dont il ne peut profiter ? Pourquoi n'alliez-vous pas les Belles-Lettres à l'économie ? Est-il des sujets que la Poésie ne puisse embraser de sa flamme, & embellir de ses couleurs ? Pourquoi n'encouragez-vous pas vos compatriotes à de nouvelles entreprises ?

Voudriez-vous avoir reçu des dons qui ne fussent pas utiles à votre Patrie ? (11) Si vous êtes jaloux de la gloire, la véritable vous attend. Tirtée, qui excitoit les Lacédémoniens au combat, eut la plus grande part aux lauriers qui ceignirent leurs fronts.

Ah ! quand les Belles-Lettres se tourneront vers des objets utiles, elles pourront du moins dédommager en partie le Commerce des pertes dont elles l'affligent. Mais il seroit toujours dangereux de permettre que les Provinces, & surtout les Villes commerçantes, s'appliquassent trop à leur paisible culture. Elles peuvent décliner, s'éteindre, même dans un Empire, sans que la population y reçoive la moindre atteinte. Il n'en est pas ainsi du Commerce, dont la diminution entraîne toujours celle des Citoyens. Puisque sa force est celle des Etats, c'est lui que nous devons préférer : puisque les Lettres affoiblissent cette force, nous ne devons pas leur laisser dans les Provinces un cours trop étendu. Je ne dis rien du luxe qu'elles introduisent, & qui diminue les bras nécessaires ; c'est lui qui met en crédit les arts frivoles, & voue au mépris ceux qui sont utiles ; c'est lui qui ferme le chemin de la fortune au mérite dépourvu de ces agréments qui le fardent. Quelle honte ! il a tout renversé. Les faveurs vont chercher un Histrion

(11) Il n'est point de sujet qui ne soit susceptible des ornements de la poésie, quand il est traité par un homme qui a de l'imagination. J'ai dit dans le discours qui est à la tête de mes Odes, qu'on devroit appliquer la poésie lyrique à la politique, & faire des Odes sur le projet ou l'établissement d'une fabrique, &c. Cette idée a été fort approuvée par plusieurs Journalistes ; enfin, pourquoi la poésie ne serviroit-elle pas aux intérêts des Etats que les anciens ne perdoient point de vue dans leurs Arts ? Euripide composa les Suppliantes, pour animer les Athéniens contre ceux d'Argos.

qui nous amuse, & fuyent un brave Militaire, dont le sang a coulé pour notre défense. Je le vois, ce respectable Guerrier, réparer une fortune qu'il a sacrifiée au secours de l'Etat; je le vois entre le besoin & les vertus qui l'ont suivi dans sa retraite, cultiver un petit champ qui lui reste. Courbé sous le poids des années & des travaux, soutenu par son épouse chérie, entouré de ses enfants qui baisent ses blessures, & qu'il presse contre son sein, il voit sans peine s'évanouir une vie qui ne peut plus être utile à son Roi. Brisé par les infirmités qui l'assiégent, il se croit heureux dans l'espérance de servir encore son pays par des enfants qui l'imiteront. Mes enfants, leur dit-il, la mort va m'arracher à vos tendres caresses; que la vertu que je vous ai inspirée ne vous quitte jamais; je ne vous laisse pour héritage que mes services; augmentez-le encore par votre zele pour un Maître qui n'est jamais sorti de mon cœur. Peut-être quelqu'un des Grands qui l'entourent, se souviendra que votre pere s'est distingué. Il en est un assez généreux, assez (*) magnanime pour vous prévenir, si votre sort lui est connu. Combien de vaillants Guerriers doivent à ses bienfaits l'honneur d'avoir combattu pour l'Etat? Je l'ai vu dans les champs de Luzelberg se signaler par ses exploits, & sa bienfaisance. C'est le privilege de ceux de son sang de former les Rois & de les défendre. Vous deviendrez ses enfants, s'il sait que vous pouvez être utiles au Souverain qu'il aime, & dont il est aimé. Vous n'essuyerez ni dédain ni hauteur, parce que les services qu'il rend, ne sont à ses yeux que des dettes qu'il acquitte (12).

* M. le Maréchal Prince de Soubise.

(12) Un trait qui acheve l'éloge du Maréchal Prince de Soubise, est la nouvelle existence qu'il a donnée au College de Tournon: les services qu'il rend par-là au

Qu'il eſt rare de trouver des ames aſſez grandes pour accueillir le mérite ſans art & dans l'indigence ! mais qu'il eſt affreux de voir que

Vivarais & à la Nobleſſe de cette Province, parleront ſans ceſſe en ſa faveur. N'écoutons point cette maxime inventée par un orgueil ſtupide, qu'un jeune homme deſtiné aux armes, n'a pas beſoin d'être inſtruit ; combien de Gentilshommes, pour n'avoir pas été à portée de recevoir une éducation conforme à leur état, prennent des ſentiments qui les déshonorent & les placent au-deſſous des plus vils roturiers ! Combien, orgueilleux d'avoir fait quelques campagnes machinalement, parce qu'ils ne liſent point les Auteurs qui les éclaireroient ſur l'Art de la guerre, viennent s'enterrer & s'ennuyer dans leurs campagnes, dont par plaiſir ils tourmentent les habitants ! Des Militaires qui auront pris de bonne heure le goût de l'étude, s'inſtruiront en liſant Polyen, Frontin, Polybe ou ſon Commentateur. Comment Mr. de Voltaire a-t-il pu dire que la conduite de la guerre ne s'apprend que par l'uſage, & que les jours d'action ſont des jeux de haſard ? La tactique a ſes principes comme les autres ſciences, & l'art eſt aſſuré de l'emporter ſur le nombre dont la force eſt mal dirigée. Le Maréchal Prince de Soubiſe a enviſagé l'inſtruction de la jeune Nobleſſe, en reſtaurant le College de Tournon, & en y établiſſant des bourſes. Il a choiſi & nommé à Paris des Profeſſeurs pour introduire le goût de la ſaine littérature dans ce College, fondé par un des plus grands hommes de ſon ſiecle.

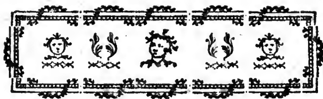
François de Tournon, Cardinal d'Oſtie, ne crut pas qu'un grand nom dût le diſpenſer de ſe livrer à l'étude ; il regarda les vertus & les talents, comme des tributs que la haute naiſſance devoit payer au peuple. Il réaliſa cette idée, par les ſervices qu'il rendit à la Patrie ſous le regne de François premier & les trois regnes ſuivants. La part qu'il eut aux affaires publiques, ne fut point l'ouvrage de l'intrigue & de la faveur. Je ne m'étendrai point ſur les différentes Dignités qu'il a illuſtrées. Il faut louer les hommes qui n'ont eu qu'une grandeur d'emprunt, en nommant les places qu'ils ont occupées. Ses Ambaſſades en Italie, en Eſpagne & en Angleterre, prouvent qu'il avoit le talent d'un Négociateur, & ſurtout cet eſprit doux & inſinuant, qui réuſſit mieux dans

les Belles-Lettres, en polissant nos mœurs, ont placé la considération du côté des talents agréables! Peuvent-elles manquer de sapper les fon-

les affaires épineuses que l'habileté même. Après la bataille de Pavie, que François premier ne perdit que, parce qu'emporté par son ardeur, il y combattit comme dans un tournoi, le Cardinal fut envoyé en Espagne pour y traiter de la délivrance du Roi. Son voyage à Rome pour l'élection de Pie IV. le mit bien près d'obtenir la Thiare; plusieurs voix se réunirent en sa faveur. Le Pape élu le fit Doyen du sacré College, & se l'attacha; mais il le rendit à la France, dont les besoins l'appelloient. Ses emplois politiques ne le détournerent point de ceux de l'Eglise, qu'il défendit contre les attaques de l'héréfie. La maniere dont il empêcha François Premier de faire venir Melancthon en France, doit apprendre aux Courtisans qu'il est un art de reprendre les Monarques, sans blesser la majesté du Diadême. Il lisoit, en attendant le Roi pour le Conseil, le livre de saint Irenée contre les hérétiques; le Prince arrive, & lui demande le sujet de sa lecture. Le Cardinal fait l'extrait du livre, & François Premier ne pensa plus à Mélancthon. Qu'il est louable d'avoir employé ce moyen adroit, préférable à cette vertu âpre, qui élargit la plaie qu'elle voudroit fermer! C'est sans doute dans le commerce des Belles-Lettres, qu'il puisa cet esprit conciliant. Son goût pour elles lui fit rechercher ceux qui les cultivoient. Il les aima sans avoir l'orgueil de les protéger. Il étoit fait pour sentir que le talent qui ne va point sans la fierté de l'ame, dédaigneroit même les bienfaits qui auroient l'air de vouloir l'asservir. Lambin & Muret, admis à sa confiance, ne virent jamais en lui qu'un égal. La fondation du College de Tournon atteste sur-tout la passion de ce grand homme pour les Lettres. Le Prince de Soubise, héritier de ses biens & de son amour pour la Patrie, regarde comme un des plus beaux droits qui sont passés de la Maison de Tournon dans celle de Rohan, celui de maintenir dans le Vivarais un College utile à cette Province; son zele pour son Maître est seul au-dessus de celui qu'il a montré dans ces circonstances. Plein d'estime pour les talents, il descend du rang qui l'attache à la personne sacrée du Roi, pour les accueillir; ainsi Mecene étoit l'ami d'Auguste & des Gens de Lettres.

dements de l'Agriculture & du Commerce, si elles nous éloignent de la nature, si, jalouses d'attirer les regards, elles font jetter la fange du mépris sur ce qui est utile sans éclat ? Gardons-nous de leur laisser trop étendre leur empire dans les Provinces. Je veux qu'elles y soient mieux cultivées : c'est pour cela que j'ai attaqué les abus qui s'opposent aux avantages qu'elles peuvent procurer ; je veux aussi leur prescrire des limites, puisqu'il est certain qu'elles seroient les sources des plus grands maux, en affoiblissant le goût de l'Agriculture & du Commerce. Rétrécissons la route agréable qu'elles invitent à parcourir ; arrêtons le grand nombre qui s'empresse de marcher sur leurs traces ; brisons l'idole de la mode qui leur attire tant de partisans ; donnons-leur un dieu plus sage, l'utilité publique. Une Nation languit, décline, quand elle ne s'occupe pas des grands objets qui entretiennent la vigueur de l'ame & du corps. Qu'elles nous ramenent à ces objets, qu'elles étouffent l'esprit de luxe, esprit dévastateur, qui nous trompe sur ses ravages, en embellissant tout ce qu'il détruit. Enfin, qu'elles soient pour nous comme ces jardins d'Alcinoüs, dont parle Homere, jardins abondants, où les yeux, peu attirés par des fleurs, ne s'arrêtoient que sur des fruits.





DISCOURS
SUR
LE PRÉJUGÉ
QUI note d'infamie les Parents des Suppliciés.

EN vain les Sciences nous éclairent de toutes parts ; il femble qu'il eft dans la nature de l'homme de tenir toujours à quelques erreurs. Si nous fuivions attentivement les progrès de l'efprit humain, nous verrions que nous avons acquis bien peu de vérités utiles, que nous avons remplacé les anciennes erreurs par de nouvelles, & que nous n'avons fait que changer de préjugés. Il en eft de refpectables, malgré leur barbarie, parce qu'ils tiennent à la conftitution de la Monarchie. Ils font comme ces colonnes de mauvais goût dans un bâtiment ; elles choquent la vue, mais on ne fauroit les ôter fans caufer la ruine de l'édifice. Il en eft qui jettent l'efprit dans l'enfance, ou la vieilleffe ; ils l'arrêtent fur la route des Sciences, & l'empêchent de s'élancer vers la vérité, en épaiffiffant le voile

qui la cache. (1) Ce sont, pour me servir des termes de *Bacon*, des fantômes qu'un mauvais

(1) Les préjugés sont les ennemis des sciences & des mœurs. Une mauvaise action est la suite d'une fausse idée. Le préjugé qui avoit mis Aristote sur le Trône, en ne permettant pas de penser autrement que lui, retarda les progrès des arts & des vertus sociales; il fut même cause que plusieurs Docteurs, tels que Roselin, Abailard & Gilbert de la Porée, donnerent dans l'erreur, par l'application qu'ils firent des principes de la Logique de ce Philosophe, aux mysteres de la Religion. On sait les disputes atroces qu'enfanta le respect qu'on avoit pour cette vieille idole. On est étonné aujourd'hui, quand on pense aux querelles, aux combats des Réalistes & des Nominaux. Occam, chef de ces derniers, fut surnommé le Docteur invincible, sans doute, parce que couvert de ténebres, on ne pouvoit l'attaquer. Son emportement le fit écrire contre Jean XXII. & ses successeurs: dans ces temps il en coûtoit peu pour être savant; il suffisoit d'être hérissé de quelques mots qu'on ne comprenoit pas. La prévention pour l'Aristotélisme avoit mis à la mode une science barbare, inintelligible, qui fut celle de Scot, si renommé alors, & si méprisé aujourd'hui: ses ouvrages ne se trouvent que dans les Bibliotheques des Franciscains, & ne peuvent être lus que par eux. Quels maux ne causa pas ce préjugé! Il fit naître une Scholastique qui embrouilla la raison & l'autorité; des disputes de mots sur les objets les plus minutieux, occupoient le monde savant. Les assemblées les plus illustres, les décisions les plus respectables, ne furent pas capables d'appaiser la dispute des Cordeliers sur l'usage & la propriété de leurs mets: plusieurs aimerent mieux périr dans les flammes, d'autres passer chez l'Empereur Louis de Baviere, plutôt que de renoncer à leur sentiment. Ils s'échaufferent au point qu'ils soutinrent, que la regle de saint François étoit la même chose que l'Evangile, & qu'on n'y pouvoit rien du tout changer. Est-il rien de plus ridicule que les disputes de ces mêmes Cordeliers sur la forme & l'étoffe de leurs habits, s'ils seroient blancs, noirs, gris ou verds; (*) si le capuchon en seroit pointu ou rond,

(*) *Mézerai.*

génie envoya sur la terre pour égarer les hommes. Mais il est des préjugés cruels, que la Nation chérit malgré leur atrocité : il en est qu'elle adore, quoiqu'ils l'humilient & la dégradent : tel est le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés. A quoi nous servent donc les lumieres, si nous ne distinguons pas ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, si elles ne fixent pas l'infamie sur celui seul qui a commis le crime ? Dans des siecles barbares, nos aïeux, encore grossiers, obéissoient à des coutumes grossieres comme eux ; ils avoient le crime en horreur ; mais, pour le punir, ils employoient des moyens insuffisants, & sujets à l'erreur ; (2) je veux dire, les épreu-

ample ou étroit ; s'ils porteroient leur robe longue ou courte, large ou étroite ? Croiroit on que ces disputes frivoles occasionnerent des Congrégations, & furent la cause de plusieurs Livres ? Voilà les suites les moins funestes de l'erreur qui avoit divinisé Aristote. Pierre Lombard en ébranla les autels, en s'écartant de sa méthode ; Durand, Evêque de Mende, frondeur des abus de son temps, & sur-tout des dispenses & de la pluralité des bénéfices, s'éleva contre les subtilités ténébreuses de la dialectique, qu'on préféroit à la vraie science ; mais la prévention dura malgré ces deux hommes qui furent les premiers à l'attaquer : ils frayerent le chemin à Ramus, Bacon & Descartes, qui rendirent un grand service à la Nation, en guérissant les esprits d'un préjugé qui les rendoit barbares. Il est temps que celui qui note d'infamie les parents des suppliciés, essuye la même révolution : n'est-il pas le fruit d'une mauvaise logique ?

(2) L'usage qui flétrit un homme pour des crimes qu'il n'a point commis, est aussi ridicule & aussi grossier que celui des épreuves. L'ignorance & des idées fausses, ont introduit ces deux usages, dont l'un regne encore, malgré nos lumieres. Les épreuves ont été abolies, comme féroces, superstitieuses, téméraires, & inutiles pour découvrir la vérité. Un homme accusé se purgeoit, ou par l'eau chaude, ou par le fer chaud : mais ne pouvoit-il pas, par sa force naturelle, ou par des moyens

ves de l'eau, du fer & du feu. Ils ne voyoient pas, nos peres, qu'ils mettoient le scélérat adroit

physiques, régler à son gré l'action des agents qu'on employoit contre lui? La ruse, la patience, la force, pouvoient triompher de l'innocence dépourvue de vigueur & d'adresse. Ces moyens de se justifier favorisoient le crime, & sembloient forcer Dieu à faire un miracle. Lothaire, troisieme Roi de Lorraine, ayant accusé la Reine d'inceste, elle offrit d'essuyer l'épreuve de l'eau chaude. Celui qui la fit pour elle, s'en tira fort bien. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on pouvoit se servir d'un autre. On ne manquoit pas, sans doute, de choisir un sujet capable. Le Roi cependant soupçonna de la ruse dans l'épreuve, la déclara suspecte, & renouvella son accusation. La vengeance le rendit clairvoyant. Hincmar, malgré sa science, fut partisan des épreuves. Il est étonnant que l'Eglise les ait tolérées. J'en vois la raison dans des motifs de religion mal réglés : dans le doute du coupable & de l'innocent, on croyoit honorer la Providence, en l'interrogeant pour qu'elle découvrît la vérité. Je ne suis pas surpris que ces épreuves aient été en vigueur dans les septieme, huitieme & neuvieme siecles : quelques foibles rayons ne pouvoient pas entr'ouvrir le nuage étendu par-tout. Mais le duel, qui est encore une épreuve, a dominé long-temps après. Antoine de Chabannes, Comte de Dammartin, est accusé devant le Roi, par le Dauphin Louis XI. de lui avoir suggéré un mauvais dessein. Le Comte nie le fait en présence du Roi, & offre de s'en justifier par le combat contre les Gentilshommes du Dauphin qui voudroient l'entreprendre. Sous François II. les Huguenots font une entreprise sur Amboise ; leur but étoit de s'emparer du Duc de Guise & du Cardinal de Lorraine, pour les faire juger par les Etats. Le Prince de Condé est accusé d'avoir trempé dans cette entreprise ; il demande à s'en purger, offre le combat de sa personne, renonçant à sa qualité, pour cette occasion seulement. L'exposition de ces usages suffit pour en montrer le ridicule. Aussi un coup d'œil de la raison plus éclairée les eut bientôt dissipés. Cette raison répand à présent la lumiere la plus vive, & le préjugé contre lequel j'écris, semble dire que nous sommes encore dans les ténebres de l'ignorance.

& robuste, dans le cas d'échapper au supplice; ils ne voyoient pas qu'ils exposoient l'innocent foible, à être la victime d'une Jurisprudence sanguinaire, & qui pourtant permettoit que le coupable ne tombât point sous le glaive, pourvu qu'il payât une somme à la partie lésée. Ces abus ont enfin disparu avec les ténebres qui les favorisoient: ils étoient dignes de ces siecles, où les coutumes les plus extravagantes tenoient lieu de loix. Mais nous, François, dont les Lettres ont poli les mœurs, serons-nous assez cruels pour faire retomber sur les parents d'un criminel, l'horreur & l'infamie, qui ne doivent poursuivre que sa personne? Nous, que l'éclat du plus beau jour environne, aurons-nous un coin de l'œil couvert du bandeau? Ah! couvenons que le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, blesse les loix de l'humanité, qu'il étouffe cette compassion que doivent inspirer des hommes assez malheureux par la douleur qu'ils ont d'appartenir à des coupables. Je pourrois appuyer mon discours sur ces moyens, & les larmes de ceux qui me liront, prouveroient que je suis entré dans leurs cœurs; mais je veux faire marcher la conviction avec le sentiment. Je dis donc que ce préjugé est contraire à la justice, & au bien de l'Etat: voilà deux propositions qui serviront de fondement à ce Discours. Je viens parler en faveur des malheureux qu'un vil préjugé condamne à l'opprobre: leurs gémissements ont retenti dans le fond de mon ame. C'est donc toi que je dois invoquer, ô tendre humanité! inspire-moi ces élans du cœur qui font triompher la raison: fais-moi sentir ces mouvements rapides & vigoureux, qui sont les plus sûres armes de l'éloquence.

PREMIERE PARTIE.

LE crime fit naître les loix, & celles-ci appellerent les peines à leur secours. Puisque la honte attachée à une mauvaise action, les remords qui la suivent, l'horreur qu'elle inspire, ne suffirent pas pour en détourner, il fallut avoir recours à l'appareil des supplices; la justice devoit tonner en faveur de la foiblesse opprimée par la force. Le crime est un tort fait à la société, ou à quelques-uns de ses membres : l'ordre demande qu'il soit puni. Celui qui ôte la vie, doit la perdre : les loix levent le fer sur lui, elles prononcent l'Arrêt de son supplice, & nous laissent prononcer celui de son infamie : mais les loix n'ont pas prétendu envelopper dans l'opprobre qui souille le coupable, les parents qui lui appartiennent; elles auroient perdu leurs attributs essentiels, la justice & la sagesse; elles auroient ressemblé à des hommes dont l'œil vicié voit dans un sujet des qualités ou des couleurs qui n'y sont pas. Le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, est donc contraire aux loix, & conséquemment à la justice qui les dicte : il suppose que les parents d'un criminel sont coupables de leur crime; mais s'ils sont coupables, ils doivent subir la peine de mort; s'ils ne le sont pas, ils ne doivent pas être infames. Que dis-je? ils sont punis de mort : ne perd-on pas la vie dès le moment que l'on perd l'honneur ? Le préjugé que j'attaque est donc contraire à la justice, puisqu'il frappe l'innocent. Car enfin, qu'est-ce que la justice ? Définissons-la d'après les Jurisconsultes, *Est constans & perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*; elle se divise en distributive & en commutative : la premiere a pour un de

ses objets, les peines qu'elle inflige à qui les mérite. Dans cette définition & cette division, je trouve de quoi proscrire un préjugé qui ne donne point à chacun son droit, & qui verse l'infamie sur celui qui ne doit point la porter : il la porte injustement, & il est traité comme un coupable condamné. Quelle folie ! on vit tous les jours dans le monde avec un homme méprisable par ses mœurs, avec un homme dont les crimes mériteroient la punition la plus rigoureuse : s'il est ce que le préjugé appelle bonne compagnie, s'il tient un certain rang, ses mauvaises actions sont oubliées : & on fuit la société d'un honnête homme qui gémit d'avoir pour parent un supplicié. Mais si celui-ci avoit échappé au supplice, quoique prononcé, & qu'il eût un état d'opulence & de grandeur, sa maison seroit une espece de Cour.

On me dira peut-être : on ne sauroit donner trop d'étendue à la honte, suite du crime ; en la répandant sur la famille du supplicié, on opposera plus de digues à la scélératesse. Quoi ! on croira que celui qui veut commettre un crime, sera retenu par le déshonneur qu'il peut imprimer à ses parents ! (3) Dès qu'il a conçu un pro-

(3) Comment supposer qu'un homme sera détourné du crime par l'infamie qu'il peut imprimer à sa famille ? Quand on ne craint pas la honte pour soi, on ne la craint guere pour les autres. Le crime étouffe l'humanité, & souvent les remords dans celui qui le commet. Combien de scélérats sont morts avec gaieté, & ont monté sur l'échafaud en triomphe ! Cela n'est pas étonnant dans les hommes, si les femmes même sont capables de cette férocité. On n'a qu'à voir dans les Lettres de Madame de Sévigné, la relation de la mort de la Marquise de Brinvilliers, & de la Voisin, célebres empoisonneuses : la premiere entra dans le lieu où l'on devoit lui donner la question, & voyant trois seaux d'eau, elle dit : C'est assurément pour me noyer ; car de la taille dont je suis, on ne prétend pas que je boive tout cela. Elle

jet inique, n'a-t-il pas étouffé cette voix intérieure qui lui disoit de se respecter soi-même & les autres? Dès qu'il ne craint pas l'opprobre pour lui, le craindra-t-il pour les autres? Enfin, dès qu'il brave l'échafaud, ne brave-t-il pas la honte? Non, non, ce seroit mal connoître le cœur humain: on s'envisage d'abord soi-même; l'amour des autres n'est qu'en second. Si ces motifs d'intérêt se rencontrent dans les ames les plus pures, que doit-ce être dans le cœur d'un vil scélérat? Puisque l'objection que je viens de me faire, est nulle, le préjugé qu'elle défend, est opposé à la justice. Je ne puis penser au sort des personnes qu'il opprime, sans être ému de compassion. Souffrir l'opprobre qu'on mérite, est un état horrible, & pourtant juste; mais endurer l'humiliation pour les crimes d'un autre, partager son infamie, essuyer, quoiqu'innocent, une peine plus rigoureuse que la mort; attirer sur soi, quoique vertueux, les dédains & les mépris d'une Nation entiere; être privé du droit le plus cher à un Citoyen, celui d'être estimé de ses semblables qu'on a servis; être obligé de les fuir comme des ennemis & des persécuteurs; se confiner dans la solitude la plus affreuse, & trem-

écouta son Arrêt sans frayeur, & sans foiblesse, & sur la fin elle fit recommencer; elle monta seule, nuds pieds, sur l'échafaud; elle plaisanta sur ses Confesseurs.....

La Voisin, avant sa mort, fit grande chere avec ses Gardes; elle but beaucoup de vin, & chanta vingt chansons à boire: après avoir reçu plusieurs fois la question, elle n'en mangeoit pas moins, & dormoit huit heures; elle continua ses débauches jusqu'à sa mort, (*) se moquant de la Religion: elle ne voulut point faire d'amende honorable, repoussa avec violence le Confesseur & le Crucifix, & mourut en scélérate déterminée.

(*) *Madame de Sevigné.*

bler que son silence ne parle ; être pur comme le jour, & n'oser le regarder, de peur qu'il ne retrace l'opprobre qu'on traîne par-tout, cet état fait frémir ; c'est pourtant celui qu'éprouvent des Citoyens vertueux. Est-ce chez des Sauvages, chez les Hurons ou les Hottentots, que la vertu subit le sort du crime ? Non, c'est parmi une Nation polie, qui fait gloire d'aimer les arts & l'humanité, & qui pourtant se déshonore sous le joug du préjugé le plus barbare.

Que de raisons s'élevent contre lui ! En matiere civile, les Jugements qui soumettent à quelque aumône ; en matiere criminelle, ceux qui soumettent à quelque amende, notent d'infamie celui qui est condamné ; mais ses parents ne partagent point cette infamie. Pourquoi donc les parents de celui qui périt sur un échafaud, subissent-ils son opprobre ? Si on me dit que l'infamie est personnelle dans le premier cas, je demande pourquoi elle ne l'est pas dans le second. Outre cela, les infames ne peuvent remplir aucune fonction de Judicature, & autres fonctions publiques, à moins que le Prince ne les réhabilite par des Lettres. On n'a point d'égard à leur témoignage ; ou, si on l'admet, le Juge est maître de déterminer le degré de valeur qu'il peut avoir : il n'est reçu avec facilité que pour le crime de Leze-Majesté. Or les parents des suppliciés ne sont pas privés des avantages que je viens d'indiquer ; ils ne sont donc pas infames. Enfin, l'infamie est la perte de l'honneur ; elle est produite par une action déshonorante, & qui flétrit, dans l'esprit des Citoyens, celui qui l'a commise. Je ne vois rien dans cette définition qui ne décharge les parents des suppliciés. Hélas ! serons-nous toujours inconséquents ? Pourquoi approuver & blâmer en même-temps des choses égales ? Nous trouvons ridicule que les enfants soient honorés des vertus

vertus de leurs peres, qu'on recuille le fruit des belles actions qu'on n'a point faites, & nous voulons qu'on soit puni, qu'on soti privé de l'estime publique, pour des crimes qu'on n'a point commis : soyons donc d'accord avec nous-mêmes. D'ailleurs le préjugé qui veut que la Noblesse soit héréditaire, porte sur un motif d'utilité ; il est conforme à cette maxime de droit, *Favores sunt ampliandi.* Mais la même maxime ajoute, *Odia sunt restringenda.* Ces mots improuvent notre injustice. Car, au lieu de diminuer l'odieux, nous lui donnons toute l'étendue possible. La loi arrête sa sévérité sur le coupable ; elle épargne ceux qui ont le malheur de lui appartenir par le sang. Pourquoi voulons-nous aller plus loin qu'elle ? En punissant les infracteurs, elle met, autant qu'elle peut, des adoucissements aux peines qu'elle impose. Et nous, nous les étendons sur ceux qui ne sont pour rien dans le crime : quelle inhumanité ! Le criminel, en périssant, emporte dans la tombe l'infamie qu'il mérite ; nous arrachons cette infamie aux ombres de la mort, pour en faire un héritage à ses proches. Ils sont plus cruellement punis que lui. Les regards de ceux qui les environnent, leur font souffrir, à chaque instant, la mort, en leur annonçant la honte qui les fait courber vers la terre : il en est même qui sont assez bas pour reprocher à un homme vertueux, la douleur qu'il a d'appartenir à un criminel : c'est à la vérité faire un tort qui n'est que dans l'opinion. L'injure ne peut point tomber sur un honnête homme, ainsi que l'a prouvé Séneque ; mais ce tort d'opinion devient réel par le préjugé qui l'enfle, & l'accrédite. Ah ! je m'adresse à un de ces mortels assez bas, pour faire un pareil reproche, & je lui dis : Barbare, tu es capable de commettre le crime que tu reproches,

puisque tu étouffes la voix de l'humanité, qui te crie d'avoir pitié de ton semblable que le malheur accable ; dis-moi, lâche, que penserois-tu d'un homme qui viendroit te reprocher que ton frere a des défauts corporels ? Tu le trouverois injuste, parce que les défauts qui disgracient ton frere, ne t'empêchent pas d'être bien fait. Tu es pourtant bien plus injuste, lorsque tu insultes un honnête homme pour les crimes dont s'est souillé un de sa race. Apprends qu'on ne mérite ni louange, ni blâme pour les choses qui ne sont pas personnelles : mais un préjugé affreux en ordonne autrement ; il faut qu'à sa voix des familles désolées & innocentes fuyent les regards d'une Nation qui les outrage dans le malheur. Allez, tristes victimes d'un préjugé qui vous flétrit, allez ensevelir dans un désert une honte qui nous dégrade nous-mêmes : fuyez des Citoyens qu'une idée fausse a rendu féroces : allez vous cacher dans des antres qui répondront à vos gémissements : il ne vous est permis que d'attendrir les ours & les lions.

Telle est la cruauté d'un préjugé que l'orgueil & l'ignorance ont mis en faveur : on le respecte, sans doute, parce qu'il semble prendre sa source dans la haine qu'inspire le crime : mais nous sommes si inconséquents, que nous paroissons admirer les actions que nous détestons. D'où viennent ces termes de célebre scélérat, de fameux criminel ? Ces épithetes d'admiration qui annoncent la gloire, sont-elles produites par l'horreur que fait naître le crime ? Ces expressions enfin, les appliquerions-nous à la peste, ou à quelqu'autre fléau ? Peut-être l'idée de force & de hardiesse qu'on suppose dans celui qui commet un forfait, nous en impose ; peut-être tout ce qui nous subjugue, nous commande l'admiration. Quoi qu'il en soit, j'aime à croire que ce pré-

jugé doit sa naissance à l'indignation qu'inspire le crime; mais ce sentiment vif & profond se concentre dans l'objet qui le fait naître. J'aime à croire aussi qu'on a prétendu par-là obliger les parents à veiller avec plus de soin à l'éducation de leurs enfants. Peres & meres, on vous croit donc bien peu sensibles, s'il faut vous intéresser au bien de vos enfants, par d'autres motifs que ceux de leur bonheur & du vôtre. Faut-il que vous veilliez sur eux par la crainte des supplices qu'ils pourroient mériter ? Cette idée est désolante. Quoi ! c'est en fixant les yeux sur un gibet, que vous imprimerez dans leurs cœurs l'amour des vertus & l'horreur des vices ! Non, j'ai une idée plus sublime de la tendresse paternelle. Le plus grand plaisir que vous éprouvez, n'est-ce pas celui de voir que les bonnes semences que vous avez jettées dans le sein de vos enfants, répondent à vos espérances ? L'idee d'en faire des Citoyens vertueux, est la seule qui vous immole à leur éducation, à laquelle votre amour vous a déja consacrés. Vous êtes naturellement intéressés à leur inspirer le goût de l'estime publique. La joie que sent un homme qui se couvre de gloire, est-elle comparable à celle qui transporte les auteurs de ses jours ? Des enfants qui seroient élevés en leur présentant la crainte des supplices, seroient des esclaves enchaînés; ils seroient moins amis des vertus, qu'ennemis des forfaits, qu'ils commettroient peut-être, quand ils le pourroient faire impunément. C'est l'amour qui entre dans les soins de l'éducation. On embellit un ouvrage parce qu'on l'aime, & parce qu'il doit faire honneur; enfin suggérer l'amour des vertus, c'est suggérer la haine des vices : ces deux sentiments s'identifient. Le second n'est pourtant pas celui qu'on cherche le plus à communiquer, parce qu'il fau-

droit supposer les hommes naturellement portés aux crimes. Mais si on veut que le préjugé dont je parle, ait pour but d'obliger les parents à veiller avec plus de soin sur leurs enfants, il faudra convenir que nous avons été plus sages que la Loi ; elle n'auroit pas rempli un objet essentiel, en ne les punissant point des fautes de leurs enfants. Ils sont comptables de leur éducation, mais non responsables du succès. Cependant nous voulons qu'ils soient garants d'une chose qui ne dépend pas d'eux. Quand ils auroient promis de les bien élever, pourroient-ils promettre la réussite ? La Loi ne leur dit rien sur l'article dont il s'agit, parce que la nature leur en fait un devoir. Les peres les plus licencieux, souhaitent que leurs enfants soient gens de bien ; ils ont soin de leur cacher leur conduite, si elle n'est pas réguliere : cette politique est commandée par l'amour le plus tendre, qui leur fait desirer d'avoir des enfants vertueux & honorés. Peres & meres, c'est cet amour qui vous fait agir ; seul, il suffit pour vous engager à remplir vos devoirs. Pouvoit-on vous imposer une loi plus forte que celle que vous prescrit la nature ? Croire que vous laisserez germer les vices dans le cœur de vos enfants, c'est croire que vous êtes capables de les empoisonner, ou de les étouffer : croire que vous les verrez entrer dans le chemin du crime sans les arrêter, c'est croire que vous êtes capables de vous donner la mort. Mais si, malgré vos leçons & vos bons exemples, un de vos enfants se déshonore, son déshonneur doit-il remonter jusqu'à vous ? En êtes-vous moins purs, parce qu'il s'est souillé ? L'eau qui s'est corrompue dans son cours, peut-elle infecter la source d'où elle est partie ? Les vertus des peres passent-elles toujours à leurs enfants ? *Caligula* étoit fils de *Germanicus*. *Néron* n'étoit-il pas du sang de ce même *Germani-*

cus *, ce Prince accompli, qui fit les délices de Rome ! *Marc-Aurele*, ce sage Empereur, ne donna-t-il pas le jour à *Commode* ? Le préjugé en question établit pourtant, que les parents d'un criminel, ont les mêmes inclinations que lui. Est-il rien de plus absurde, est-il rien de plus injuste sur-tout, que de les punir des crimes dont ils sont innocents ? Il n'étoit pas aussi sévere, ce Législateur d'Athenes, dont pourtant les Loix étoient si rigoureuses, qu'on les disoit écrites avec du sang. Non, *Dracon*, qui vouloit sévir contre le crime avec toute la rigueur possible ; *Dracon*, dont les Loix furent abolies par *Solon*, parce qu'elles étoient trop cruelles, ne poursuivoit pas le crime dans les parents du coupable ; & nous, au lieu de nous attendrir sur le sort de ceux qui sont liés, par le sang, à des criminels, nous prenons la honte que méritent ces derniers, pour en jetter une partie sur le front des premiers ; nous voulons être plus séveres que la Loi. Le scélérat qui va expirer, dans le temps qu'il nous fait horreur, nous inspire pourtant la pitié, parce qu'il est homme. L'image de notre semblable nous émeut, & nous n'éprouvons pas ce sentiment à l'égard de ceux que son crime afflige davantage. Sont-ils donc plus détestables, parce qu'ils sont plus à plaindre ? Ils se croiroient heureux, s'ils étoient condamnés à la même mort qui fait leur infamie, puisqu'ils ne verroient plus le jour qui montre leur turpitude.

César, consulté sur le supplice que méritoient *Catilina* & ses complices, éloigna la peine de mort ; mais il les soumettoit à tous les autres tourments ; à la captivité & à ses douleurs : il vouloit qu'on ne pût jamais demander leur grace au Sénat & au Peuple ; il vouloit qu'on leur

(*) *Par Agripine, fille de Germanicus.*

ravît même l'espérance, consolation des malheureux ; mais il leur laissoit la vie. Sa pensée étoit, dit *Cicéron*, que si on leur ôtoit la vie, on les délivreroit, par un mal d'un moment, de tous les autres maux. Voilà le supplice auquel *César* condamnoit quelques hommes souillés de plusieurs crimes : c'est le même auquel nous livrons des mortels vertueux, & souvent utiles. Rétablissons-les dans l'état qu'ils doivent avoir. Nous leur avons ôté l'honneur ; la justice nous oblige à le leur restituer. Le premier de nos devoirs, est de ne faire tort à personne dans ses biens & sa réputation. Tout Citoyen a des droits sacrés qu'on ne peut lui arracher : si on lui enleve ses biens, la restitution est nécessaire : il peut aussi réclamer son honneur, si on l'en dépouille. Voilà des loix sur lesquelles la société est fondée : ah ! brisons les chaînes d'un préjugé qui la renverse. Il suffit que ce soit un préjugé, c'est-à-dire, un faux jugement que prononce la raison égarée, cela seul en sollicite la proscription. Humanité, compassion, vertus des ames sensibles, pousseriez-vous, d'accord avec là raison, des cris qui ne seroient pas entendus ? Vertus, qui seules ennoblissez l'homme, & le consolez des caprices de la fortune, seriez-vous bannies de son cœur ? Société, doux lien, qui, en nous unissant, fais notre sûreté & notre bonheur, ton intérêt seroit-il rejetté ? Faudroit-il voir sortir du sein de l'ordre, la confusion & le cahos ? Quoi ! ces motifs ne nous ébranlent pas ! Quoi ! nous voulons retracer l'image de Dieu, & la cruauté des bêtes féroces ! Ecoutons du moins la justice, notre intérêt doit la réveiller dans nos ames ; elle seule nous juge sans passion ; elle rapproche tous les mortels, en faisant tomber les titres & les rangs ; ses yeux, comme les rayons du soleil, rendent aux objets leur couleur naturelle : soutenu

par elle, l'homme foible & outragé, marche enfin sur la tête de l'oppresseur qui l'avoit foulé à ses pieds; elle murmure, elle éclate contre le préjugé qui nous séduit. Avouons que les moyens les plus forts conspirent à prouver qu'il est contraire à la justice: j'espere qu'il ne me sera pas difficile de démontrer qu'il est contraire aussi au bien de l'Etat.

SECONDE PARTIE.

QUELQUE étendu que soit un Empire, quelque nombreuses que soient les armées qui le soutiennent, il n'a qu'une force trompeuse, s'il n'est appuyé sur la justice: elle seule peut en entretenir la vigueur; elle est pour lui ce qu'est le sang pour l'économie animale. Ainsi dès que j'ai prouvé que le préjugé, qui fait l'objet de ce Discours, combat directement la justice, j'ai démontré qu'il est contraire au bien de l'Etat. Mais, quoique je puisse me reposer sur cette raison pour inviter à le détruire, je vois une foule d'autres preuves qui viennent me prêter leur secours; elles me font dire avec assurance, que le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, heurte de front les intérêts de l'Etat.

Le bien de l'Etat demande que les Citoyens soient libres à l'ombre des loix: or, en flétrissant des innocents, nous les dépouillons de leur liberté, nous leur ravissons la tranquillité que le crime seul doit enlever. La société suppose égalité de droit dans les membres qui la composent, & nous privons des Citoyens vertueux des titres qu'ils ont d'être estimés: nous troublons l'harmonie du corps politique, qui ne peut exister, si tous les sujets ne sont également sous la protection des loix; nous rompons les nœuds qui

doivent attacher tous les Citoyens ; en un mot, nous introduisons le désordre, si l'opinion distribue à son gré la flétrissure : je dis plus ; comme la société est intéressée à ce que les coupables qui lui font tort, soient punis, son intérêt exige aussi que des hommes innocents jouissent du repos que la justice leur assure.

Le bien de l'Etat demande que les vertus soient récompensées, les talents animés : or nous les anéantissons dans ceux que notre injustice proscrit. Comment feroient-ils des choses grandes, utiles, quand nous les vouons à l'opprobre qui éteint leur génie ? Comment serviroient-ils une Patrie qui les dédaigne ? L'opinion que les autres ont de nous, regle celle que nous avons d'eux. Il faut s'estimer soi-même & les autres, pour aspirer à la gloire : l'esclave n'ose penser à elle ; l'homme flétri n'ose l'envisager : d'ailleurs, c'est la société qui en dispense les faveurs. Les hommes qui feroient de belles choses sans regarder la gloire, n'existent point. Mais cherche-t-on à mériter de ceux qui nous ont arraché leur estime, dans le temps qu'ils profitoient de nos services ? Le préjugé contre lequel je m'éleve, est donc contraire au bien de l'Etat, puisqu'il donne la la mort aux talents & aux vertus, qui en sont les fondements. Quel délire vous emporte, ô mes compatriotes ? Avez-vous jamais bien pensé aux dommages que vous causez à la Patrie, par l'injure que vous faites à des Citoyens vertueux ? La haine dont vous poursuivez le crime, vous porte à les outrager. Mais faut-il que vous ressembliez à des enfants, qui, dans leur petite colere, frappent les objets qui n'ont pas contribué à l'exciter. Si le particulier ne vous touche point, que vous a fait l'Etat ? Pourquoi l'affliger ? Pourquoi caresser une erreur qui lui déchire les flancs ?

Le bien de l'Etat demande que la population ne soit point diminuée ; elle est la mesure de ses forces & de ses ressources ; elle seule établit la supériorité d'un Empire sur un autre. N'agit-on pas contre ce principe, quand on infame les parents des suppliciés ? On les met dans le cas de ne pouvoir prétendre au mariage, par la note qui les noircit, (4) puisque le préjugé veut encore qu'on ne s'allie point à eux. Comme il place la honte dans le supplice, plutôt que dans les actions infamantes par elles-mêmes, l'auteur d'un

(4) C'est agir contre la population, que de répandre l'infamie d'un criminel sur tous ses parents. On les oblige de quitter leur patrie, ou de lui être inutiles par la note qui les empêche de prétendre au mariage. L'auteur d'un crime impuni, ou ses parents, trouvent des personnes auxquelles ils peuvent s'allier. Le fils ou le frere vertueux d'un coupable supplicié, sont nécessairement voués au célibat. J'ai indiqué bien d'autres raisons, qui, en prouvant que ce préjugé est contraire au bien de l'Etat, demandent sa destruction. Pourquoi sommes-nous moins sages ou moins justes que les Anglois ! Plût à Dieu que le Monarque chéri qui nous gouverne, pût adopter ces beaux vers de l'Artaxerxes de M. le Mierre ! Artaxerxes prêt à juger Arbace, cru coupable, dit :

Si les Rois sont sujets à l'erreur,
Leur équité du moins doit avoir en horreur
Ce préjugé honteux, que ma justice efface
De flétrir un mortel, des crimes de sa race.

En abolissant cet usage, on serviroit la population. A Dieu ne plaise que je prétende peupler l'État par des moyens vils, tels que ceux qu'employa Louis XI ! Les chaleurs excessives de l'été, ayant fait périr à Paris, plus de quarante mille personnes, & en ayant fait sortir un plus grand nombre, il y appella, par un Edit, toutes sortes de gens, même les bannis (¶) & les criminels, qui non-seulement furent absous, mais encore comblés de franchises & de privileges.

(¶) *Mézerai.*

crime impuni, ou ses parents, peuvent se vouer à l'hymen, qui rejette les parents des suppliciés. Quand même l'amour, qui ne consulte ni les conditions ni les préjugés, offriroit à ceux-ci des compagnes, oseroient-ils former cette union, dont les fruits seroient méprisés ? Voudroient-ils revivre dans des enfants auxquels ils ne pourroient laisser que l'infamie à perpétuer ? Ainsi on les immole, eux & leur postérité : on fait plus, on les force à quitter la Patrie, où ils ne voient que les auteurs & les témoins d'une turpitude qui n'est qu'un fantôme que nous avons créé. Ainsi l'étranger profite de nos pertes & s'enrichit de nos dépouilles. Que faisons-nous, aveugles que nous sommes ? Nous nous flattons d'être bons Citoyens ; & nous suivons des maximes qui nous empêchent de l'être. Eh quoi ! les raisons les plus fortes ne détruiront pas un préjugé qui nous égare ! Il parle, il faut qu'un Citoyen brise les nœuds qui l'attachent à sa Patrie. Tu pleures, mortel généreux, cette séparation te déchire le cœur : tu quittes une mere à qui l'amour le plus tendre avoit consacré tes jours & tes services ; mais elle-même t'a rejetté de son sein, comme un vil coupable : arrose de tes larmes ce pays où tu commenças à respirer pour l'aimer, & à te fortifier pour le servir. Je le vois, tu voudrois rester parmi nous ; mais permets que je t'adresse les paroles dont se servoit l'Orateur Romain, à l'égard d'un monstre couvert de crimes * : *Quid enim est quod te jam in hac urbe delectare possit ?* Si tu aimes l'infamie, tu la trouveras sans cesse attachée à tes pas ; si tu veux vivre d'opprobre, nous t'en rassasierons : tu verras le dédain écrit dans nos yeux, qui le darderont sur toi ; tu l'entendras peut-être s'é-

* *Catilina.*

chapper de notre bouche, qui se souillera pour t'humilier.

Combien ce préjugé fait de tort à l'Etat, puisqu'il exile des sujets qui pourroient lui être utiles ! Non-seulement il les fait sortir de la Patrie, il les irrite contr'elle. Mais dans la politique il y a plus à craindre d'un ennemi, qu'à espérer de cent amis. Un ennemi sait mieux trouver les moyens de nuire, qu'un ami ceux d'obliger. L'amitié dort quelquefois, la haine veille toujours. Or, ceux que repousse la Patrie, malgré les services qu'elle en a reçus, en sortent ordinairement la fureur dans l'ame. L'orgueil, qui entre pour beaucoup dans les affections des hommes, les déchaîne contre les objets qui s'en sont rendus indignes. Je sais qu'il est des mortels assez grands pour être au-dessus des injures : ce sont les Scipions de la société; mais s'ils ne sont pas capables de porter les armes contre la Patrie qui les a outragés, la fierté ordinaire dans un cœur généreux, ne leur permet pas de rester dans son sein : ainsi elle se prive souvent du seul soutien qui peut en empêcher la ruine. Les Gaulois sont aux portes de Rome; ce Capitole, qui lui promettoit l'empire de la terre, est prêt de tomber en poudre. Tremble, orgueilleuse République : la foudre que tu lançois, va retomber sur toi-même : en vain tu comptes autant de soldats que d'hommes, autant de héros que de soldats, tu tends les mains aux fers qu'on te destine ; un seul bras peut te sauver; c'est celui de *Camille*, qui, mécontent de ton ingratitude, languit chez les Ardéates. Le malheur éclaire le Peuple & le Sénat, on répare les torts faits à *Camille* ; il revient, la gloire le précede, la confiance saisit les Romains, la terreur les Gaulois ; la mort retourne vers ceux qui la répandoient; les murs du Capitole s'arrêtent sur le penchant de leur

ruine, la victoire y vole, les releve, s'y assied, & l'aspect de *Camille* fait fuir ces armées nombreuses, que la valeur alloit couronner. Si *Camille* eût été inflexible, Rome périssoit, pour s'être privée du seul soutien qu'elle pouvoit attendre. Que savons-nous, si nous ne serons pas dans le cas d'avoir besoin d'un homme qu'une opinion injuste oblige de s'expatrier? Le préjugé qui le bannit, est donc contraire au bien de l'Etat; il doit également envisager les ressources qu'il a, & celles qu'il peut avoir. Mais voici une raison qui prouve encore mieux combien il est opposé au bien de l'Etat: il met les hommes riches & puissants dans la nécessité d'employer leur crédit & leurs richesses, pour soustraire au fer de la Justice des parents dont ils pensent que le supplice souilleroit leur famille (5): alors la faveur fait taire la Justice, & la

(5) Le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, favorise les crimes; il excite les hommes riches & puissants à détourner le fer de la Justice, qui doit frapper leurs parents criminels; il autorise la maxime funeste de craindre plus le gibet que l'action qui y mene.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

Ce beau vers de Thomas Corneille est applaudi au Théâtre, parce qu'il exprime une vérité. Mais le préjugé que j'attaque, ne met la honte que dans le supplice. Ainsi les hommes puissants seront moins soigneux à faire éviter à leurs enfants les mauvaises actions, que la peine qui les attend. Combien d'hommes, à la faveur du crédit ou des richesses, ont échappé aux rigueurs dûes à leurs forfaits! Je n'en citerai qu'un exemple. On sait que la Vigoureux & la Voisin, qui, sous prétexte d'Astrologie, faisoient & vendoient du poison, accuserent plusieurs personnes distinguées d'être leurs complices; mais Penautier, Receveur général du Clergé, impliqué dans la procédure de la Voisin, n'étoit pas innocent; il étoit ami de la Brinvilliers, & il fut accusé d'avoir employé les secrets de cette empoisonneuse: il se disculpa avec cent mille écus, & la protection du

désarme ; alors le crime est encouragé par l'impunité ; il acquiert une sorte de respect par la naissance de la personne qui le commet ; il participe aux exemptions des Nobles ; le glaive ne le frappe que lorsqu'il s'éleve du sein de la boue. Mais n'est-il pas également une violation des droits humains, par quelque homme qu'il soit commis ? Les conditions des Citoyens peuvent-elles changer sa nature ? N'est-il pas, au contraire, plus affreux, plus contagieux, lorsqu'il sort d'une source révérée ? Hélas ! pourquoi faut-il qu'il nous inspire moins d'horreur, lorsqu'il a pour objet quelque grand changement ? L'Histoire nout peint ce Prévôt des Marchands de Paris, ce factieux *Marcel*, qui, pendant la captivité de Jean I, combattit, par des troubles & des attentats, l'autorité souveraine. Ami du peuple qu'il armoit contre son Maître, il empêcha le cours d'une monnoie fabriquée pour les besoins de l'Etat ; respirant la haine, cachée sous les apparences du bien public, il entra, à la tête de trois mille hommes, dans le Palais du Dauphin, & massacra trois des principaux Seigneurs. Je demande si les enfants de ce *Marcel* auroient subi, dans la suite, l'infamie qui fut attachée à sa mort ? Je demande encore pourquoi *Maillard*, ce généreux Citoyen, qui donna la mort à *Marcel*, au moment qu'il alloit ouvrir les portes de

Cardinal de Bonzi, Archevêque de Narbonne. Il y en a qui assurent qu'il lui en coûta la moitié de ses biens. Il paroît que le public regardoit Perautier comme coupable ; un trait rapporté dans les Lettres de Madame de Sevigné le fait croire. Le Cardinal de Bonzi avoit coutume de dire, qu'il feroit mourir tous ceux qui avoient des pensions sur ses bénéfices, & que son étoile les tueroit. Un jour que Penautier étoit avec cette Eminence dans son carrosse, l'Abbé Fouquet, en le voyant, dit à quelques-uns : Voilà le Cardinal qui est avec son étoile.

Paris au Roi de Navarre, son allié ; je demande, dis-je, pourquoi ce *Maillard* est moins célebre que le traître qu'il empêcha d'exécuter ses horribles complots ? Je vais hasarder quelques réflexions. Ne sont-ce pas nos Pieces de Théâtre qui nous ont accoutumé à regarder avec moins d'admiration la vertu simple, que le crime adroit ? Elles donnent aux forfaits un caractere sublime, qui nous en impose ; elles nous présentent toujours avec moins d'avantages un personnage vertueux & franc, qu'un personnage ambitieux & fourbe : la combinaison des moyens que celui-ci emploie, en étonnant notre esprit, ne laisse, pour ainsi dire, point de place à l'indignation. (6) Ne sont-ce pas encore nos Pieces de Théâtre

(6) Si la richesse ou le crédit arrêtent le fer de la Justice, les crimes qui ont pour objet quelque grand changement, nous inspirent aussi moins d'horreur que les autres. Il semble qu'il y a différentes conditions parmi eux, comme parmi les hommes. Il est des crimes roturiers, si je puis parler ainsi ; l'infamie & la peine paroissent n'être que pour eux. J'ai jetté une réflexion dans ce Discours, en faisant dépendre de nos Pieces de Théâtre cette façon de juger. Les personnages scélérats qu'elles nous exposent, doivent, pour nous intéresser, avoir de grandes vues, des projets vastes ; leur hardiesse, leur intelligence, leur génie nous éblouissent sur les moyens : on fait même violence à l'Histoire, pour nous en imposer davantage : les tableaux historiques ne sont pas assez dramatiques ; nous ne pouvons souffrir les scélérats sans génie, & les Tyrans bêtes ne font pas fortune ; on leur donne même un peu de vertu, pour les faire mieux accueillir. Puis-je être indigné contre Polifonte, quand je lui entends dire dans la belle Tragédie de Mérope :

Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux ;
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang est épuisé, versé pour la Patrie.

On voit plutôt, dans la Sémiramis de M. de Voltaire, une grande Reine, qu'une femme coupable & teinte du sang de son époux. On veut que le crime nous intéresse

qui nous ont affermis dans le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés ? Elles nous exposent quelquefois des Princesses amoureuses du fils d'un scélérat ; ou ces Princesses com-

dans les grands personnages ; c'est sans doute ce motif qui a engagé Racine à donner au caractere de Phedre des traits qui excitent la pitié. Quoi ! cette femme qui brûle d'un amour illicite, & outrage la foi conjugale, doit intéresser ! Cela étoit bon pour les Grecs, qui, croyant à la fatalité, pouvoient penser que cette Princesse étoit la victime d'une passion indomptable. Racine a beau lui faire dire :

Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais:

Je ne vois pas moins une femme qui brise le frein de la pudeur, poursuit Hypolite pour s'en faire aimer, conçoit un projet adultere, & emploie tous les moyens pour donner de l'amour au fils de son époux ; elle dit qu'elle n'a point recueilli le fruit de la passion qui la dévore : cet aveu n'annonce-t-il pas le desir qu'elle avoit de ne point trouver un amant rebelle ? Quand le Poëte a jetté sur Œnone tout l'odieux de Phedre, il a montré par-là le tort qu'il avoit de nous intéresser pour son personnage principal, à qui tous les autres caracteres sont sacrifiés. Je pense de même du méchant, qui, plein d'esprit, & vuide d'action, nous amuse, au lieu de nous indigner ; il n'est pas assez odieux, assez noir, pour inspirer l'horreur qu'il devroit faire éprouver. Nos Pieces de Théâtre ont encore accrédité le préjugé qui note d'infamie les parents des criminels. Nous applaudissons à Pulchérie dans Héraclius, lorsqu'elle dit au Tyran, que son fils est indigne d'elle, étant sorti de lui. Nous admirons dans le même Héraclius, la réponse de Léontine à Phocas, qui la presse de lui rendre son fils ; elle lui dit :

Il m'en désavoûroit.
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez haut pour ne vouloir pas l'être :
Séduit par ton exemple, & par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance ;
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi.

Nous aimons à voir dans Crébillon, Electre, combat-

battent leur penchant, ou elles font détournées de leur amour par les motifs qu'on leur offre de ne point s'allier à un fang infame. Si la paffion l'emporte, les raifons qui la balançoient, n'ont pas moins germé dans l'efprit des fpectateurs. Ces combats produifent des fituations vraiment théâtrales; elles ont fait le fuccès du *Cid*, qui les a mifes à la mode. Enfin, l'efprit, féduit par l'illufion, fait un principe facré d'une émotion du cœur.

Je ne vois qu'un cas où le préjugé, dont je parle, exige une exception; c'eft pour le crime qui attaque la perfonne facrée de nos Rois : l'indépendance de leur Couronne, leur fûreté, notre tranquillité, le bien de l'Etat, demandent que le noir attentat d'un régicide répande l'infamie fur fa famille entiere : oui, que ce tronc foit fouillé jufques dans fes derniers rejetons; que le facrilege qui a ofé concevoir le plus horrible des complots, communique fon horreur & fes remords à ceux qui lui appartiennent; que fon nom devienne pour eux celui de l'opprobre, qu'il ne foit prononcé qu'avec les accents de l'exécration; que fon fang répandu réjailliffe jufques fur fes enfants; que les traces y reftent empreintes comme un figne de la honte qui doit les accompagner; enfin, que leurs regards infpirent l'horreur qu'infpirent les monftres. (7) Voilà le feul cas où le

tant fon amour pour Itys : notre façon de penfer eft favorifée par ces fituations, ainfi que le duel eft encouragé par le Cid. C'eft un mal que les Poëtes Dramatiques fondent leurs pieces fur les préjugés nationaux; ils devroient plutôt chercher à les détruire.

(7) J'ai dit que le préjugé qui fait l'objet de ce Difcours, exigeoit une exception feulement pour le régicide : c'eft le plus grand crime qu'on puiffe commettre dans une Monarchie, comme dans une République les attentats contre la liberté font les plus grands forfaits. Marcus Manlius, convaincu à Rome d'avoir afpiré à la

crime doit cesser d'être personnel ; mais dans toute autre circonstance, c'est un préjugé funeste que d'en faire un héritage aux parents de celui qui l'a commis. Faut-il que je sois obligé de le combattre ? Faut-il que je sois obligé de réclamer les droits de la raison contre l'opinion la plus injuste & la plus grossiere ? Hélas ! que de préjugés nous environnent ! L'esprit philosophique n'a pas fait tous les progrès qu'on s'imagine, puisque tant d'erreurs luttent encore contre sa lumiere : quelques-unes, à la vérité, se sont

Royauté, fut précipité de la roche Tarpéienne ; une note d'infamie fut attachée à lui & à sa famille : il fut ordonné, par un Arrêt du Sénat, qu'aucun de cette maison ne prendroit à l'avenir le nom de Marcus. Il est juste aussi que le traitre qui ose lever une main sacrilege sur la personne de nos Rois, soit puni du plus horrible supplice, & que l'infamie en rejaillisse sur ses enfants ; mais, ce cas excepté, nous devons détruire le préjugé que j'attaque. L'état des personnes innocentes, qu'il livre à l'opprobre, est digne de compassion : on peut dire d'elles ce que Tite-Live disoit des Romains qui avoient passé sous le joug aux fourches caudines : *Adeò super mærorem, pudor quidam fugere colloquia & cœtus hominum cogebat.* Mais que faudroit-il pour extirper un préjugé aussi atroce ? Une loi, & qu'un grand Seigneur osât épouser la fille vertueuse d'un homme supplicié. Quand Louis XIV. eut porté ses Ordonnances contre le duel, le Duc de Navailles ne refusa-t-il pas de se battre contre le Comte de Soissons ? Si le duel subsista encore, quoique plusieurs Seigneurs fussent décapités, c'est qu'il ne falloit pas le punir par la peine de mort. Si on avoit dégradé de noblesse le duelliste, l'honneur, qui faisoit un devoir de se battre, en auroit fait un de refuser le combat. La politesse de nos mœurs, des idées plus saines, ont presque déraciné ce préjugé ; pour que l'autre fût exterminé, il faudroit un exemple tel que celui que je désire, & une loi qui, en rétablissant dans leur état des personnes injustement flétries, déclarât infames ceux qui leur feroient des reproches contraires à cette loi. Tout dit qu'on doit être fâché d'appartenir à un criminel ; mais rien n'oblige d'en rougir.

diſſipées, mais avec peine. (8) Il n'y a pas long-temps que nous croyions à l'Aſtrologie judiciaire, & à la Magie; les Tireurs d'horoſcopes & les Devins étoient honorés & conſultés dans la Cour de nos Rois; c'étoit d'après les oracles de ces Dieux prétendus, qu'ils décidoient la paix

(8) Nous avons ſuivi & abandonné enſuite pluſieurs préjugés ridicules : celui qui note d'infamie les parents des ſuppliciés, éprouvera ſans doute auſſi notre inconſtance. Un coup d'œil rapide va montrer les erreurs auxquelles nous avons été livrés. Je ne m'arrêterai pas à la condamnation de la Pucelle d'Orléans, jugée à Rouen comme Sorciere. On prétendit que ſur le bûcher elle prédit aux Anglois qu'ils ſeroient chaſſés de toute la France. Un Poëte du temps ne manqua pas de dire que ſon cœur fut trouvé entier parmi les cendres, & qu'une colombe s'envola du milieu des flammes de ſon bûcher, pour prouver ſon innocence & ſa pureté. Long-temps après on a cru encore à la Magie & à l'Aſtrologie judiciaire. On étoit perſuadé que les aſtres préſidoient à tous les événements, qu'ils avoient même le pouvoir de diriger les actions des hommes, de changer leurs mœurs, leur caractere, leur fortune. De ſavants Médecins étoient imbus de la doctrine de l'influence des aſtres, & leur ſoumettoient la Médecine; ils prétendoient que les aſtres pouvoient produire la ſanté, & guérir les maladies, ſuivant leur aſpect ou leur paſſage. Cardan, fameux tireur d'horoſcopes, étoit fort engoué de l'Aſtrologie : ayant prédit ſa mort, il aima mieux ſe laiſſer mourir de faim, que de paſſer pour faux Devin. Je ne remonterai pas à des ſiecles éloignés pour prouver les extravagances qui nous occupoient. Faut-il dire que ſous Charles VII. Jacques Cœur, Argentier du Roi, & Maître des Monnoies de Bourges, fut accuſé d'être Sorcier, à cauſe de ſes grandes richeſſes? on diſoit qu'il avoit trouvé la pierre philoſophale : on ne comprenoit pas que ſa grande fortune venoit du commerce étendu qu'il avoit dans les pays étrangers. Mais les Devins & les Sorciers furent conſultés beaucoup ſous les derniers Valois. Catherine de Médicis étoit fort entêtée de la Magie; ſous Louis XIII. on y ajoutoit foi. Pour voir à quel point nous en étions alors, il ſuffira de dire que nous reſſemblions

ou la guerre. Nous avons cru pendant long-temps, que les Eglises devoient être des asyles pour le meurtrier : le scélérat teint du sang de son frere, ne souilloit point le Temple saint ; mais les mains qui l'en arrachoient, étoient impures. Nous ne voulions point que le crime infectât la demeure de l'Etre le plus pur, & nous voulions qu'il infectât une famille innocente. Enfin cette erreur s'est évanouie avec quelques autres : celle qui cause les maux dont je n'ai tracé qu'une foible peinture, existera-t-elle toujours ? N'en sera-t-il pas d'elle comme de l'opinion qui avoit mis le duel en crédit ? Elle s'abolit insensiblement, cette coutume née du sein de l'ignorance, & qui, pour un mot, imposoit silence à la nature & à l'amitié. On a compris que l'insulte retomboit

aux Negres de Madagascar : entêtés de leurs Ombiasses, qui sont des Prêtres Magiciens, ils donnent des billets écrits en caracteres arabes, qui, selon eux, préservent du tonnerre, des blessures, de toutes sortes de dangers, & même de la mort. Ces imposteurs ont parmi les Negres la même considération qu'avoient autrefois parmi nous les Sorciers, les Astrologues & les Faiseurs de talismans. L'exposition succinte de nos anciennes erreurs fait espérer qu'on quittera aussi celle qui a occasionné ces réflexions.

Un autre préjugé, que nous avons chéri long-temps, est celui qui donnoit aux meurtriers un asyle dans les Eglises. Voici un trait qui prouve à quel point nous en étions esclaves. Marcel massacra, en présence du Dauphin, le Maréchal de Clermont, Jean de Châlons, Sénéchal de Champagne, & le Prévôt de Paris ; ils furent exposés nuds en place publique. Les corps de ces Seigneurs n'eurent point les honneurs de la sépulture, parce qu'ils avoient été excommuniés par l'Evêque de Paris : leur crime étoit d'avoir arraché de Saint Jacques de la Boucherie le meurtrier de Jean Baillet, Trésorier de France. Enfin nous avons répudié tous ces préjugés : celui du duel, qui a fait verser tant de sang, est presque détruit : celui dont je me plains ici, doit expirer sans doute ; il est aussi barbare, & plus injuste.

ſur celui qui la faiſoit ; qu'un Citoyen ne doit verſer ſon ſang que pour la Patrie ; qu'on n'eſt lâche qu'en refuſant de combattre pour elle, & qu'un brave homme, qui expoſe ſa vie pour l'Etat, peut ſans honte refuſer le défi d'un téméraire, qui fait ſouvent montre d'une valeur qu'il n'a pas, ou qu'il a loin du champ de bataille. Le préjugé qui note d'infamie les parents des ſuppliciés, ſubira ſans doute le même ſort : il s'écoulera comme les autres erreurs dont nous rougiſſons à préſent. On comprendra qu'il eſt le fléau de la Juſtice & de l'Etat, & que les raiſons les plus triomphantes demandent hautement ſa deſtruction. Quel avantage pour la Patrie, s'il étoit aboli ! On verroit les talents & les vertus des hommes, qu'il perſécute, prendre l'eſſor ; on verroit ces hommes couvrir, par les plus belles actions, une tache même injuſte ; on les verroit ſortir du ſommeil de la mort, pour nous reprocher, par des ſervices, la vie que nous leur avions ôtée ; on verroit, comme en Angleterre, l'homme de mérite ne point ſouffrir d'avoir un parent ſupplicié, & s'aſſeoir à la place que la Juſtice lui auroit marquée. Pourquoi ne pas imiter nos voiſins ? Aimons-nous moins notre Patrie ? ou ſommes-nous moins éclairés ? On comprendra auſſi en France, qu'il eſt injuſte & ridicule de punir un homme des crimes dont il n'eſt pas l'auteur ; on comprendra que cette coutume eſt condamnée par nos cœurs, dans leſquels eſt gravé ce principe de droit, *alterum non lædere.* Dans une Nation comme la nôtre, il ne faudroit qu'un grand exemple pour anéantir le préjugé qui m'occupe : ſi un homme d'un nom diſtingué avoit aſſez de Philoſophie pour le heurter, il tomberoit bientôt en ruine. Eh ! pourquoi déſeſpérer d'atteindre à ce bonheur ? N'a-t-on pas vu, ſous le regne de Louis XIV. deux

grands Seigneurs * s'oppoſer ouvertement à la fureur du duel ? L'un refuſa de ſe battre, & l'autre proteſta hautement qu'il ne ſe battroit jamais. Cela ne ſervit pas peu à décréditer le duel. Sans doute un pareil exemple renverſera l'uſage plus barbare qui nous commande ; ſans doute les gémiſſements des familles infortunées ſeront entendus. Comment voir, ſans verſer des larmes, le triſte ſpectacle d'une mere déſolée, qui, reléguée dans une retraite obſcure avec quelques-uns de ſes enfants, ſouffre avec eux du tort que leur a fait un fils indigne d'elle. Le front abattu, les yeux baignés de pleurs, tout ce qui l'environne ſemble lui reprocher ſa honte : déchirée par la douleur qui hâte ſa mort, elle ne peut jouir de la ſatisfaction que lui donnent ſes autres enfants vertueux ; & ceux-ci, accablés du poids qui écraſe leur mere, ne peuvent lui faire goûter la joie qui les fuit : s'abreuvant d'amertume, & maudiſſant le ſein qui a pu donner l'être à un fils criminel, elle voit que la mort ne mettra point un terme à ſes malheurs, puiſque ceux de ſes enfants ne finiront point avec elle. Enfin, au milieu de ſes plaintes & de ſes ſanglots, elle entend une voix qui lui dit que le plus grand des Rois pourra l'arracher à l'opprobre qui l'inveſtit : traînée par l'eſpérance, elle tombe aux pieds du Trône : O vous, dit-elle, qui êtes le plus puiſſant des Monarques, vous en ſerez auſſi le plus juſte ; pourrez-vous laiſſer ſubſiſter plus long-temps l'infamie dont me couvre, moi & ma famille, le crime d'un de mes fils ? Retirée dans une ſolitude avec trois autres enfants, deux fils & une fille, à peine ai-je la conſolation de gémir en liberté : mes deux fils, plût à Dieu qu'il m'en eût coûté la vie, pourvu que le troi-

* *Le Duc de Navailles & le Maréchal de la Force.*

ſieme leur eût reſſemblé ! mes deux fils, pleins de vertus & de talents, ont commencé leur carriere par des ſervices rendus à la Patrie. L'un, diſtingué dans un Régiment, honoré par ſes mœurs, avoit donné des preuves de ſon courage & de ſon intelligence ; l'autre, aſſis ſur les fleurs de lis, avoit mérité, dans le Temple de la Juſtice, la réputation d'un Magiſtrat habile & integre ; que ne ſont-ils morts tous les deux pour vous ! je ne gémirois pas de leur humiliation : le ſort de leur frere les a flétris injuſtement, ils ont été obligés, par la prévention, de s'arracher à leur place, & aux ſervices qu'ils auroient continué de vous rendre. Que deviendront-ils ? O mere malheureuſe ! faut-il que ce titre cher & ſacré ſoit l'arrêt de mon opprobre ? Que n'ai-je pas fait, pour remplir mes devoirs envers un fils ingrat & cruel ! Combien de fois ai-je fait parler mes entrailles, pour l'enlever à ſes mavais penchants ! Emporté par la fureur du jeu, livré aux plus viles créatures, ſes paſſions l'ont conduit aux baſſeſſes, des baſſeſſes il a paſſé aux fripponneries, des fripponneries aux crimes. Ce n'eſt point à une mere à nommer le ſupplice qui a terminé ſes jours ; mais ſa mort nous a plongés dans l'infamie. L'époux le plus chéri, & le plus fait pour l'être, a ſuccombé ſous ce cruel malheur : je l'aurois ſuivi dans le tombeau, ſi mon amour pour mes enfants n'avoit conſervé le ſouffle d'une vie qui va s'éteindre. Ma fille, digne objet de mes complaiſances, n'a encore ouvert les yeux que pour verſer des pleurs : en vain toutes les vertus embelliſſent ſes charmes, qu'elle déteſte ; quel mortel voudroit unir ſon ſort au ſien ? Elle appuyera ma vieilleſſe, elle me fermera les yeux, je mourrai dans ſes embraſſements, ſans pouvoir l'aſſurer qu'elle verra finir la honte attachée à ſes jours. Ou raviſſez-nous

une vie qui nous peſe, ou rendez-lui l'honneur qui peut nous la rendre ſupportable : notre infortune touchera ſans doute votre cœur paternel ; vous effacerez, par une loi néceſſaire, un préjugé qui nous avilit, un préjugé qui combat la juſtice, qui eſt votre regle, & les intérêts de l'Etat que vous chériſſez. Je vous entends gémir, vous pleurez ; c'eſt la réponſe d'un cœur ſenſible. Le plus tendre des Peres ne peut être que le meilleur des Rois.





LETTRE

A M. AUGER,

Professeur d'Eloquence au College de Rouen,

Où l'on réfute les idées de cet Auteur sur l'Eloquence.

J'AI lu, Monsieur, votre Lettre insérée dans le Journal d'Education ; elle m'a paru renfermer des idées peu justes ; je vais les combattre : cette querelle ne vous paroîtra pas bien vive, parce que vous devez être persuadé de l'estime que je fais de votre talent & de vos connoissances. Vous dites *que le grand genre de l'Eloquence*, ou *l'Eloquence proprement dite*, ne se trouve que dans le genre judiciaire & délibératif. Il étoit inutile de dire, le grand genre de l'Eloquence ; il n'y en a qu'une : tout ce qui n'est pas dans *le grand genre*, ne mérite que le nom de discours élégant. Avez-vous fait attention, qu'en excluant l'*Eloquence proprement dite*, du genre démonstratif, vous ôtiez du nombre des grands Orateurs, Bossuet, l'aigle de l'Eloquence Françoise ? Avez-vous fait attention que ce genre présente des circonstances qui donnent lieu aux plus grands mouvements ? Le Prédicateur qui loue un Saint, peut tonner contre les vices que le Saint a fuis, & se répandre en éloges sur les vertus qu'il a pratiquées : ces moyens sont des armes pour l'Eloquence subli-
me.

me. Les invectives contre les vices donnent surtout de la chaleur & de la véhémence au discours : alors les fleurs tombent des mains de l'Orateur qui s'arme de la foudre. Ainsi, dès qu'il nous exhorte à imiter la vertu, & à fuir le vice, le genre démonstratif se confond avec le genre délibératif, & a les mêmes ressources. Il n'est guere de sujet, ou de cause un peu grave, qui n'allie les trois genres. Avez-vous entrevu les conséquences de votre principe ? Si l'Eloquence, c'est-à-dire, la *grande*, ne se trouve que dans le genre judiciaire & délibératif, il faudra convenir que nous n'avons point d'excellents Orateurs. D'abord notre Barreau, plus timide que celui des Anciens, ne permet pas trop les grands mouvements. Quant à nos Avocats Généraux, ils se contentent de rapporter les raisons pour & contre, & n'entrent point dans la passion. Les affaires criminelles ne sont point plaidées dans nos Tribunaux ; l'accusé n'est défendu que par des Mémoires. Notre Barreau fort grave, n'admettroit pas les moyens en usage dans celui de Rome : un Avocat pouvoit offrir sa partie aux yeux des Juges. L'Orateur Antoine montra Manlius Aquilius, en déchira la robe, & fit voir les plaies dont il étoit couvert. Les objets présents font une impression bien plus vive. Manlius, prêt à être condamné, montrant les blessures qu'il avoit reçues pour le peuple, tendant les mains au Capitole, qu'il avoit défendu, & priant l'Assemblée de ne le point juger sans jetter les yeux sur la Forteresse & le Capitole, devoit nécessairement intéresser. Aussi les Tribuns, pour éloigner le peuple du théâtre de la gloire de Manlius, transporterent l'Assemblée dans un lieu d'où le Capitole ne pouvoit être apperçu. Ces moyens victorieux,

que je viens de citer, nous manquent. Ainsi, ce que vous dites de l'Éloquence, relativement au genre judiciaire, ne feroit qu'à l'avantage des Anciens; vous priveriez du titre d'excellent Orateur plusieurs Avocats célebres, & sur-tout M. Cochin, pour qui je vous demande grace. Notre Barreau ne souffre pas trop, ni les comparaisons qui ornent & fortifient le discours, ni les péroraisons pathétiques qui en font le triomphe; il n'y a guere que M. Erard, qui les ait quelquefois employées. Ainsi, Monsieur, l'*Eloquence proprement dite* ne se trouveroit dans le genre judiciaire que chez les Anciens. Quant au genre délibératif, pris à la rigueur, il ne peut pas exister parmi nous. Les grandes affaires ne sont point agitées dans un Sénat, ou devant le peuple, comme à Athènes & à Rome; ainsi nous n'aurions point d'illustres Orateurs, si l'*Eloquence proprement dite* étoit bornée à ces deux genres. Mais vous seriez bien étonné, si je prétendois que souvent les beaux endroits de l'Éloquence ancienne appartiennent au genre que vous traitez si mal. L'Oraison de Ciceron, *pro lege Manilia*, est dans le genre délibératif & démonstratif. Je vous demande si les beaux morceaux de cette Harangue ne sont pas ceux où l'Orateur fait l'éloge des exploits & des vertus de Pompée? Je vous demande si les endroits triomphants de l'Oraison, *pro Archia Poeta*, ne sont pas ceux qui célebrent si dignement la gloire, la Poésie, Homere, Roscius & Archias? Ce sont les idées générales qui fournissent les plus grands traits à l'Eloquence; ce qui est pur raisonnement, est froid & sec. C'est en saisissant les vues générales, que l'Orateur échauffe, entraîne. Or, le genre démonstratif peut s'écarter plus aisément du point indiqué, &

s'emparer des idées générales ; il est donc susceptible de la plus grande Eloquence. Le sujet qui semble le moins propre aux élans, bien médité & bien manié, offre des faces qui inspirent l'enthousiasme. Un homme vraiment éloquent commande à son sujet. L'Orateur, dans le genre démonstratif, peut s'élever au plus haut degré de l'Eloquence, sur-tout dans les Oraisons funebres. Ces sujets lugubres, par le lieu, les circonstances, l'assemblée, & le héros qui en est l'objet, communiquent à l'Orateur un sombre qui doit rendre le discours touchant & pathétique. On soupire, on gémit, on est prêt d'éclater en sanglots, quand on lit l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, celle de la Duchesse d'Orléans : on éprouve ces mouvements avec une sorte d'élévation, en lisant celle du Prince de Condé. Voilà les marques auxquelles on reconnoît l'empire de la grande Eloquence. Enfin, ou l'Orateur célebre un Général d'armée, ou un Ministre, qui ont fait de belles choses. Quelle source de grandeur dans les idées, les sentiments & le style ! S'il définit & décrit les emplois qu'ont remplis ses héros, n'a-t-il pas encore là un vaste champ pour l'*Eloquence proprement dite ?* La définition de la charge de Lieutenant de Police a fourni à Fontenelle des choses ingénieuses dans l'éloge de M. d'Argenson ; un homme éloquent en auroit dit de grandes. Mais une chose qui prouve encore en faveur du genre démonstratif, c'est qu'il peut employer les figures hardies, les images poétiques, qui seroient souvent déplacées dans les deux genres que vous favorisez. Les ondes qui se courbent sous la Reine d'Angleterre, & soumettent leurs vagues à la Dominatrice des mers ; ces figures qui semblent pleurer autour du tom-

beau du Prince de Condé ; ces colonnes qui semblent vouloir porter jusques au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; ces belles choses, dis-je, ne feroient pas trop bien dans les genres délibératif & judiciaire, parce que dans l'un, l'Orateur est occupé de quelques intérêts qui demandent des preuves ; & dans l'autre, il doit prendre le langage de sa patrie ou de la loi. Je le répete, Monsieur, le genre démonstratif peut s'élever jusqu'à l'*Eloquence proprement dite ;* il le peut par lui-même, par le sujet qu'il traite, & par les accessoires qui l'entourent. Il est inutile de faire des distinctions ; ce sont les Ecrivains plus ou moins éloquents, qui font les sujets. Il y en a qui font un squelette de ce qui auroit pu fournir un corps plein de vie & d'embonpoint. Il y en a qui font naître des fleurs sur des rochers, & sortir un torrent du milieu d'une prairie. Il faut un ton propre à chaque genre ; mais quelquefois La Fontaine prend, dans ses Fables, l'essor de la haute Poésie. Etes-vous fâché que Tite-Live peigne, avec des couleurs poétiques, le passage d'Annibal par les Alpes ? Etes-vous fâché que Malebranche ait un style plein d'images, & qu'il donne un corps aux idées les plus abstraites ? Le genre tragique, qui soumet nécessairement le Poëte aux situations & au langage de ses personnages, emprunte quelquefois le ton & le tableau de la Poésie Epique. M. de Voltaire a dit dans une de ses Tragédies :

Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé ;
Il penche vers sa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

En vérité, Monſieur, vous avez bien de l'humeur contre le genre démonſtratif. Les Platons, les Socrates, dites-vous, quelqu'éloquents qu'ils fuſſent, n'étoient pas appellés Orateurs, mais Philoſophes. La raiſon en eſt ſimple : ils étoient appellés Philoſophes, parce que la Philoſophie dominoit dans leurs ouvrages : on les a caractériſés par l'objet de leurs travaux. Ainſi, quoique M. de Buffon ſoit éloquent, on lui donnera plutôt le nom de Philoſophe que celui d'Orateur, parce que les ſujets qu'il traite ſont du domaine de la Philoſophie. Un beau Panégyrique, ajoutez-vous, un beau Traité de Morale, une belle Oraiſon funebre, *peuvent annoncer les talents d'un grand Orateur, mais ne conſtituent pas l'Orateur.* Je ne veux pas vous chicaner ſur cette phraſe, dont je pourrois tirer avantage. Boſſuet eſt une preuve ſans replique, qu'une belle Oraiſon funebre conſtitue l'Orateur. Fléchier, dans ſon Oraiſon funebre de Turenne, prouveroit encore contre vous ; mais cet ouvrage excepté, il rentre dans la claſſe des Ecrivains qui ne ſont qu'élégants. Un beau Traité de Morale, s'il renferme des morceaux vraiment éloquents, conſtituera auſſi l'Orateur. A quel titre Jean-Jacques Rouſſeau peut-il prétendre à la place que vous lui donnez à côte de Démoſthene ? L'Ecrivain moderne n'eſt éloquent, que lorſqu'il peint les paſſions, les vices, ou quelques phénomenes de la nature. Je vous ai démontré plus haut, qu'un Panégyrique pouvoit inſpirer les grands mouvements de l'Eloquence ; je dis même que les Eloges Académiques peuvent y prétendre, s'ils ſont faits par un homme qui ait le talent de l'Orateur. L'Eloge du Cardinal de Richelieu, dans le Diſcours de réception de M. de Monteſquieu à

l'Académie Françoiſe, eſt tracé d'une maniere préciſe, grande, & conſéquemment éloquente. Vous dites, Monſieur, que Ciceron a des figures plus hardies que Démoſthenes, parce que dans la Milonienne il apoſtrophe les éminences, les bois ſacrés des Albains, les autels, &c. Ces apoſtrophes ſont fréquentes dans le genre démonſtratif. Le plus mince Faiſeur de Panégyrique peut apoſtropher la cellule du Saint qu'il célebre, & ébranler la voûte du temple, qui ne ſera pas plus ému que les auditeurs. Ces choſes ſont devenues communes, & ne frappent que par la façon dont elles ſont préſentées. Depuis que Ciceron, en faiſant valoir les exploits de Pompée, a pris à témoin l'Italie, la Gaule, l'Eſpagne, l'Afrique, &c. combien de prétendus Orateurs ont pris ce tour! Vous finiſſez, Monſieur, en diſant que vous croyez être chez vous, quand vous liſez Démoſthene. Je penſe que vous l'auriez mieux loué, en avouant que ſa lecture vous tranſportoit à Athènes; c'eſt l'effet que doit produire cet Orateur rapide & impétueux. J'adopte votre ſentiment ſur Ciceron; je crois, comme vous, qu'il eſt ſouvent lâche & verbeux; il cherchoit trop à flatter l'oreille. Tite-Live me paroît plus éloquent, plus élevé, plus rempli d'idées. L'Orateur Romain délaye trop ſes penſées; il les préſente ſous différentes faces: Maſſillon n'eſt pas exempt de ce défaut. Il réſulte de tout ce que j'ai dit, 1°. que l'Éloquence *proprement dite* peut ſe trouver dans le genre démonſtratif, parce que dans ce genre on peut manier les paſſions, & conſéquemment ſe livrer aux mouvements qui conſtituent la vraie Eloquence; 2°. que les ſujets qui en ſont les moins ſuſceptibles, l'admettent, quand ils ſont traités

par un homme éloquent ; 3°. que dans le genre simple il y a des objets & des circonstances qui échauffent, agrandissent l'ame de l'Orateur ou du Poëte. Juvenal a dit dans une Satyre :

Unus Pellæo juveni non sufficit orbis ;

Æstuat infelix angusto in limite mundi.

Boileau a rendu cette belle image d'une maniere commune ; mais Boileau s'est élevé dans son Epître sur le passage du Rhin. Il résulte, 4°. que l'Orateur qui touche & entraîne, est le grand Orateur, dans quelque genre que ce soit. J'ajouterai encore une réflexion, c'est que le moyen le plus sûr pour connoître si un homme est vraiment éloquent, c'est quand vous n'êtes pas occupé de son style ; la négligence & l'incorrection des phrases ne trahiroient même pas la grandeur des idées. C'est la beauté qui frappe sous des habits rustiques. Vous vous souvenez sans doute, Monsieur, que vous me fites l'honneur de me prier d'assister avec quelques gens de Lettres, à la lecture de votre traduction de Démosthene ; vous invitâtes la Compagnie à ne pas vous épargner sur le style. J'usai de la liberté dans le commencement ; mais je fus ensuite arraché à ces observations. Vous me demandâtes pourquoi je ne disois plus rien ? Je vous répondis que j'étois entraîné par les mouvements de l'Orateur, & que j'étois trop occupé des choses, pour faire attention aux phrases. Voilà, je pense, la marque à laquelle on peut connoître la grande Eloquence. J'espere que vous ne serez pas choqué des réflexions qui me sont échappées sur votre Lettre ; je les soumets à votre jugement : je puis

donner dans l'erreur; mais je suis bien sûr, au moins, de ne m'être pas trompé sur l'idée que j'ai conçue de votre mérite.

J'ai l'honneur d'être.





A MESSIEURS

DES ÉTATS

DU PAYS DE VIVARAIS.

MESSIEURS,

LES Epîtres dédicatoires sont le plus souvent des tributs que le mensonge & la bassesse portent aux pieds de la grandeur; mais, en vous consacrant ce foible ouvrage, mon esprit s'agrandit & mon cœur s'éleve, puisque c'est à des Citoyens utiles que j'offre un hommage inspiré par la justice. C'est ennoblir un médiocre talent, que de le vouer au bien public; mais c'est le diviniser en

quelque maniere, que d'en faire l'organe des éloges que la Patrie prodigue à ceux qui la servent. Jouissez, MESSIEURS, *de cette gloire, qui est en même temps celle du Pays de Vivarais. Tout n'atteste-t-il pas la sagesse de l'administration qui régit, & le zele de ceux qui y président? Il est peut-être plus glorieux de maintenir les loix, que de les créer: le Législateur a souvent plus envisagé le bien, que les obstacles qui le combattroient. Dignes Représentants de vos Barons, que je me dispense de louer, pour ne point dire des choses connues & tous les jours répétées, vous retracez leurs vertus patriotiques. Assemblés à présent sous les auspices du Maréchal Prince de Soubise, vous êtes assurés, qu'en méditant des choses utiles, vous n'agirez que d'après son cœur généreux & bienfaisant. La hauteur de la naissance & du rang n'est, à ses yeux, qu'un appui pour la foiblesse; & la chaumiere de la pauvreté, que sa présence pourroit soulager, seroit pour lui le palais de la majesté. Animés par son exemple, qui favorise vos inclinations, vous cherchez le bien du Pays, sans perdre de vue ceux qui en sont les plus fermes soutiens. Ces derniers mots ne peuvent que vous rappeller ces Laboureurs utiles & avilis, qui sement, moissonnent pour nos Villes, leur prodiguent les plaisirs & l'abondance, & ne recueillent pour eux que la peine, l'indigence & la honte.*

Quand j'aurai à peindre leur misere, j'en offrirai le tableau à ceux qui ont pu voir une chaumiere sans verser des larmes ; mais la compassion n'a pas besoin d'être sollicitée. Si quelqu'un, sensible à l'état des Laboureurs, les croyoit tous asservis aux mêmes malheurs, il ne faudroit, pour le détromper, que lui faire parcourir les campagnes du Pays de Vivarais. Il me fut proposé d'en écrire l'histoire, par votre dernier Syndic, qui vous a laissé des regrets, & un fils qui les effacera ; si ce projet n'étoit point au-dessus de mes forces ; avec quel plaisir je représenterois l'industrie des Habitants, l'agriculture traçant des sillons jusques sur des rochers, & faisant sortir les fruits de l'abondance, du sein même de la stérilité ! avec quel transport je peindrois vos Villes florissantes ; Tournon répandant les rayons de la bonne littérature ; Viviers, ceux de la saine doctrine ; Annonay, s'illustrant par son commerce ; Aubenas, par deux manufactures célebres ! mon pinceau s'arrêteroit un instant sur les encouragements que cette Ville a reçus de son Seigneur, qui trouve la récompense de ses services, dans l'estime de son maître, & dans des fils qui l'imitent. Je ne devrois point taire ici les belles qualités de celui qui remplit avec distinction l'agence du Clergé ; mais je craindrois d'obéir à ma vanité, jalouse de rappeller l'estime flatteuse dont il m'honore depuis long-

temps. Quelle foule d'objets, **MESSIEURS**, *votre hiſtoire ne me préſenteroit-elle pas ! Lorſque mon ardeur ſe ralentiroit ſous le poids de l'entrepriſe, je la ranimerois en jettant les yeux ſur votre zele pour le Pays, & ſur le reſpect avec lequel je ſuis,*

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

SABATIER.



DISCOURS

SUR le tort que fait aux Provinces la fureur d'aller à Paris & d'y vivre.

DE toutes les modes qui circulent dans la France, il n'en eſt point qui ait plus conſtamment captivé ſes habitants, que celle qui leur dit d'aller paſſer quelque temps à Paris. Il ſemble qu'il manque quelque choſe à notre contentement & à celui que nous pouvons donner aux autres, ſi nous n'allons pas reſpirer cet air épais & mal-ſain qui afflige le corps & l'ame. La dévotion entraîne les Mahométans à la Mecque ; le goût appelle les François à Paris : les premiers vont, d'après le précepte de Mahomet, viſiter au moins une fois leur Moſquée la plus magnifique, bâtie, ſelon eux, par Adam, & où Abraham & Iſmaël leur pere ont adoré Dieu ; les ſeconds, dociles à l'empire de la mode, vont brûler quelques grains d'encens dans le temple le plus brillant des arts, & où leurs aïeux & leurs voiſins ont écouté les leçons de la Divinité qu'on y révere. Les uns, dans un pélerinage dévot, courent porter leur argent dans une region ſtérile, & viſitant la Mecque & Médine, enrichir des Chérifs qui ne payent aucun tribut aux Turcs ; les autres, dans un voyage qui n'a que le plai-

sir pour objet, vont faire de folles dépenses dans un pays par lui-même peu abondant, & qui, enrichi par les Provinces, n'est tributaire d'aucune : ils croient qu'il leur suffira d'entrevoir les bords de la Seine, pour prendre les belles manieres. Voilà un de ces préjugés que la Capitale a envoyés dans les Provinces : elle a tant crié, que le bon goût & la politesse ne résidoient que dans son sein, que nous avons pris le parti d'aller abjurer notre franchise, pour apprendre à mentir avec grace, & à tromper les hommes en les embrassant. Ainsi, pour effacer une injure factice, nous nous en sommes fait une réelle. Mais cette politesse, qui fait la douceur de la société, cette politesse qui représente les mœurs par des manieres plus ou moins insinuantes, existe par-tout; l'intérêt en a fait un besoin à tous les hommes : comme ils dépendent les uns des autres, ils sont obligés de témoigner cette dépendance par des égards & des paroles ; aussi Montaigne appelle-t-il cette politesse, *une très-utile science de l'entregent* : elle doit sa naissance à l'amour-propre, ou à notre foiblesse, qui nous fait sentir que nous avons besoin des autres. Il n'est donc pas nécessaire d'aller la chercher à Paris, cette politesse dont l'empire est le monde entier, & qui, sous des formes différentes, est pourtant toujours la même. Ah ! faut-il écouter une voix flatteuse qui nous égare ? faut-il croire que, malgré les avantages que nous avons reçus de la nature, nous sommes privés du plus grand, celui de naître à Paris ? Nous voulons en conséquence réparer les défauts de la naissance, faire repentir le sort, & ressembler à ces roturiers enrichis, qui, par des titres qu'ils achetent, pensent s'égaler aux Nobles qu'ils veulent copier ; mais comme la véritable noblesse trouve l'air bourgeois au roturier qui veut l'imiter, le Parisien trouve l'air provin-

cial à l'habitant des Provinces qui veut s'arroger les manieres de la Capitale. En vain ce théâtre brillant n'est que l'entrepôt des arcs & des talents que les Provinces lui payent en impôt ; elle est comme ces grands Seigneurs qui méprisent leurs vassaux qui les enrichissent. Que ne puis-je, habitants des Provinces, vous empêcher d'aller caresser l'orgueil qui vous humilie & vous perd ! Les avantages que vous avez en vue, sont très-petits, en supposant que vous les retiriez ; les désavantages, que vous ne pourrez éviter, sont très-grands. Vous croyez que le séjour que vous ferez à Paris, polira vos mœurs ; il les corrompra, sans leur donner cette surface agréable que vous desirez : vous croyez qu'il affermira votre fortune ; il la renversera. Je le dis hautement, la fureur d'aller à Paris, cause deux grands préjudices aux Provinces : elle détruit leurs mœurs & leur fortune. Voilà deux propositions intéressantes, qui serviront de base à ce Discours. Mais si, outre les maux dont cette mode afflige les Provinces, je prouve que les avantages de la politesse & de la fortune ne peuvent être recueillis que très-difficilement, par les obstacles que Paris y oppose, les deux propositions sur lesquelles ce Discours porte, auront un triomphe complet.

PREMIERE PARTIE.

UN Professeur de Rhétorique, de l'ancien College de Louis le Grand, le Pere Boudroy, examine dans un discours enrichi de petits portraits ; il examine, dis-je, ce que les Provinces doivent à Paris, & ce que Paris doit aux Provinces. Dans l'énumération des avantages que celles-ci doivent à la Capitale, il n'oublie pas la

politesse Parisienne, qui les a tirées, selon lui, d'un état de barbarie. Qu'il est agréable de le voir passer en revue l'art de manier le cheval & l'épée avec plus de grace, les habits mieux faits & plus galants, les chapeaux plus petits, les cheveux mieux coupés & mieux frisés, les repas servis avec plus d'élégance & moins de profusion; il n'oublie même pas les grands verres, que nous avons remplacés par de plus petits. O Provinces! si vous comptez ces choses-là pour des avantages, applaudissez à l'Orateur fardé qui vous insulte avec politesse. Mais moi, qui pense qu'il faut dans un Etat, des mœurs, plutôt que des manieres, des hommes, & non des petits-maîtres ou des sybarites, je lui dirai: Frivole Rhéteur, étoit-ce là le point de vue que tu devois te proposer? Par l'amorce de quelque avantage futile, tu cherches à porter la ruine dans les Provinces; tu les parcours, & tu invites leurs habitants à venir polir leurs mœurs à Paris; & moi, je leur dis qu'elles s'y corrompront: tu les loues d'y venir dépenser leur argent; & moi, je les invite à le dépenser chez eux; tu félicites Paris d'être le gouffre des richesses des Provinces; & moi, je dis que c'est un grand mal, dont tu devois gémir: tu me peins un homme gauche, grossier, parlant mal en arrivant à Paris, & tu me le représentes tout autre au bout de quelques mois; tu n'as point connu le monde, & je dis qu'un changement si prompt est impossible. Quel est l'habitant des Provinces qui, après un séjour plus long, a bien pu imiter cette finesse de langage, de politesse, de manieres, qui semblent des fruits destinés aux propriétaires du sol qui les fait naître? Le desir de plaire est sans doute le Dieu des métamorphoses; il peut nous asservir au caractere des personnes dont nous recherchons l'estime, mais il ne change jamais totalement le

nôtre : il nous porte à imiter ; mais nous rend-il parfaits imitateurs ? Il n'en résulte le plus souvent que des copies gauches, & qui trahissent leurs modeles. Le desir de plaire, si puissant dans ce sexe fait pour les graces ; ce desir qui, dans les femmes, supplée à l'esprit, & même est souvent pris pour lui, ne rend pas les femmes de Province exactement imitatrices des agréments de celles de la Capitale : si ce desir de plaire, que la tyrannie des hommes a rendu nécessaire aux femmes, ne produit pas en elles une expression vraie des manieres dont je parle, que doit-ce être de nous, moins flexibles & moins excités par ce puissant motif ?

Mais je suppose que les Provinciaux polissent un peu leurs mœurs dans le commerce qu'ils ont avec les Parisiens, à quel prix cette culture imparfaite est-elle achetée ? Ils courtisent des maîtres qui vendent leurs leçons, & les assaisonnent du sel de la raillerie la plus dédaigneuse. Fussiez-vous pourvu de tous les avantages, l'orgueil, qui a dit que Paris étoit l'asyle du goût, a établi la prévention contre vous : quand vous y porteriez tous les talents, on vous regarderoit comme ces glaces fabriquées à Saint-Gaubin, & qui viennent recevoir à Paris l'éclat qui les fait valoir. Mais ne pensez pas que vous acquerrez la perfection qu'on donne aux métaux transportés : on n'imprime point au caractere la forme qu'on applique à la matiere plus flexible que lui. Non, non, n'espérez pas de saisir ces manieres propres aux habitants de Paris ; le climat, l'éducation, la façon de penser, nous composent un caractere dont il est impossible de changer le fond : quelques légeres mortifications ne font pas disparoître l'essence des choses : le temps change plus aisément les traits du visage, que ceux du caractere. Un Provincial franc & simple, qui prend

le ton de Paris, eſt auſſi embarraſſé qu'un payſan habillé en grand Seigneur. Comme le fard appliqué ſur un viſage, n'en cache point les défauts, le vernis que les Provinciaux prennent à Paris, ne maſque pas leurs manieres. Croire que des mœurs ſimples ſe prêteront aiſément à une teinte brillante, c'eſt croire qu'un individu peut allier des mœurs différentes, comme un Peintre marie des couleurs oppoſées : en un mot, c'eſt mal connoître les hommes. Il y a un caractere indélébile dans chaque peuple. Horace, qui connoiſſoit bien la nature, recommande aux Poëtes, de ne point repréſenter un Thébain comme un habitant d'Argos. Si le Pariſien bien élevé ne peut pas imiter le langage & les manieres de l'homme de Cour, comment un Provincial ſera-t-il sûr de copier ce Pariſien ? D'ailleurs, les belles manieres ne ſe trouvent que dans le grand monde ; or peu d'hommes ſont dans le cas de le fréquenter.

Pour nous convaincre des obſtacles qui empêcheront les Provinciaux de remplir cet objet, bornons-nous à un ſeul article, celui de l'accent (a). Tranſportez à Paris des Provençaux ou

(a) Le Pariſien eſt naturellemens bon ; mais fier d'habiter le ſéjour du goût & de la politeſſe, il rit du langage & des manieres des Provinciaux. Ce penchant a produit ſans doute au Théâtre la coutume de jouer les mœurs & les uſages de quelques Provinces. C'eſt pour flatter la Capitale qu'ont été imaginés les rôles de la Comteſſe d'Eſcarbagnas, de Fourceaugnac, dans Moliere, de Demaſures, dans la Fauſſe Agnès de Des Touches, & du Sénéchal, dans les Originaux de Fagan. Les Poëtes, qui connoiſſoient le goût des Pariſiens, n'ont pas manqué, pour les faire encore mieux rire, de charger les perſonnages qu'ils prenoient dans les Provinces : leur accent excite ſur-tout les railleries. Cet accent a fourni bien des traits de gaieté à Regnard, à Dancourt & Le Grand. Poiſſon, dans le Procureur arbitre, Du-

des Gascons, après un séjour de vingt ans, ils n'auront pas détruit les défauts de leur prononciation, qui leur attire les railleries du Parisien qui n'a pas leur génie. Mais quand même ils attraperoient ces manieres raffinées qu'on vante à Paris, est-ce là ce qui constitue la politesse? Non, sans doute; la politesse, bien différente de la civilité, qui n'a que des mots, n'est autre chose qu'une vertu douce, qui s'accommode à la société & aux circonstances de la vie; l'une dépend des pays & des modes, puisqu'elle n'a que des cérémonies d'opinion; l'autre est de tous les temps & de tous les lieux, parce qu'elle est l'organe des sentiments du cœur. D'après cette définition, je ne vois pas pourquoi on priveroit les Provinciaux de la politesse. Mais si elle est la démonstration des sentiments qu'on n'a point dans l'ame, laissons-la dans la Capitale: il est sûr qu'elle doit

freni, dans le Mariage fait & rompu, ont tiré un grand parti de leurs rôles de Gascon. Le triste Marivaux, ce froid Anatomiste du cœur humain, a employé cette ressource pour égayer quelquefois le sérieux de ses Comédies. Mais n'est-il pas ridicule de jouer l'accent des Provinces? Pour arrêter les railleries des Parisiens sur cet article, il suffiroit de leur dire que deux hommes de génie, Montesquieu & du Marsais, avoient tous les deux, l'un, l'accent Gascon, l'autre, l'accent Provençal. On lit dans l'Histoire, que les Tarentins se moquerent de Posthumius, Ambassadeur de Rome, en l'entendant parler: dès qu'il ne prononçoit pas bien quelque mot grec, il excitoit la risée de ce peuple, qui l'appelloit barbare; sa façon de s'habiller, apprêta aussi à rire. Les Romains se vengerent des Tarentins, en leur déclarant la guerre: les Gascons, les Languedociens & les Provençaux, se vengent par leurs services, leurs talents & leurs succès dans les Beaux arts; ils pourroient à leur tour prodiguer la raillerie à l'habitant de la Capitale, lorsqu'il vient dans les Provinces. On sait le trait de ce Parisien qui trouvoit que la Loire étoit une belle riviere pour une riviere de Province.

régner dans un pays où les plaisirs du cœur sont peu connus, où les liens du sang sont peu chéris, où l'amitié est si loin de ses principes, & la nature si loin de son berceau : on doit y être plus poli dans le dernier sens, parce qu'on n'est pas poli, mais tendre & sincere vis-à-vis des objets qui nous attachent. Les sentiments vifs ne s'expriment point avec grace ; la politesse d'étude ne se pratique qu'à l'égard des indifférents. Mais, encore une fois, cette politesse menteuse, les Provinciaux sont-ils bien sûrs de l'acquérir ? Le caractere de chaque Province ne s'y oppose-t-il pas ? Le caractere, dit M. d'Alembert, est formé, non par la disposition rigoureusement constante, mais par la disposition habituelle, c'est-à-dire, la plus fréquente dans laquelle l'ame se trouve. Or cette disposition laisse dans les peuples des traces qui ne s'effacent pas. Les Suisses sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient du temps de César ; les Egyptiens modernes tiennent encore à quelques usages de leurs ancêtres ; les portraits que Tite-Live a faits des Gaulois, conviennent en partie à leurs descendants : je mets à part ce que la prévention ordinaire à l'Historien Romain lui a fait dire de trop fort, relativement aux Gaulois. N'en doutons pas ; il y a un caractere propre à chaque peuple, comme il y en a un propre à chaque corps, qu'on appelle esprit de corps. Le temps, ce maître des révolutions, ne peut rien sur ces traits caractéristiques, qui semblent tracés des mains de la nature, pour vivre autant qu'elle. Jettons enfin nos regards sur nos villes ; n'en voit-on pas qui, quoique voisines, sont pourtant différentes de mœurs, malgré les rapports mutuels qui les lient depuis un temps infini ? Tout cela me fait croire que les Provinciaux ne se prêteront point aux mœurs étudiées de Paris, diverses encore selon les dif-

férentes conditions des habitants de cette grande ville : s'ils ne remplissent point leur attente, il est donc inutile qu'ils y aillent. Mais offrons-leur des raisons encore plus capables de les en détourner : ils se corrompront, & ils porteront ensuite cette corruption dans les Provinces. Je m'applaudirois bien si la proposition que je viens d'avancer, avoit besoin de beaucoup d'art pour être démontrée ; je me féliciterois si je pouvois dire que Paris est l'école des bonnes mœurs ; mais tout conspire à les infecter. L'étendue d'une ville, qui en même temps qu'elle est l'asyle des arts, est l'égout de tout ce qu'il y a d'impur ; la liberté d'une ville où les habitans de la même maison ne se connoissent souvent pas ; où les exemples, plus dangereux que les occasions, prêchent le libertinage ; où les loix punissent le crime, & sont forcées de tolérer la débauche qui le fait commettre (b) ; où, malgré les attentions du Gou-

(b) La corruption des mœurs de Paris, demanderoit qu'on y établit des Censeurs, comme dans l'ancienne Rome. Cette charge, dont le pouvoir étoit si étendu, & produisoit de merveilleux effets, avoit l'estime de tous les bons citoyens. Ciceron, dans son Oraison contre Pison, appelle Clodius un monstre, une peste publique, parce qu'il avoit aboli la sévérité de cette charge : *Vetus illa magistra pudoris & modestiæ, severitas censoria sublata est.* S'il y a des inconvénients à établir des Censeurs, on devroit du moins vouer au ridicule de la Comédie, les vices & les débauches qui entraînent la ruine des particuliers de l'Etat L'ancien Théâtre Italien de Cherardi s'emparoit quelquefois des aventures qui nuisoient aux mœurs, & la raillerie étoit au profit de la vertu. Il est moins funeste qu'il y ait des hommes ridicules, que des hommes vicieux : quel tort font à la société un glorieux, un fat un faux savant, une précieuse, &c ? Qu'on ne dise pas que les vices, faits pour exciter l'indignation, ne sont pas propres à fournir à la raillerie ; que Momus doit rire, & non invectiver. Mais les vices ont un côté ridicule ; il n'y a qu'à le saisir.

vernement & la vigilance de la Police, l'irréligion déploie ses étendards, & reçoit tous les jours, des mains de la vanité, une foule de prosélytes, qui viennent acheter, par l'audace, l'esprit & les lumieres qui leur manquent; où l'Ecrivain le plus médiocre est érigé en génie sublime, s'il ose outrager Dieu & les hommes, en les dispensant de leurs devoirs; où l'intérêt, l'or en main, commande à l'amour, qui foule aux pieds la vertu & la santé; où l'hymen, les yeux baignés de larmes, voit tous les jours de viles créatures, lui enlever avec gloire, des hommes dont il a reçu les serments à la face des autels; où le foyer impur qui allume les passions les plus illicites, est regardé comme le feu sacré que la religion des Payens ne permettoit pas de laisser éteindre; où les femmes, dégénérant de leur sexe, imitent des hommes, l'air hardi, les propos, la liberté & la force dans les repas; où celles qui déshonorent leurs maris, ne se déshonorent pas elles-mêmes; où, dans le grand monde, la femme qui n'a qu'un amant, est regardée comme une femme honnête; où les Demoiselles de condition n'aspirent au mariage, que pour obtenir le droit d'avoir des adorateurs, & voient, une fois mariées, des amies galantes qui, par leurs propos & leur conduite, leur font envisager la décence comme une qualité roturiere; où enfin, le respect humain, qui, dans les siecles corrompus, supplée à l'honneur & à la vertu, est regardé comme une vieille idole (c).

C'est ainsi que Moliere a traité le sujet du Tartufe. Ce seroit le moyen d'infliger une peine à certaines actions qui ne sont point soumises à la rigueur de la Justice.

(c) Il semble que la vertu est la chose qui a le moins enflammé les Ecrivains de tous les temps: on ne doit pas en être étonné, quand on voit qu'il y a eu par-tout un code de loix pour punir les crimes, & qu'il n' en a

Si ce que je dis ne fait pas impression sur les habitants des Provinces, qu'ils aillent donc faire l'épreuve de la vérité que je leur annonce. Pensent-ils qu'ils seront inébranlables au milieu de tant de mouvements ? Pensent-ils qu'au milieu de tant de mauvais exemples, la contagion n'ira pas jusqu'à eux ? Pensent-ils qu'ils retourneront dans leurs Provinces avec la vertu qui les avoit allaités ? Non, leur cœur s'est affermi dans la corruption, & leur esprit, qu'ils ont cru étendre en apprenant à braver les bienséances, leur présentera comme une gloire, le malheur de renverser dans leur patrie, les principes

point eu pour récompenser les actions vertueuses. Nous avons pourtant quelques Ecrivains qui ont fait des sorties vigoureuses sur les mœurs de la Capitale : l'Abbé de Saint Réal consacra quelques traits de sa plume à peindre les désordres d'une certaine classe de femmes ; Jean-Jacques Rousseau a sanctifié quelques pages de ses écrits par la chaleur avec laquelle il attaque les vices de Paris. Sans avoir la dureté du Menechme, qui en fait un portrait si affreux, on peut dire que c'est la ville où les vices & les traverses regnent avec le plus d'empire. Ce Panard, trop peu connu, & qui, par la peinture des mœurs, a donné quelques degrés d'utilité au spectacle le plus frivole ; ce Panard, le La Fontaine du Vaudeville, a dit ingénieusement, en parlant de Paris :

Et jusques en carrosse on voit rouler la danse.

Il dit encore dans un de ses Opéra comiques :

Paris est un vaste séjour,
Où l'on ne connoît plus que feinte & que détour.

Ceux qui en reviennent, ne manquent pas d'en apporter quelques vices dans les Provinces, toujours jalouses d'imiter la Capitale. Il est étonnant combien l'influence d'un seul homme peut s'étendre loin. Verrès seul, dit Ciceron, corrompit Messine : *Mamertina civitas, improba antea non erat ; etiam erat inimica improborum.*

de l'honnêteté & de la pudeur. Tremblez, malheureuſes Provinces; vos enfants, conjurés contre vous, viennent vous déclarer la guerre la plus cruelle; les peuples barbares du nord, qui vinrent jadis vous inonder, vous firent éprouver des ravages moins funeſtes : tremblez à l'aſpect de vos enfants, qui n'ont été ſe polir que pour vous déchirer. Villes, que le commerce ombrageoit de ſes différents rameaux, vos remparts vont ſe renverſer, puiſque les vices en ſappent les fondements. Sages vieillards, amis de cette vertu qui a prolongé vos jours, vous ne la verrez plus dans cette patrie, qui s'honoroit de vos exemples; ſoupirez, verſez des larmes à la vue des déſordres qui la bouleverſent; la douleur qui vous conſume, appelle la mort, qui ſembloit vous reſpecter; vous mourez précipités dans le tombeau par ceux qui vous doivent la vie.

Mais j'entends un pere qui me dit : Je ne puis me diſpenſer d'envoyer mon fils à Paris; l'état que je lui deſtine, le demande, & l'éducation que je lui ai donnée, me raſſure ſur les dangers qu'il pourroit courir. Simple, honnête, il ne hait que le vice; les bonnes mœurs ſont dans ſon eſprit, la ſeule choſe qui puiſſe rendre recommandable : noble dans ſes procédés, élevé dans ſes manieres, il n'aimeroit pas plus à fréquenter la mauvaiſe compagnie, qu'à ſe rouler dans la fange; d'ailleurs, je lui ai ménagé des connoiſſances qui le mettront dans le grand monde. Tu crois donc, pere imprudent, que c'eſt toujours dans le grand monde que ſe trouve la bonne compagnie : c'eſt une fauſſe idée, que les Grands & les riches ont accréditée, pour avoir un droit de mépriſer le peuple, dont ils n'ont pas les vertus. La bonne compagnie fait conſiſter la décence, non dans l'air & les manieres, mais dans les actions. La bonne compagnie tient aux bienſéances

&

& aux devoirs qui gardent la vertu : or plus on s'éloigne de la nature, moins on est soumis aux maximes honnêtes & rigides. Mais que ce fils, tel que tu me l'as peint, va paroître étranger dans ce monde; il va être regardé comme un meuble antique au milieu des ornements à la mode; il visite ses protectrices, & il voit à l'air dont il est reçu, qu'il doit abandonner sa retenue, qui passe pour stupidité : on lui fait entendre qu'il doit se débarrasser de cette timidité, qui est une vertu de Province, & de ces manieres simples, qui étouffent un homme. Tandis que la décence de son maintien & la sagesse de ses propos, donnent des vapeurs aux Dames qui le protegent, un petit-maitre étourdi, sans mœurs & sans esprit, les fait bondir de joie, en les entretenant de ses chevaux, de ses chiens, de ses aventures & de ses dettes : tandis qu'on le persiffle finement sur la maniere provinciale dont il se met, sur sa parure éloignée du bon goût, un Seigneur travesti en cocher, se présente dans un habillement qui masque sa naissance, & non son cœur, & fait le récit d'un souper fin, auquel la plus grossiere débauche a présidé. Eh bien! pere trop crédule; voilà ton fils élancé dans le grand monde : déja il commence à congédier le respect qu'il avoit pour les femmes; déja il médite son divorce avec la vertu; elle lui paroît un obstacle qui l'empêcheroit de plaire; déja il a mis une balustrade entre le peuple & lui; déja son cœur, endurci contre les gémissements des infortunés, ne s'ouvre qu'à la voix du plaisir; déja il est fier de ses dettes, qu'il ne peut acquitter; les besoins de ses créanciers ne lui rappellent que les plaisirs auxquels ils ont fourni; son esprit, qui s'est élevé, lui dit qu'il n'appartient qu'à des gens vils de remplir des engagements sacrés. Pere malheureux, amasse, prive-toi de

tout pour enfoncer dans le gouffre ce fils qui te ruine & te déshonore : tu le rappelles ; les ressources qui lui manquent, l'avertissent qu'il lui reste un pere : il revient ; son retour te perce de la plus vive douleur ; tu le vois éteint dans la fleur de l'âge, traîner un corps usé, pâle & souffrant. Mere tendre, est-ce là ce fils, l'objet de tes espérances ? Tu le tiens dans tes bras, & ses regards distraits, tombent à peine sur toi ; tu le serres contre ton sein, arrosé de tes larmes, & son cœur ne palpite pas de plaisir : ah ! ne sois pas étonnée de son indifférence ; il revient d'une ville où les enfants ne voient leurs parents que par intérêt ou par politique, où les devoirs de parenté se remplissent comme des usages ; il revient d'une ville où les noms sacrés d'époux, de pere, de mere, devenus ignobles, ne se font presque plus entendre que dans la bourgeoisie ; mais tu n'es pas encore au bout de tes alarmes ; tu suis de l'œil ce fils trop chéri; eh bien ! tu le vois sourire malignement de tout ce qui a l'air de la vertu ; tu le vois rechercher la mauvaise compagnie pour y briller, & la bonne, pour la corrompre; tu l'entends jetter des railleries sur les femmes honnêtes & réservées, s'égayer aux dépens des devoirs les plus sacrés, fronder la Religion, qui seroit toujours respectable, quand elle ne seroit que l'ouvrage des hommes; tu le vois enfin ne se servir d'un reste d'existence, que pour communiquer ses vices à ta famille & à la ville entiere qu'ils infectent.

Cependant la prospérité des villes n'a un appui solide que sur les mœurs ; elles sont des loix qui parlent toujours, & avec d'autant plus d'éloquence, qu'elles n'emploient point la force pour mener les intérêts particuliers vers l'intérêt général. Sagonte acquit de grandes richesses en peu de temps ; quelles en furent les causes ?

L'augmentation des familles, dit Tite-Live, & la rigidité de la discipline, qui porta les habitants à garder inviolablement la fidélité promise à leurs alliés. Comment nos villes seront-elles puissantes, si leurs enfants vont respirer à Paris ce luxe dont le souffle funeste brûle le germe des vertus ; ce luxe, qui, présentant les superfluités comme des idoles auxquelles il faut sacrifier, empêche les mariages, en détourne du but, ou en fait violer les loix sacrées ; ce luxe, qui parcourt les villes comme un fléau, & se couvre de fleurs pour cacher sa difformité ; ce luxe, qui a fait desirer aux villes un peu considérables, d'avoir des Spectacles (*d*) : quels spectacles ? les plus li-

(*d*) C'est un grand mal que les Provinces adoptent les Spectacles de la Capitale ; ils font tort à la fortune des particuliers, en excitant, par une émulation funeste, les moins aisés à faire comme les riches. Ce qui prouvera toujours que les villes des Provinces ne sont pas capables de soutenir les Spectacles, c'est qu'ils ne sont pleins, à Paris même, que dans les circonstances d'une piece nouvelle, d'un début, d'une reprise, ou de quelque ballet ; ils sont peu fréquentés à Lyon & à Marseille les jours ouvrables ; mais leur plus grand mal est d'amollir les mœurs ; & de les corrompre, 1°. par la maniere dont se mettent & vivent les Comédiens, qu'on imite bientôt. 2°. Par l'objet général des pieces, qui n'ont aucun but déterminé vers le bien de la société. 3°. Par la nature des Drames qu'on joue le plus souvent dans les Provinces ; les Acteurs, dépourvus du vrai talent, choisissent les pieces les plus licencieuses, parce qu'il est plus aisé d'y réussir. J'ai passé les quinze jours à Lyon & à Marseille ; à peine y ai-je vu représenter pendant ce temps-là une tragédie & une comédie dans le grand genre. Jean-Jacques Rousseau a raison de dire à M. d'Alembert, qu'il étoit le premier Philosophe qui eût proposé à une petite ville de recevoir un Spectacle. M. d'Alembert, pour exciter les Genevois à se procurer un Théâtre, leur dit que les représentations théâtrales formeroient leur goût ; qu'ils détruiroient, par

cencieux, parce qu'ils sont plus à la portée du peu de talent des acteurs; ce luxe qui, traînant la mollesse sur ses pas, éblouissant les yeux, engourdissant les bras, dépeuple nos cités & nos campagnes. Hélas! pourrois-je le dire sans gémir? Dans le temps que nos discordes civiles faisoient couler à grands flots le sang des citoyens, la France avoit plus d'habitants, & cependant elle ne comptoit pas encore cinq à six Provinces,

leur exemple, l'avilissement auquel les Comédiens sont condamnés; que le séjour de Geneve ne seroit plus triste pour les François, & qu'une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur un point important. Ces raisons sont spécieuses, mais peu solides. On peut avoir du goût sans les Spectacles; quand ils procureroient cet avantage, il est peu nécessaire dans une ville commerçante, & on l'acheteroit trop cher: un Philosophe doit lui préférer les mœurs & l'industrie. Geneve, en adoptant les Spectacles, ne guériroit pas les autres nations du mépris dont elles accablent les Comédiens: l'estime que les Grecs en faisoient, engagea-t-elle les Romains à les traiter aussi favorablement? Geneve, en abolissant la question, nous a-t-elle donné un exemple que nous ayions imité? Qu'importe aux Genevois que leur ville soit triste pour les François? Faut-il que ces Républicains fassent comme les Marchandes de modes de Paris, qui ont de jolies filles pour attirer les étrangers? Enfin l'expérience est contre M. d'Alembert. Les Genevois ont eu pendant quelque temps une Comédie; elle a amené avec elle la dissipation, le luxe & le désordre: les femmes, dont les mœurs décident toujours celles des hommes, ont commencé à prendre le goût de la parure & de la coquetterie, qui annonce la corruption du cœur; elles se sont relâchées sur la retenue, & ont fait quelques breches aux réglements qui les vouoient à la simplicité: c'est de quoi sont convenus avec moi quelques bourgeois que j'ai vus dans cette ville. Que M. d'Alembert soit d'accord avec lui-même: il approuve les loix somptuaires de Geneve, qui retranchent le faste qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine sans être utile. Cet aveu d'un Philosophe aussi éclairé, ne peut qu'appuyer mon sentiment.

qui depuis ont étendu ses limites. Ah ! desirons de voir fermer, ou du moins resserrer les passages d'où nous vient l'air contagieux qui nous corrompt : le ravage ne s'étend déja que trop. Franchise, simplicité, quitterez-vous vos asyles pour vous réfugier dans les forêts ? Plaisirs innocents de l'ame, plaisirs que produit l'union conjugale, plaisir de sourire aux jeux de ses enfants, d'en recevoir les caresses, & de les épancher sur le sein d'une épouse toujours vertueuse & toujours chérie ; plaisirs de voir augmenter sa famille, de recevoir tous les ans un gage de l'amour le plus tendre, vous ne serez bientôt plus que chimeres : si l'on veut un jour peindre vos transports, il faudra recourir aux mœurs antiques, ou ne tracer que des tableaux d'imagination.

Cette mere qui avoit mené sa fille à Paris dans le dessein de la façonner, a été obligée de la ramener bien vîte dans sa Province, pour la soustraire aux dangers qui l'assiégeoient de tous côtés ; mais les idées de tout ce qui a frappé ses sens, ont poussé de profondes racines : elle s'est trouvée dans des sociétés, où des femmes lui ont fait comprendre que la modestie n'est une qualité que pour celles qui n'ont point d'esprit ; elle a vu ces opéra comiques où la pudeur ne se trouve, ni sur le théâtre ni dans les loges ; elle a fréquenté ces fameux bals, qui ne sont que des rendez-vous ; elle a assisté à des soupers où l'on s'entretient des aventures galantes du jour, où les hommes qui ont appris des femmes à ne pas les respecter, lancent des regards & tiennent des propos qui devroient les offenser ; elle a vu des femmes qui donnent aux hommes audience de leur lit, comme si elles étoient malades, & qui, à leur vue, s'habillent & étalent leurs appas, comme des courtisannes. Suivons-la de l'œil dans sa Province : moins attachée à celle qui lui a donné le jour, elle ne craint pas de

lui déplaire par sa coquetterie ;tout ce qui ne se rapproche pas des idées qui l'enchantent encore, lui paroît du plus mauvais ton ; son exemple séduit les autres jeunes personnes, auparavant modestes & timides ; elles sont d'un sexe imitateur ; elles tiennent souvent moins à la vertu par leur propre penchant, que parce qu'elles la voient dans leurs compagnes ; elles ne cherchent plus qu'à se montrer & à briguer les regards des hommes. Cependant la pudeur des femmes est comme ces couleurs délicates que le grand jour ternit. Les hommes les plus frivoles, les plus faux, sont écoutés, parce qu'ils paroissent plus aimables à un sexe qui juge sur les dehors, & dont l'amour-propre endort la défiance qu'on lui inspire dès le berceau. On forme des inclinations contraires aux vues des parents : ils destinent pourtant des maris, qu'on épouse avec une répugnance qu'on a l'adresse de leur cacher. Quels mariages ! Fidélité conjugale, source des bonnes mœurs, mere de la grandeur & de la population des Etats, je ne viens point gémir sur les outrages qu'on te fait ; mais je dirai avec la vérité qui m'inspire, que si les Provinces sont moins soumises à l'empire des mœurs ; que si la pureté & la foi commencent à s'échapper des liens du mariage, c'est au commerce que nous avons avec Paris, qu'il faut imputer ce malheur : car enfin où sont ceux qui vont dans cette grande ville, animés de l'unique desir d'éclairer leur esprit & d'acquérir des connoissances ? Où sont ceux qui, comme le dit Tacite de Germanicus, voyagent pour étendre leur raison, & revenir plus vertueux dans leur patrie ? (e) Il

(e) Il est certain que les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe courent de grands dangers, si on les jette dans le monde de Paris : les Demoiselles sur-tout, dont l'esprit est plus pénétrant & le cœur plus sensible, sont exposées à de grands périls dans les propos que tiennent des hommes accoutumés à ne pas se gêner, & qui fui-

y a sans doute quelques hommes dont ce motif est le mobile ; mais leur petit nombre doit-il nous étourdir sur la multitude des dangers ? Qu'on ne m'accuse pas de les avoir exagérés dans le dessein de les faire éviter ; je n'ai pas eu besoin de recourir à cette adresse, quelquefois louable. Voudrez-vous donc, habitants des Provinces, aller cueillir des fruits qui vous empoisonnent, & sécher à la poursuite d'une politesse, dont l'effet le moins funeste est de vous amollir ? Je vous le dis à tous, vous avez dans vos Provinces la politesse qui vous est nécessaire. Ecoutez un homme qui a bien observé les mœurs : La politesse, dit la Bruyere, est une certaine attention à faire, que par nos paroles & nos manieres, les autres soient contents de nous. Or par-tout on souhaite de plaire, parce que par-tout regne l'amour-propre qui mene les hommes. S'il vous faut une politesse qui vous apprenne à vous passer des vertus qu'elle joue, songez à quel prix il faut l'acheter ; au prix des bonnes mœurs. Est-il rien de plus capable de vous intéresser ? Je crois vous avoir forcé de convenir que la fureur d'aller à Paris est ridicule ; qu'elle ne donne point l'entiere politesse de cette ville, & qu'elle ruine les mœurs des Provinces :

roient une maison où on leur imposeroit une certaine retenue. La vertu du sexe dépend beaucoup des personnes qu'il fréquente, & même du lieu où il se trouve. J'ai remarqué que les femmes du fauxbourg Saint-Germain, accoutumées à se promener au Luxembourg, prenoient un air plus coquet & plus hardi quand elles étoient aux Tuileries. Que ne doit-on pas craindre pour les Demoiselles de Province, quand elles seront dans des sociétés & entendront des discours où tout conspire à les perdre ? Quintilien, pour nous donner un exemple de la liberté des propos qu'on tenoit en présence des jeunes gens, cite la ville d'Alexandrie, qui étoit très-voluptueuse ; il auroit cité Paris, s'il eût vécu de notre temps.

j'espere que je vous obligerai encore d'avouer qu'elle renverse leur fortune.

SECONDE PARTIE.

Si les richesses sont la force d'un Empire, il n'a cette force qu'autant qu'elles sont répandues dans les différentes Provinces qui le composent. Comme une contrée n'est pas fertile, si quelques portions de terre sont couvertes de fruits, tandis que les autres retracent l'image de la stérilité & de l'indigence, de même un Etat n'est pas opulent, si tous les membres ne sont pas dans une certaine aisance. La vigueur du corps dépend de l'égale distribution du sang dans ses vaisseaux; la force de l'Etat, du cours de ses richesses bien divisées. Je ne viens point plaider en faveur d'une égalité parfaite, qui feroit périr les arts, & qui même n'est pas possible, par l'inégalité des enfants que produisent les mariages, & par l'usage de marier les filles héritieres à des hommes riches. Il faut de l'inégalité, dit le sage & politique Charron, mais modérée. *L'harmonie n'est pas ès sons tous pareils, mais différents & bien accordants.* Je ne parle ici que de cette inégalité funeste, qui fait que certaines classes de citoyens nagent dans l'opulence, tandis que d'autres plus utiles, languissent dans les fatigues & la misere. Or cette inégalité est produite par la fureur d'aller à Paris, ou d'y vivre. C'est là que sont les grands emplois dans les différentes parties de l'administration, ou que vivent ceux qui les possedent dans les Provinces; aussi leurs habitants vont-ils dans la Capitale, soit pour y voir le centre des richesses & de la magnificence, soit pour y faire fortune; mais ceux que ce desir attire, sont-ils bien sûrs de remplir leurs espérances? Pour quelques-uns qui

réussissent, combien d'autres consument leur petit patrimoine, & vieillissent errants dans le dédale des souplesses, sans entrevoir seulement les portes du temple de Plutus ! Je ne parle point des obstacles que vos passions opposeront à votre fortune dans une ville où l'on va jeune, quand on y est entraîné par ce motif, & où les sens sont assaillis par tout ce qui est capable d'écarter de l'objet qu'on avoit en vue. Mais quelles humiliations ne vous faudra-t-il pas essuyer ! à quelles bassesses ne vous faudra-t-il pas descendre, pour vous ménager des protecteurs, souvent plus vils que les démarches qu'ils vous obligent de faire ! Ce n'est point le talent qu'ils veulent encourager; c'est l'ame qu'ils veulent asservir. Vous allez à Paris pour faire fortune; c'est-à-dire, que vous allez renoncer à l'honneur. Si vous avez tant soit peu de fierté dans le cœur, voudrez-vous dévorer les dédains, les caprices d'un protecteur & l'impertinence de ses valets ? Voudrez-vous tomber aux pieds d'une Laïs insolente, qui, fiere d'avoir vendu son honneur, vend encore celui de son amant ? Si une pareille fortune est l'objet de votre passion, vous prendriez donc une maîtresse dans un lieu infame ? Si l'or ainsi acquis vous tente, vous vous traîneriez donc dans la boue pour en ramasser quelques paillettes ! Enfin il en coûte plus de peine pour obtenir un emploi, que pour se rendre propre à le posséder; il faut même souvent acheter ce qui doit être le prix du talent & de l'habileté. Si vous ne rougissez pas de devoir les commencements de votre fortune à des moyens bas, vous ne rougirez pas de l'étendre par des voies iniques : le crime n'épouvante point une ame dégradée par des bassesses. Ainsi tout doit vous détourner d'aller à Paris pour y faire fortune : les difficultés prises du côté de vos passions, que ce séjour allumera, les motifs de l'hon-

neur & de la probité qu'il faudroit immoler. Quand même vous iriez à la fortune sans marcher par des routes obliques, ce qui est rare, votre situation vous fixeroit à Paris; il n'en reviendroit aucun avantage à votre Province, à qui vous avez fait tort en l'abandonnant. Ah! restez dans ce coin de terre où le destin vous a fait naître; vous y serez assez riches, si vous portez le joug du travail & de la modération; ou, si l'ardeur des richesses vous enflamme, acquérez-les par des moyens ou des projets qui les fassent circuler dans les lieux de votre naissance: vous rendrez de plus grands services à l'Etat, parce que vous ouvrirez de nouvelles sources, qui promeneront l'industrie & l'abondance dans les parties les plus utiles du corps politique. La plupart des hommes qui désertent les Provinces pour aller à Paris, y sont entraînés par le luxe; ils quittent les foyers de leur pere, parce que, mécontents de leur sort, ils s'élancent vers une situation plus brillante; ce mécontentement, qui leur inspire le desir d'être mieux, est produit par le luxe, & le nourrit. Mais d'où vient le luxe, sinon de Paris? C'est lui qui l'a répandu dans les Provinces. Cependant si le luxe entretient le commerce, on peut dire que ce n'est point dans cette occasion: le commerce consiste dans l'échange; je demande ce que les Provinces retirent de Paris pour les richesses qu'elles y portent. Le commerce tend à pourvoir par des échanges, certains cantons de ce qui leur manque, & à débarrasser les autres de leur superflu. Or les Provinces n'ont pas trop de bras pour cultiver la terre (*f*); elle nourriroit deux

(*f*) En invitant les hommes à rester dans les Provinces & à les servir, mon intention n'est point de condamner absolument les voyages; ils ornent l'esprit & l'étendent. Les voyageurs, dit M. l'Abbé Gros de Besplas, dans un discours sur les voyages, les voyageurs sont

fois plus d'hommes, étant mieux cultivée. La dépopulation vient de la négligence de l'agriculture, & la négligence de celle-ci, de la fureur d'aller à Paris. Il est, relativement aux Provinces, comme un fleuve qui, grossi des ruisseaux qui fertilisent différents pays, ne roule plus que dans son lit les eaux empruntées qui rendent son cours si majestueux. Quoi! nos Provinces manquent d'argent; elles sont abandonnées par leurs enfants, & la politique ne nous suggere aucun moyen pour réformer des abus si ruineux (g)! Depuis

comme les belles rivieres, qui s'agrandissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source : j'ajouterai qu'ils doivent, comme les rivieres, amener les richesses des autres pays. C'est sur-tout à ceux qui se destinent aux emplois publics, & aux Philosophes, que les voyages conviennent; les premiers profiteroient de ce qu'il y a de bon dans les différentes administrations; les seconds nous donneroient des observations exactes sur les mœurs, les usages, le commerce, & l'histoire naturelle : on auroit des faits bien vus, bien approfondis, au lieu de toutes ces fables puériles qu'on trouve dans presque toutes les relations des voyages; ainsi les arts & la société y gagneroient. C'est dans ce sens que Cicéron loue les voyages de Platon & de Pythagore.

(g) La fureur d'aller à Paris fait abandonner nos Provinces; & nous n'avons aucun réglement pour empêcher cette désertion. Les Indiens étoient bien plus sages que nous : comme les Indes manquent de pâturages, & que les bœufs & les chevaux y sont rares, la politique Indienne voulut que ce fût un crime contre la Religion, de tuer un de ces animaux utiles. Nos Provinces manquent d'hommes; elles sont abandonnées par leurs habitants, & la prudence ne nous suggere aucun moyen pour les retenir. Quel tort ne font pas aux Provinces les Gentilshommes qui les quittent, en dépensant ailleurs leurs revenus! Outre cela, n'est-ce pas un mal que les propriétaires des terres ne les fassent pas valoir, ou du moins ne les habitent pas? Vivant à Paris, & obligés à de grandes dépenses, ils demandent leurs revenus d'avance, & forcent leurs Fermiers à vendre leurs den-

long-temps un cri général retentit dans toute la France sur le défaut de circulation dans les monnoies : c'est qu'elles remontent à Paris, & que delà elles ne refluent point dans les Provinces : il est un centre où tout aboutit, & d'où rien ne revient : il y a d'ailleurs un troupeau vil, innombrable, d'usuriers & de monopoleurs, tigres engraissés du sang des peuples, & qui arrêtent le cours de l'argent, ou ne lui permettent de couler, qu'en obstruant encore davantage les canaux par où il passe. Mais si le défaut de circulation dans les especes est produit par la fureur d'aller à Paris, j'ai raison de dire que cette fureur ruine la fortune des Provinces ; elle est la cause d'un grand mal, puisqu'elle augmente l'inégalité des richesses, en appauvrissant les uns pour enrichir les autres : si elle produit cette inégalité, elle est aussi contraire aux Provinces, que le sont au commerce des privileges accordés à des Compagnies, pour le faire exclusivement ; elle nuit comme les maîtrises dans les arts nuisent à l'industrie : mais, comme un privilege obtenu pour une manufacture, enrichit ceux qui en sont pourvus, & met beaucoup d'autres dans l'impuissance de faire fortune par les mêmes moyens ; ainsi le droit dont jouit Paris, d'attirer les habitants des Provinces, met leurs villes dans le cas d'être privées des richesses qu'elles pourroient avoir. N'est-ce pas un assez grand fléau pour elles, que les revenus des grands bénéfices, des grandes places qui sont dans leur sein, se dépensent à Paris? Quoi! il y a des revenus considérables attachés à des postes qu'on n'occupe pas en personne : ces revenus sont

rées avant le temps où ils pourroient en tirer un prix plus considérable : ainsi ces Fermiers, privés d'un certain bénéfice, & épuisés, ne sont plus en état de cultiver les terres avec autant de soin, incapables de fournir aux frais que cette culture exige.

tirés des Provinces, & on ne les habite pas : quelle langueur ne reçoivent-elles pas de ces abus énormes ! d'ailleurs, comment diriger le mouvement d'une machine, quand on en est si éloigné ? Ceux qui possedent les grands emplois, sont-ils donc comme l'Etre suprême, qui, du haut de sa gloire qui l'environne, fait mouvoir d'un souffle l'univers entier ? Quelle est la source des maux que je déplore ? La fantaisie d'aller à Paris & d'y vivre. Si quelqu'un devient riche dans les Provinces, ne vole-t-il pas aussi-tôt vers cette ville, centre des grandeurs & des plaisirs ? C'est là surtout que les fortunes rapides, & conséquemment suspectes, trouvent l'estime & l'honneur qu'elles ont foulés en se formant ; elles y ont des partisans & des adulateurs, parce que les richesses ne sont considérées qu'à mesure que les vertus sont méprisées. En même temps que Paris est la reine de l'opulence, elle renferme dans son sein une infinité de gens qui courtisent les riches, & rampent à leurs pieds pour se soutenir. Tous ces esclaves, dont l'orgueil & le besoin forgent les chaînes, sont des hommes qui se sont arrachés à leurs Provinces, & qui ne vivent qu'en passant leur vie en intrigues & en souplesses ; mais quand l'estime fuiroit Crésus, seroient-ils punis ? Ils ne sont jaloux que des plaisirs & des jouissances que cette grande ville peut leur prodiguer. Hélas ! de quels dommages n'accablent-ils pas les lieux de leur naissance, ces riches, qui ont rompu les nœuds qui les y attachoient ! Leur fortune transportée, allume la coupable ambition de les imiter. Les richesses qui partent des Provinces pour aller se concentrer dans Paris, non-seulement les appauvrissent, mais elles les dépeuplent : les uns les abandonnent pour courir acheter des honneurs & des plaisirs dans la capitale ; les autres, pour y ramasser quelques épis de moissons enlevées à leur sol.

Que les hommes riches des Provinces aillent à Paris, c'eſt ſans doute un grand mal, parce qu'ils les privent non-ſeulement de l'argent qu'ils y auroient dépenſé, mais encore d'une foule de ſujets dont ils font leurs eſclaves. Ces hommes, vendus aux caprices de leurs maîtres, allégent le poids de leur ſervitude par l'inſolence & la débauche ; non contents de ravir leurs bras à l'agriculture, ils ajoutent à ce malheur celui de ne point ſe marier : leur ſituation incertaine, les occaſions de libertinage, l'autorité d'un maître, éteignent en eux les deſirs du mariage. Voilà les plaies dont vous frappez l'Etat, vous, riches habitants des Provinces, qui courez à Paris. Ah ! laiſſez-nous cette jeuneſſe robuſte, qui eſt la force du Royaume ; pourquoi la tenter par les amorces d'une vie molle & oiſive ? Permettez que je vous diſe ce qu'un des Héros de l'Enéide diſoit aux Troyens, dont il blâmoit le luxe :

At patiens operum parvoque aſſueta juventus,
Aut caſtris terram domat, aut quatit oppida bello.

Vous corrompez une jeuneſſe ſobre, laborieuſe, ſoutien de l'agriculture & de nos armées ; le tort que vous faites aux Provinces, retombe ſur l'Etat, qui en gémit (*h*) ; mais vous ſerez les

(*h*) Il eſt certain que les Provinces perdent dans leur commerce fréquent avec Paris ; elles ne ſont pas ſeulement privées de Laboureurs, qu'on transforme en domeſtiques, mais elles échangent leur argent & leurs vertus pour des mœurs & des modes ruineuſes. L'anglomanie & les principes hardis ſur la Religion & le Gouvernement, ſont venus à Paris avec quelques François qui les ont apportés de Londres ; nos Provinces ont vu de même la corruption arriver chez elles avec leurs habitants qui avoient fait quelque ſéjour à Paris ; il ſeroit à ſouhaiter que nous ne tiraſſions de lui que ce

premieres victimes de votre folie : vous allez dans une ville où vos propres richesses seront englouties ; c'est là que les hommes s'examinent, se comparent entr'eux : ces comparaisons deviennent ruineuses, parce qu'elles leur inspirent le desir de s'égaler aux uns, & de se distinguer des autres par le luxe ; émulation funeste, puisqu'en ôtant la considération aux vertus, ennemies du faste, elle ne cherche l'éclat que dans ce qui ruine les mœurs & les fortunes.

Les richesses acquises par le commerce & les finances, ont rapproché les états, & en détruisant les distances, elles les ont confondus ; mais la Noblesse, qui devroit mettre sa vanité dans l'héritage d'un grand nom, & dans ses soins à le soutenir, se jette dans les dépenses frivoles, & veut imiter le faste du Financier, qu'elle méprise. Que fera un Gentilhomme de Province, environné de tant d'objets qui l'éclipsent ? Il voudra briller & se perdre ; il osera soutenir sa noblesse par le luxe, dont le moindre Financier lui donnera un exemple qui l'écrasera. Ainsi les terres les mieux titrées, ainsi que les plus beaux fiefs, passent entre les mains des nouveaux parvenus, qui ne rougissent pas de les acheter & d'en porter le nom. C'est par cette fureur de vivre à Paris, que tant de bonnes maisons ont été dépouillées des titres de leurs services & de leur gloire. Que vont faire tant de Gentilshommes dans cette ville ? S'attacher au char de la mode, & consumer leurs biens pour elle. Ce

qui nous est absolument nécessaire ; alors les richesses couleroient dans les Provinces ; l'Etat, dont elles sont la principale force, est intéressé à leur fortune. Quand l'Angleterre, en 1651, voulut diminuer le commerce de la Hollande, & élever le sien, elle la réduisit à ne faire, dans les ports de la Grande-Bretagne, qu'un commerce d'économie.

n'eſt plus le temps où les fonds ſeuls produiſoient les grandes richeſſes ; ce n'eſt plus le temps où les Seigneurs des terres avoient ſeuls le droit & le pouvoir d'être magnifiques ; ce n'eſt plus le temps, diſons-le en pleurant, où les poſſeſſeurs des fiefs, contents de vivre dans leurs domaines, en dépenſoient les revenus pour le bien-être de leurs vaſſaux : quel preſtige a donc pu les éblouir ? Richelieu, grand par ſes talents, ſes actions & la foibleſſe de ſon maître, crut qu'il falloit affermir l'autorité du Roi ou la ſienne, par l'extinction de l'héréſie, l'abaiſſement des Seigneurs, & celui de la Maiſon d'Autriche ; mais comme en abaiſſant la Maiſon d'Autriche, il ſoutenoit en Allemagne l'héréſie, qu'il détruiſoit en France, en affoibliſſant les Seigneurs des terres ; en les attirant à la Cour, il fit le mal des Provinces ; il ne penſa qu'à la tête de l'Etat, & oublia les mammelles qui le nourriſſent ; il fit un bien, en diminuant le pouvoir des Seigneurs ; & un mal, en les arrachant à leurs terres. Voilà l'époque de l'uſage funeſte qui fait quitter leurs Provinces à tant de Gentilshommes. Mais, comme l'imitation eſt l'idole des François, les riches ſont comme les Nobles, dont ils croient ſe venger, en les éclipſant par le faſte ; ils ne manquent pas de ſuivre la mode qui, les attirant à Paris, les met à portée de ſe donner ſouvent un nom, un état qu'ils n'ont pas, & des airs qui révolteroient leurs compatriotes. Tranſportez dans la Capitale un jeune homme à qui la fortune ſubite de ſon pere permet de faire une certaine figure ; à peine eſt-il arrivé, que le goût de la frivolité & de la dépenſe s'empare de lui ; à peine a-t-il le temps de ſe reconnoître, qu'il trouve des hommes complaiſants, qui lui donnent les leçons que Cliton prodigue à Dorante dans la Comédie du Menteur ; ils lui diſent,

ainsi que cet intriguant valet, que comme on ne se connoît pas dans cette grande ville, chacun peut avoir l'état & les manieres qu'il veut ; qu'on ne vaut qu'autant qu'on se prise ; il trouve, comme ce Dorante, des femmes adroites, dont il est bien accueilli : de-là, les dépenses, les dettes & la ruine : quand il ne rencontreroit personne qui lui inspirât ces idées, l'air de cette ville lui communiqueroit le desir de se ruiner. Combien d'hommes y ont fait naufrage, égarés par le vent qui y souffle ! combien de jeunes gens y ont enseveli la fortune de leurs peres, & trahi leurs espérances ! non-seulement ces peres trompés n'ont pas vu leurs fils posséder les charges qu'ils leur destinoient, mais ils ont été obligés de vendre ces charges pour étouffer des dettes & une honte dont leurs propres enfants les accabloient. Mais en supposant que les peres ne soient pas réduits à cette extrêmité, pensent-ils que leurs fils, accoutumés à une vie dissipée & semée de plaisirs, rempliront dignement des places qui demandent des soins & du travail ? Ainsi les charges les plus importantes, qui décident de la vie & de la fortune des citoyens, sont occupées par des hommes inappliqués & frivoles ; ainsi la dignité d'un corps illustre s'avilit par les membres qui le composent. Que doivent penser de graves Magistrats, en jettant les yeux sur les sujets qui vont les remplacer ? Ils voient, pour me servir des expressions du Chancelier d'Aguesseau, *ils voient un peuple nouveau, qui entre en foule dans le sanctuaire de la Justice, & qui y porte ses mœurs, au lieu d'y prendre celles de la Magistrature.* Faut-il ajouter que c'est de Paris qu'est venue la mode qui porte tant de Négociants enrichis, à se jetter dans les charges ? Faut-il ajouter que c'est un tort fait au commerce des Provinces ? Mais si tant de sujets se rendent peu

propres à remplir les devoirs rigides de la Magiſtrature ; ſi la vie diſſipée qu'ils menent à Paris, les en éloigne ; s'ils y contractent un goût qui leur rend déplaiſant tout autre ſéjour ; s'ils en rapportent une horreur invincible pour le travail, la ſobriété, & ſouvent pour le mariage, pourquoi les y envoyer ? Combien d'Ecoles de Droit n'a-t-on pas dans les Provinces ! c'eſt dans leur ſein qu'ont enſeigné, avec un ſi grand éclat, tant d'habiles Juriſconſultes : Toulouſe ſeule en fournit un nombre conſidérable. N'eſt-ce pas à Bourges, ſous le ſavant Emerville, qu'étudia le célebre Domat, qui, en traitant les loix dans leur ordre naturel, en bannit la confuſion qui les embrouilloit ? N'eſt-ce pas à Toulouſe, à Cahors, à Bourges, à Valence, que Cujas forma les habiles Juges de ſon temps ? N'eſt-ce pas dans l'Univerſité du Berry que Duaren répandit un jour nouveeu ſur la Juriſprudence, en la dépouillant des expreſſions barbares des Gloſſateurs ? Il imita en cela ſon maître Alciat, qui n'épura le langage des Juriſconſultes, que parce qu'il étoit familier avec les Poëtes, & un Poëte lui-même. N'eſt-ce pas à Aix que profeſſa avec tant de diſtinction le ſavant Fabrot, cet ami de Peireſe & du Préſident De Vair ? C'eſt dans cette ville que brilla cette lumiere de la Juriſprudence Civile & Canonique ; c'eſt là qu'elle éclaira tant d'habiles Magiſtrats, dont les Montclars & les Caſtillons ont effacé l'érudition & l'éloquence. N'en doutons pas, les ſciences qui ne dépendent pas du goût & de l'imagination, peuvent très-bien s'apprendre dans les Provinces ; mais ſi leurs Univerſités, jadis ſi fréquentées, n'ont plus la même affluence d'Ecoliers, ſi elles ne jettent plus le même éclat, n'accuſons que la mode d'aller à Paris : c'eſt elle qui dit qu'une étude ſuivie à Montpellier, c'eſt-à-dire, dans

l'Ecole la plus célebre, ne suffit pas aux Médecins ; il faut qu'ils aillent obtenir de quelques jeunes Professeurs, qui se succedent alternativement, le droit d'avoir une réputation ; c'est elle qui dit qu'il faut aller étudier à Paris des sciences ecclésiastiques & profanes, qui, dédaignant le goût & les graces, seroient plus approfondies dans nos Universités mieux encouragées (i) : les

(i) Ce n'est que dans la Faculté des Arts de l'Université de Paris, que les études se font bien ; dans les autres Facultés, elles s'y font assez légérement : j'ai donc eu raison d'avancer que les sciences qui ne dépendoient pas de l'imagination, s'apprendroient mieux dans les Universités de Province. Comme Paris est le séjour de la littérature & du goût, il doit être plus particuliérement celui des gens de lettres : c'est là qu'ils attrapent ce style pur & ce tact délicat que n'a pas l'homme de lettres qui n'a vécu que dans la Province ; l'eau de la Seine est pour eux comme l'hypocrene dont parlent les Poëtes. Les gens de lettres, ennemis des vices & des souplesses, ne sont retenus à Paris que par l'amour des Arts : c'est ce que M. Barthe a exprimé dans une de ses Epîtres :

Cent fois mon cœur s'est rappellé
Notre beau ciel que je regrette ;
Vers ma patrie & ma retraite
Cent fois mon cœur a revolé ;
Mais, hélas ! dois-je te le dire ?
Si je puis voir jouer demain
L'Avare, Castor ou Zaïre,
. . . .
Plus de projet d'obscurité,
De retraite & de liberté ;
Talents, plaisirs, je vous adore ;
Et toi, Paris, séjour des arts,
Séjour brillant à mes regards,
Je me trompois, je t'aime encore.

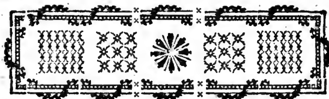
Voilà le charme qui séduit les gens de lettres : Paris, sous ce point de vue, est pour eux ce qu'étoit le palais d'Armide pour Renaud : mais il est des gens de lettres manqués, qui, n'ayant pris à Paris qu'un vernis de

maux dont elles souffrent, retombent sur nos Provinces. Je les entends, ces Provinces, gémir de la désertion de leurs habitants; je les entends leur demander pourquoi ils les privent des richesses, des talents & de l'industrie qu'elles en attendoient : à quoi nous sert, disent-elles, de vous avoir donné la naissance, si vous nous abandonnez dans le temps que nous pourrions profiter de vos services? Où sont les fruits que nous recueillons de vos talents que nous avons excités? Plusieurs d'entre vous n'ont passé dans la Capitale que pour chercher les occasions de se transplanter dans les pays étrangers; enfants dénaturés, qui, non contents d'abandonner vos meres, avez la cruauté de les dépouiller. Tels sont les cris plaintifs que j'entends retentir dans les Provinces désolées. L'agriculture négligée répond à ces gémissements; le commerce les répete, & se couvre de deuil; ils pénetrent jusqu'à ces anciens châteaux, qui jadis s'enorgueillissoient de la présence de leurs maîtres, & qui n'offrent plus à présent que l'image d'une sombre tristesse. Ebranlez-vous, monuments de la gloire & de la simplicité de vos anciens possesseurs; ébranlez-vous, tombez; que vos débris couvrent la terre : que nous importe de vous voir, dès que vous n'êtes plus habités? Et vous, mortels généreux, qui ne quittiez ces asyles respectables que pour aller défendre la patrie, sortez de vos tombeaux, venez voir ces retraites

mauvais goût, l'apportent dans la Province, qui l'outre encore. Cela prouve ce que j'ai avancé relativement aux difficultés qu'ont les Provinciaux de saisir les manieres des Parisiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que le jargon précieux, si bien critiqué par Moliere, devint encore plus ridicule en passant dans les Provinces qui le copioient; aussi c'est pour elles que la comédie des Précieuses ridicules fut composée.

où vous êtes nés & morts dans les bras de la vertu ; quelle ſurpriſe s'empare de vous ! quelle indignation vous ſaiſit ! vous rentrez dans les ombres de la nuit, non affligés d'être privés de la lumiere, mais déſolés d'avoir vu vos anciennes demeures abandonnées par vos enfants. Plût à Dieu qu'une pareille indignation s'emparât des habitants des Provinces, à la vue des maux que leur cauſe le ſéjour qu'ils font à Paris ! Quels fruits en recueillent-ils ? Une politeſſe ſuperficielle, manquée, & qui pourtant les énerve & les corrompt. Mais ſi nous ſommes inſenſibles à des motifs pris du côté des mœurs, notre intérêt doit ſans doute nous toucher. Le bien des Provinces demande que leurs enfants les ſervent de leurs talents & de leurs richeſſes. Faut-il ſacrifier nos avantages à une fantaiſie ridicule & nuiſible ? Que retirons-nous de Paris ? Rien d'utile, beaucoup de choſes pernicieuſes, des frivolités qui rétréciſſent l'eſprit & l'ame, des modes qui nous efféminent, des amuſements qui nous font perdre le goût des choſes ſolides, des mœurs qui contrarient celles de nos ancêtres, un luxe qui nous dégrade & nous ruine, une politeſſe fauſſe, qui, toute en geſtes & en grimaces, fait de nous un peuple pantomime. Jettons un coup d'œil attentif ſur Paris & les Provinces, nous commencerons à chérir nos véritables intérêts. Interrogeons la nature & la patrie ; elles nous diront que nous devons habiter & ſervir le pays qui nous a vu naître.





DISCOURS

Sur la nécessité d'unir la Musique au Gouvernement.

Tout le monde convient des agréments de la Musique : les nations les plus barbares répondent à ces doux accents ; les bêtes, bornées au seul instinct, semblent prendre l'esprit & le cœur de l'homme, lorsque des accords charmants frappent leurs oreilles engourdies. Douter du pouvoir de la Musique, ce seroit insulter à la nature : en nous donnant des organes sensibles à l'harmonie, n'en a-t-elle pas prononcé le panégyrique le plus complet ? Je ne viens donc point faire un éloge inutile d'un art charmant ; je viens parler en faveur de son utilité. Les hommes, qui ne voient presque jamais l'ensemble des choses, n'apperçoivent dans un art que le côté agréable ; l'utile leur échappe presque toujours : triste partage de la condition humaine ! L'erreur, notre plus fidele compagne, se fait un jeu de nous fasciner les yeux, pour nous cacher les avantages qui sont à côté des plaisirs dont elle nous berce. Ah ! sachons mieux profiter des beaux arts qui nous environnent ; parce que des hochets ont amusé notre enfance, faut-il que tout ce qui nous plaît, leur ressemble ? Voulons-nous être comme

des enfants, qui, séduits par les couleurs brillantes d'une écorce, ne pensent point qu'elle puisse cacher un fruit solide? La nature, cette mere sage, n'a rien fait pour le simple agrément. Contemplez l'homme; les choses qui contribuent à sa beauté, servent à son économie & à sa conservation. Parcourez ce parterre émaillé de fleurs; l'éclat & la variété des plus vives couleurs charment vos yeux; le parfum dont elles embaument l'air, vous flatte agréablement. Eh bien! ces fleurs ne brillent point pour la simple parure; elles vous avertissent de la fragilité des choses humaines; elles forment des essences qui entretiennent la propreté de vos corps, & des liqueurs qui le fortifient. La nature a pratiqué les mêmes procédés à l'égard des arts, qui sont ses enfants. La Musique lui doit la naissance; elle doit réunir, comme sa mere, l'utile & l'agréable. S'il y a des hommes insensibles aux avantages de cet art ravissant, il y a donc des êtres raisonnables à qui la nature a refusé une ame. Laissons végéter ces hommes mal organisés, pour qui la Musique n'est que du bruit; laissons ruminer ces sauvages Algébristes, qui pensent que ce qui charme les oreilles, ne peut pas avoir un objet d'utilité: il leur est permis de croire, pour me servir de l'idée de M. de Voltaire, il leur est permis de croire que Varignon seul est utile en France; il leur est permis d'être étonnés que sans algebre Quinault ait pu charmer la Cour. Les anciens Philosophes avoient une autre idée de la Musique: Socrate & Platon la cultivoient; ils ne la croyoient donc pas un art frivole. Homere nous dit-il autre chose, lorsqu'il nous offre Achille calmant les fureurs d'Agamemnon en maniant la lyre? Il n'est point d'art à qui on ait attribué plus de prodiges: cela n'est pas étonnant; il n'en est point qui agisse plus sur notre ame, & en maîtrise les passions

avec plus d'empire. Craindrois-je donc d'avancer qu'il est nécessaire de l'unir au Gouvernement ? Je vois de grands avantages qu'il peut retirer de la Musique. Ce principe ne trouvera point de contradicteurs, si je prouve qu'elle donne plus de douceur aux mœurs & plus d'énergie. La douceur & la force des mœurs, voilà véritablement la base sur laquelle doit êtte appuyé un Etat, pour le bonheur du Prince & des sujets. Mais en prouvant ces deux propositions, j'indiquerai les sources que la Musique peut fournir au Gouvernement dans les différentes circonstances où il peut se trouver.

PREMIERE PARTIE.

LA tranquillité du Gouvernement est établie sur la soumission des sujets; mais ils ne sont portés à la soumission qu'autant que leurs mœurs sont douces: des caracteres durs, inquiets, rejettent le joug de l'obéissance, & le font tomber sur le maître; il est donc important d'entretenir cette douceur parmi les citoyens. Rien ne me paroît plus propre à cet effet que la Musique, dont les sons doux, harmonieux, n'entrent dans l'ame que pour en faire sortir la rudesse inflexible que les passions lui inspirent. Un autre caractere de la douceur est de porter les citoyens à se prêter mutuellement aux devoirs consacrés par la société. Celui qui veut se rendre indépendant de ses égaux, ne respectera pas plus celui qui est au-dessus de sa tête. Or, qui peut mieux répandre cette douceur parmi les citoyens, que la Musique ? L'ame prend l'empreinte de tout ce qui frappe nos organes. Ceux qui habitent une plaine agréable, n'ont point l'aspérité de ceux qui vivent dans les montagnes. Un peuple

ple qui a une langue mélodieuse, a plus de douceur que celui dont l'idiome est hérissé d'expressions rudes & rocailleuses. Enfin, tous les objets qui frappent nos yeux & nos oreilles, entrent pour beaucoup dans la composition de notre caractere : quelles impressions douces ne doit-il pas recevoir de la Musique ! Lycurgue comprenoit bien qu'elle devoit influer sur les mœurs d'un peuple, puisqu'il la consacra dans les loix qu'il donna aux Lacédémoniens. Des hommes qui mettoient leur gloire dans une vertu âpre; des hommes à qui la guerre donnoit une espece de grandeur féroce, avoient besoin d'être humanisés par les accords de la Musique; elle seule pouvoit fixer l'équilibre, en tempérant les devoirs par les plaisirs, & en pliant les citoyens à la nécessité de se prévenir mutuellement; elle inspire la politesse, fille de la douceur. Cherchez en France l'époque de cette politesse; vous la trouverez sous le regne de Louis XIV; c'est alors que la Musique prit faveur dans le Royaume : elle ne faisoit que balbutier sous la direction de quelques Maîtres de Chapelle, avant que Lully lui donnât cette consistance qui décida son empire. Soudain les mœurs se renouvellerent sous les loix d'une politesse aimable. Il n'est pas possible de l'attribuer aux autres arts qui brillerent sous ce regne; elle ne peut pas être l'ouvrage des arts qui ne parlent qu'aux yeux, ni même de ceux qui s'adressent à l'ame. La Comédie inspire la gaieté; la Tragédie, la grandeur des sentiments; choses qui peuvent se rencontrer sans la politesse. Mais un plus grand objet s'offre à mes yeux; je parcours ces siecles encore grossiers, où la France ébranlée par les guerres civiles, ouvroit son sein déchiré par ses enfants, & ne faisoit des efforts que pour avancer vers sa ruine. N'y avoit-il donc point dans

ces temps malheureux, des moyens de calmer les orages? L'Eloquence étoit connue : comme elle consiste plus dans les choses que dans les paroles, elle peut triompher, quoique dépourvue des agréments du style. Dans le temps que les Etats généraux subsistoient, on parloit au peuple comme à Athènes & à Rome : cependant, malgré l'éloquence & la vertu de quelques Magistrats respectés, les flots des séditions ne se calmoient point. Tu n'étois point encore connue, puissante Déesse de l'harmonie; semblable aux zéphirs, tu menes le calme à ta suite : tu parus, & ta présence fit taire les vents des factions : si elles ont un peu agité le commencement du regne de Louis XIV, tu n'étois encore que dans ton enfance; mais des jours sereins brillerent sur toute la France, dès que, poussée à ta perfection, tu répandis la douceur & la politesse parmi les citoyens. Le principal talent de ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement, est d'entretenir l'ordre parmi les sujets : comme leurs différentes classes produisent des intérêts qui, en se croisant, font quelquefois fermenter un levain de sédition, la politique doit avoir des moyens pour l'étouffer. Ciceron plaçoit ce pouvoir sublime dans les mains de l'Eloquence : *Quæritur Consul qui concitatum populum flectat*, dit-il dans son Oraison pour Murena. Or, il est aisé de prouver que la Musique remplira mieux cet objet que l'Eloquence. On ne se rend maître du cœur, qu'en flattant l'oreille; elle lui recommande, pour ainsi dire, tout ce qui la charme en passant par le canal : dans la conversation même nous prenons des sentiments favorables pour une personne dont le son de voix nous intéresse. Il faut que l'Eloquence consulte l'oreille, & lui demande la permission d'entrer dans le cœur. Démosthene regardoit la prononciation comme

le talent le plus néceſſaire à l'Orateur. Les Grecs & les Romains étoient ſi perſuadés de la délicateſſe orgueilleuſe de l'oreille, & de la néceſſité de la ménager, qu'ils ſacrifioient ſouvent les choſes au nombre, les penſées à l'harmonie. Mais ſi l'oreille eſt le chemin le plus sûr pour arriver au cœur, la Muſique doit mieux parvenir à ce but que l'Eloquence. Le ſon de voix le plus doux n'aura pas la flexibilité d'un inſtrument bien manié; l'Ecrivain le plus cadencé, le plus moëlleux, ne charmera pas l'organe le plus ſuperbe, comme un air de Muſique bien compoſé; la langue la plus ſonore, la plus harmonieuſe, eſt néceſſairement compoſée de mots qui n'ont pas tous la même douceur; des ſyllabes, en ſe heurtant, produiſent une cacophonie déſagréable: mais la Muſique n'a rien de pareil; indépendante des paroles, elle tient ſes ſons d'elle-même, & ſa mélodie eſt parfaite: quels ſecours ne fournira-t-elle donc pas pour appaiſer les ſéditions populaires! Que vois-je! quelques eſprits inquiets, turbulents, allument le feu de la diſcorde; elle éclate, & l'air retentit de ſes cris; des ſujets furieux s'aſſemblent, courent aux armes, la rage étincelle dans leurs yeux, déjà leurs bras teints de ſang, menacent les dépoſitaires de l'autorité ſouveraine; quoi donc! rien ne pourra ſuſpendre leur fureur! l'appareil de la force ne fait que l'irriter, & l'éloquence d'un Magiſtrat reſpectable ne peut la ralentir: recourez à la Muſique; elle impoſera ſilence à l'orage que rien n'a pu calmer: faites paroître des Symphoniſtes ſur cette place où s'offrent à vos yeux les ſcènes les plus ſanglantes; faites-leur exécuter le morceau des Indes galantes, qui peint le ciel obſcurci, les éclats du tonnerre, le mugiſſement des flots déchaînés, & les ſifflements des vents qui les agitent; déjà ce morceau étonne le courroux des ſéditieux;

faites ſuccéder rapidement le tableau qui repréſente la ſérénité qui vient régner dans les airs. Comme la Muſique peint tous les charmes du calme, les nuages ſe colorent des rayons de la lumiere, la mer s'agite mollement ſous le ſouffle des zéphyrs qui ſe jouent en la parcourant; les matelots triomphants abordent au rivage, & leurs cris de joie expriment les délices du repos. Voyez comme ce ſecond tableau appaiſe la rage des furieux! leurs yeux s'adouciſſent, & les armes tombent de leurs mains. Ce n'eſt pas tout, ils ont outragé l'autorité du maître, il faut leur faire ſentir la néceſſité de l'aimer & de le reſpecter: eh bien! faites exécuter ce morceau de l'Acte des Incas, qui nous fait voir les hommages que les habitants du pays rendent au ſoleil, comme ils ſe proſternent devant lui, comme ils l'implorent, comme un chœur magnifique étale bien la vertu & la grandeur de l'aſtre du jour, comme l'ame, émue par tous ces accords, ſe livre à la néceſſité de reſpecter la puiſſance ſouveraine. Vous avez vu d'abord les ſéditieux effrayés par les horreurs de la tempête, ravis après par les douceurs du calme, & enſuite pénétrés de l'obéiſſance qu'ils doivent à leur maître; & vous devez tous ces prodiges à la Muſique. Un Grand, dont le crédit en impoſe, rompt le frein de la ſoumiſſion; déjà il a formé un parti redoutable: rebelle envers ſon Roi & la patrie, il eſt ſur le point de bouleverſer le Royaume: les négociations, les menaces, les promeſſes n'ont pu le ramener à ſon devoir; faites exécuter devant lui la Muſique du ſecond acte d'Hyppolite & Aricie; il verra les enfers s'ouvrir; il entendra les gémiſſements des coupables; bientôt les cris des Parques, les hurlements des Furies, en épouvantant ſes oreilles, glaceront ſon cœur d'effroi; il ſentira l'horreur qu'éprouve Théſée à l'aſpect

de la Furie, & lorſqu'il entend les arrêts affreux des Parques : ces tableaux le feront pâlir, trembler, frémir : vous le verrez, accablé par la honte, exprimer les remords ſur ſon front, & ſentir que le bonheur ne conſiſte que dans le devoir & la modération. Il n'eſt pas poſſible de croire que la force ſupérieure & armée, ou l'Eloquence, étoufferoient auſſi-bien les révoltes ; la premiere irrite encore davantage des eſprits déjà ſoulevés. Quand les flots un peu agités, frappent le rivage, le déchaînement des aquilons leur donne encore plus de violence. La ſeconde n'exerce pas un empire auſſi doux ſur l'oreille, comme je l'ai déjà dit, & ſon triomphe dépend de l'air de celui qui parle, des preuves qu'elle emploie & qui ne touchent pas, & de l'attention de ceux qui écoutent. Mais la Muſique a une action immédiate ſur l'ame, & la diſpoſe à recevoir tous les ſentiments de douceur. Faites-en l'épreuve ſur ces deux hommes qui, chargés de défendre la patrie, ſacrifient ſes avantages à leur inimitié réciproque ; la haine & la jalouſie qui les dévorent, arrêtent l'effet des opérations les mieux concertées. Ah ! s'ils pouvoient entendre ce morceau de Caſtor & Pollux, qui fait ſi bien ſentir les charmes de l'amitié ; s'ils entendoient cette noble & touchante invocation à cette Déeſſe, vous les verriez s'embraſſer, s'aimer, & rougir de la haine qu'ils ont chaſſée de leurs cœurs. Je ne penſe pas que l'enthouſiaſme m'enflamme en faveur de cet art, & lui donne dans mon eſprit un pouvoir qu'il n'a pas ; la douceur des perſonnes qui ſe ſont familiariſées avec lui, les ſentiments de politeſſe & d'humanité qu'il leur inſpire, juſtifient aſſez ma prévention. Pourquoi n'entre-t-il donc pas plus eſſentiellement dans l'éducation ? Pourquoi le regarde-t-on comme propre ſeulement à former la voix, ou à ſervir,

F 3

par le moyen d'un instrument, à plaire, ou à charmer les loisirs & les ennuis de la vie ? Pourquoi la danse lui est-elle préférée ? Elle n'a pas le même objet d'utilité ; elle ne donne souvent des graces qu'aux dépens de la vertu ; elle met dans l'occasion de fréquenter les bals, qui, quoi qu'en dise l'éloquent Philosophe de Geneve, sont encore plus dangereux que les représentations théâtrales. Mais j'entends quelques esprits froids m'accuser de présenter des chimeres : doutent-ils encore du pouvoir de la Musique sur les mœurs ? Qu'ils écoutent ce trait rapporté par Raimond de Saint-Mard : Sainte-Colombe, dit-il, fit tomber en foiblesse un homme qui lui entendit jouer une sarabande de sa façon. Mais puisque Sainte-Colombe, qui n'étoit pas un grand Musicien, a pu opérer un pareil prodige, de quoi ne seront pas capables les airs de violon de nos bons compositeurs ? de quoi ne sera pas capable la musique du grand Rameau ? Oui, sans doute, l'art divin pour lequel je parle, agit sur les mœurs ; il leur donne plus de douceur ; cette douceur entretient la tranquillité de l'Etat ; il doit donc adopter, épouser la Musique, & profiter des qualités utiles qu'elle communique ; car elle ne se contente pas d'adoucir les mœurs, elle leur donne plus de force. Si je prouve cette seconde proposition, mon idée méritera d'être accueillie.

SECONDE PARTIE.

SI des mœurs douces assurent la tranquillité intérieure de l'Etat, des mœurs fortes font respecter sa puissance au dehors. C'est un esprit vivifiant, qui, excitant les sujets dans leurs entreprises économiques & politiques, répand la gloire du Royaume chez l'étranger, l'empêche de nous

insulter, ou le punit de ses insultes. Or, cette énergie dans les mœurs peut être l'ouvrage de la Musique. En ranimant les sens, elle inspire la confiance, mere de la force. La vigueur du corps réside en partie dans l'imagination : à mesure qu'elle est enflammée, les nerfs & les muscles se roidissent & produisent les grands efforts. Tout dépend dans les affaires économiques & guerrieres, de l'imagination bien frappée ; c'est un levier universel ; sans elle l'homme n'est rien : c'est un arc qui n'a de force qu'autant qu'il est bien tendu ; c'est un instrument qui ne fait entendre des sons mâles, qu'autant que ses cordes sont bien montées. Mais quel art agit plus sur l'imagination que la Musique ? Elle est toute en images & en tableaux ; voilà les aliments de l'imagination. Pour déterminer les hommes à de grandes choses, il est moins nécessaire de parler à leur esprit, qu'à leurs sens : c'est à eux que la Musique s'adresse. Qu'on prononce devant une assemblée un beau discours, elle sera moins remuée que par un beau morceau de Musique : elle est à la portée de tous les hommes, comme les exemples dans un discours. Tout le monde n'a pas de l'esprit, mais une ame & des sens, que la Musique tempere & échauffe à son gré. Loin d'ici ces hommes superficiels, qui ne voient en elle qu'un art de nous enchanter par une mélodie douce & voluptueuse ! elle parcourt tous les tons, & donne le mouvement aux passions les plus décidées ; elle inspire, mieux que l'Eloquence & la Poésie, la force & le courage. Le plus grand Orateur est celui qui a le plus de mouvements ; le plus grand Poëte est celui qui a le plus d'images : le caractere de la bonne Musique est de réunir ces deux qualités dans un degré plus parfait ; elle est donc en état de communiquer aux mœurs une plus grande énergie. Je demande

si Démosthene, l'ame du courage des Athéniens; je demande si Démosthene auroit mieux excité la valeur d'Alexandre, que l'air guerrier que lui fit entendre le Musicien Antigenidas ? Cet air l'enflamma tellement, qu'il le fit courir aux armes. Je demande si une Ode de Pindare auroit plus échauffé les Lacédémoniens, que les airs belliqueux dont Tyrtée frappa leurs oreilles ?

Les Grecs & les Romains faisoient consister la force de leur langue dans la facilité qu'elle avoit de peindre les objets par les sons : quand la nôtre nous offre quelques expressions d'harmonie imitative dans nos bons Poëtes, les morceaux que ces expressions animent, nous paroissent plus énergiques, parce qu'ils rendent plus sensibles les objets physiques ou moraux. Toutes ces raisons combattent en faveur de la Musique, qui exprime les choses par des sons encore plus marqués. Si la langue la plus chantante est la plus énergique, parce qu'en donnant plus de force au style, elle en donne plus aux passions qu'elle exprime, il s'ensuit que la Musique doit communiquer plus d'énergie aux mœurs. Gardons-nous d'en douter; cette force est le fruit d'une bonne santé; l'ame est sans vigueur quand le corps souffre; celui-ci est sans action, quand le principe qui l'anime, languit. Une machine n'a qu'un mouvement paresseux, quand ses ressorts sont embarrassés ou affoiblis. Or, la Musique entretient la santé : quand elle ne feroit que dissiper les chagrins qui, affectant le cœur, vont miner le corps, ce seroit beaucoup; mais elle fait davantage. Prenons les choses dans leur nature : la santé consiste dans l'équilibre des humeurs; la Musique le conserve : la santé dépend de la gaieté de l'esprit & de la paix qui regne entre les différentes affections du cœur; la Musique nourrit la gaieté de l'esprit & la paix du

cœur ; elle eſt la Déeſſe des accords ; pourroit-elle ne pas produire cette harmonie, puiſque les Géometres prétendent que l'eſprit, accoutumé à l'évidence des propoſitions démontrées, en acquiert plus de juſteſſe ? Je ſoutiendrai, à mon tour, que le cœur familiariſé avec la régularité des accords, doit en avoir plus de droiture & de tranquillité : ces deux qualités ſont les appuis les plus ſolides de la ſanté : mais quand je dis que la Muſique l'entretient, je ne dis rien contre l'exercice qui l'affermit, puiſque je veux que toutes les grandes opérations ſe faſſent aux ſons des inſtruments.

Pour prouver que la Muſique eſt la gardienne de la ſanté, appuyons-nous de l'autorité du plus grand Médecin qui ait exiſté, du Deſcartes de la Médecine, l'illuſtre Boerhaave : dès que ſa ſanté fut altérée, il la ſoutint par les agréments de cet art, qu'il aimoit paſſionnément : s'il mena une vie ſobre ; s'il fut ennemi de tout excès, malgré ſes richeſſes immenſes, n'attribuons ces avantages qu'à la Muſique, qui avoit fait deſcendre le calme & la force dans ſon ame : mais elle ne conſerve pas ſeulement la ſanté, elle peut la faire renaître & la raffermir. C'eſt moins le Médecin qui guérit, que l'adreſſe avec laquelle il s'empare de l'eſprit du malade, le raſſure & le tranquilliſe. Un Médecin qui a des manieres prévenantes, une converſation agréable, un organe enchanteur, eſt plus sûr dans ſes cures, parce qu'il établit mieux la confiance. Cela n'eſt point particulier aux femmes, qui ſe laiſſent aiſément ſéduire par un joli langage. En un mot, l'eſpérance du malade fait toute l'habileté de celui qui le guérit ; mais cette eſpérance eſt le fruit d'un langage agréable, parce que le cœur eſt toujours gagné par les oreilles. Quels préjugés en faveur de la Muſique ! Quelqu'un, à qui vous tenez par les liens du ſang ou

de la tendresse, gémit, souffre & traîne une santé délabrée ; secondez d'abord la nature, & au lieu de ces charlatans, précurseurs de la mort, appellez quelques Symphonistes, qui charmeront ses maux par la douceur de leurs concerts.

Une grande Princesse (*) disoit à un Poëte (†) de sa Cour, que les vers qu'on lui lisoit, étoient le plus grand soulagement qu'elle trouvoit dans ses douleurs. Quelques airs de Mouret, de Campra ou de Mondonville, n'auroient-ils pas mieux opéré ce miracle ? Heureux le peuple chez qui la Musique auroit fait de tels progrès, qu'il ne se coucheroit & ne s'éveilleroit qu'au son de cette enchanteresse ! l'ame, plus égale, plus élevée, plus libre des objets qui l'agitent, en auroit plus de penchant pour la vertu, plus de force pour le travail : lorsque des hommes attachés à des entreprises pénibles, succomberoient sous le poids de leurs travaux, on auroit un moyen de ranimer leurs corps épuisés, le fardeau s'allégeroit aux accords d'une musique, qui leur donneroit une nouvelle vigueur. Pourquoi ne produiroit-elle pas sur les hommes les mêmes effets que sur les chameaux ? Quand leur marche se ralentit, leurs conducteurs les font aller plus vîte en leur chantant quelques airs. Vous qui, victimes d'une passion malheureuse, voyez s'enfuir loin de vous le repos, la santé, & peut-être l'innocence, entendrez vous, sans éteindre le feu qui vous consume, la Musique qui peint les tourments, les fureurs d'Armide, de Phœbé & d'Érinice ? Non, ces morceaux séparés de ce qui peut les rendre dangereux, mettront la force dans votre ame ; les traits qui la déchirent en sortiront, & les vertus viendront s'y reposer. La Musique peut donc

(*) Madame le Duchesse du Maine.
(†) La Mothe.

communiquer une plus grande force aux mœurs ; mais c'eſt ſur-tout dans les combats qu'elle peut être d'une utilité déciſive, en excitant le courage : ſi quelqu'un lui conteſtoit cet avantage, il n'y auroit qu'à le renvoyer à l'Acte de Tyrtée, des Talents lyriques ; quelque ennemi qu'il fût des combats, dès qu'il entendroit cette muſique, il brûleroit de courir aux armes. De quelle reſſource une muſique pareille ne ſera-t-elle donc pas dans une bataille ! Elle va ſe donner ; vos ſoldats en bon ordre regardent fiérement l'ennemi qu'ils vont combattre, & l'artillerie qui tonne ſur eux : le courage brille dans leurs regards ; mais il faut l'entretenir à l'aſpect des obſtacles qu'ils ont à ſurmonter, & de la mort qui commence à étaler ſes horreurs : ils s'ébranlent ; ils s'avancent ; faites entendre la marche ſublime de Caſtor & Pollux ; cette marche redouble leur ardeur ; ils frappent, renverſent tout ; les prodiges de valeur ſemblent ſe multiplier ſous leurs pas ; mais la victoire flotte encore incertaine ; l'opiniâtreté de l'ennemi, les troupes fraîches qu'il oppoſe, la poſition avantageuſe qu'il occupe, commencent à rebuter vos ſoldats, qui, plus impétueux qu'infatigables, ſe laſſent des obſtacles redoublés & d'une réſiſtance trop longue ; il eſt temps de faire exécuter le morceau admirable de Tyrtée dans les Talents lyriques : on l'entend, vos ſoldats épuiſés prennent de nouvelles forces, l'ardeur la plus belliqueuſe reparoît dans leurs yeux, qui lancent des éclairs ; ce ne ſont plus des hommes, mais des dieux armés de la foudre : tout tombe, tout fuit devant eux, & la victoire les couronne. Voilà des avantages réels dûs à la Muſique. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Régiments en euſſent une pareille, & qu'elle fût mêlée à leurs exercices en temps de paix. Je ne puis m'empêcher de dire ici que pluſieurs Régiments ont une

musique qui n'est pas assez guerriere : des airs plus agréables que forts, des morceaux de l'Opéra comique, peuvent-ils fournir une symphonie capable de faire braver la mort ? Est-ce à la mélodie des syrennes que les flots s'agitent ? Est-ce au souffle des zéphyrs que s'allument les orages ? Enfin, vos ennemis vaincus & terrassés ont demandé la paix ; ils l'obtiennent ; mais elle leur sert de préparatif à de nouveaux combats. Tandis que vous dormez à l'ombre de la bonne foi qui garantit les traités, les feux de la guerre tombent sur vos Provinces & sur vos vaisseaux ; plusieurs de vos guerriers sont immolés ou jettés dans les fers ; la perfidie & la trahison outragent votre Roi & votre patrie : François, le temps de la vengeance est arrivé ; que l'horreur des forfaits ajoute à votre valeur naturelle ; mais, sensibles & généreux, vous ne vous livrerez point aisément aux fureurs de la haine, qui double souvent sa force guerriere. Musique du quatrieme acte de Zoroastre, viens te faire entendre avec tes chœurs sublimes ; fais entrer dans leurs ames les furies & leurs transports, tels que tu les peins : tu frappes leurs oreilles ; la mort vole, le sang coule, leurs ennemis succombent, & la valeur, courant sur des monceaux de cadavres, a vengé la gloire des lis. Il est temps que vos guerriers triomphants se reposent ; il est temps que les fleurs du plaisir se mêlent aux palmes de la victoire ; que des chants de triomphe, (notre Musique en fournit beaucoup) que des chants de triomphe expriment la joie, le bonheur de la paix, l'amour pour la patrie & le Souverain, qui n'a pris les armes que pour défendre ses sujets ; joignez à ces chants quelques morceaux du premier acte des Fêtes de l'hymen, où la Musique peint, sous les traits d'Osiris, un Prince occupé du bonheur de la terre. Si les idées que je propose, acquéroient

quelque crédit, elles s'étendroient, s'appliqueroient à d'autres circonstances, à d'autres sujets, dont je n'ai pas parlé; l'expérience prouveroit alors, que la Musique peut produire dans les mœurs cette force capable des plus grandes choses : elle enfanta des miracles chez les Grecs. Si leur imagination ardente & portée à exagérer, doit nous tenir un peu en garde sur les prodiges qu'ils attribuoient à la Musique, un des plus grands Musiciens d'Italie (*) nous invite à y ajouter foi, en y croyant lui-même : il falloit certainement qu'elle les remuât beaucoup, puisqu'ils en font de si grands éloges. L'enthousiasme est le fruit de l'empire qu'on exerce sur notre ame. Mais ces prodiges peuvent se renouveller : comme le Poëte choisit des expressions, des images, des tours propres à produire l'effet qu'il se propose, le Musicien, en prenant un sujet selon le génie de son pays, proportionneroit les modes, gradueroit les intonations, mesureroit les mouvements selon l'objet qu'il auroit en vue. De pareils miracles seroient des jeux pour un Musicien tel que Rameau : si on lui avoit fourni des sujets patriotiques, il auroit fait la plus grande révolution dans nos mœurs, & auroit attaché la Musique au Gouvernement; mais on trouve chez ce grand Compositeur, des morceaux dont il peut profiter, & l'exécution de ceux que j'ai indiqués, prouveroit que la Musique peut influer sur les avantages de l'Etat. Les Grecs la faisoient servir au bien du Gouvernement; presque toutes leurs villes proposoient des prix, dont le concours excitoit le talent des habiles Musiciens; elle tenoit aussi à leur Religion. Les anciens attachoient leurs jeux même à des causes respectables. (a) Après

(*) Tartini.

(a) Les miracles qu'on raconte de la musique des Grecs,

que les Gaulois furent chassés de Rome, les Jeux Capitolins furent établis en mémoire de cet événement : une société de personnes consacrées

n'étonneroient point, si on faisoit attention qu'elle étoit unie au Gouvernement : ils portoient vers cet art toute l'ardeur dont ils brûloient pour leur patrie. Dès qu'ils aimoient l'Etat, pouvoient-ils ne pas aimer ce qui contribuoit à ses avantages ? De-là ces concours fameux dans la plupart des villes de la Grece, où l'on disputoit des prix dont elles faisoient les frais, & qui couvroient de gloire les Musiciens qui étoient couronnés. Platon en fait mention dans ses loix, & M. Le Roi, dans ses Ruines des plus beaux monuments de la Grece, parle de l'odéon destiné aux combats de Musique : elle faisoit le plus bel ornement des fêtes religieuses de ces peuples, & l'on y distribuoit des prix en son honneur. Il paroît que l'attachement aux regles séveres de la Musique, auxquelles on ne pouvoit rien changer, influa beaucoup à Sparthe & à Athenes sur les mœurs des citoyens : elle servit aux Lacédémoniens pour appaiser leurs séditions, & pour ranimer le courage de leurs soldats. Les anciens la croyoient propre à inspirer & à entretenir la vertu ; ils nous disent qu'Agamemnon laissa auprès de sa femme un Musicien pour en garder la pudeur, & qu'Egisthe ne triompha de cette femme, qu'après avoir tué le Musicien, qui l'entretenoit dans la vertu en jouant d'après une certaine mesure. Mais c'est sur-tout dans les batailles que la Musique peut opérer les plus grands prodiges. Milton, qui dans son Paradis perdu a donné à ses armées de l'artillerie, ne manque pas de leur donner des instruments de musique ; il fait marcher la phalange infernale aux sons des instruments, qui se conformoient au mode dorique : ce mode, fort au-dessus des trois autres, rendoit le cœur inaccessible à la terreur. Les anciens en géneral cherchoient plus dans leurs ouvrages la force que l'élégance ; c'est que leurs arts étoient tournés vers des choses grandes & utiles ; leur musique ne devoit pas donner dans le petit & le maniéré, qui séduit nos Compositeurs. Comment la nôtre prendroit-elle un essor sublime ? Depuis la mort du grand Rameau, elle est presque toute concentrée dans l'Opéra comique. Ce spectacle, petit & frivole, ne peut qu'énerver les mœurs & le talent. J'ai toujours été fâché qu'un habile Musicien, M.

à la célébration de ces jeux, habitoit le Capitole. Le Sénat & Camille s'illustrerent par cet établissement. La Comédie ne fut introduite chez les Romains, que pour appaiser la colere des Dieux, qui les frappoient de la peste. Quoi ! les anciens unissoient les arts, les jeux, & sur-tout la Musique, au Gouvernement, & nous craindrions de la tourner vers ce but ! Pourquoi ne lui donnerions-nous pas le même mouvement, puisqu'elle est attachée utilement à notre Religion ? Qu'elle est majestueuse, cette Religion, lorsque l'orgue, le premier des instruments, puisque seul il forme un concert, & qu'il demande plus de science & de génie que les autres; lorsque l'orgue, dis-je, nous transporte dans le Ciel, & nous montre Dieu environné de toutes les vertus, & ouvrant le trésor de ses graces ou de sa colere ! Qu'on est bien invité à l'aimer & à la pratiquer, cette Religion, lorsque nos Temples retentissent des beaux Motets de La Lande ! Quels morceaux plus dignes de chanter les louanges de Dieu, & plus dignes de nous inspirer l'amour & le respect que nous devons avoir pour l'Etre suprême ! comme les Motets de Lalouette, de Madin, de Davesne, de Mondonville, pénetrent bien notre ame de la grandeur de Dieu, de sa justice, de ses miséricordes & de nos miseres ! comme la symphonie qui accompagne ces tableaux, nous attendrit, nous éleve & nous épouvante ! J'entends le morceau sublime de Gilles sur les morts; je vois les tombeaux s'ouvrir, la poussiere s'animer; une terreur sainte s'empare de mon ame; je crois entendre les arrêts dont le Seigneur frappe les coupables, & je suis désa-

Philidor, lui eût asservi pendant si long-temps son génie : je lui en ai parlé quelquefois, & il montroit des regrets de n'avoir pas traité des sujets qui auroient attaché sur son front des lauriers plus brillants & plus solides.

busé du songe de la vie & du néant des choses humaines. Croiroit-on que l'Etat ne retireroit pas les mêmes avantages de la Musique, si elle lui étoit associée ? Je la vois, cette Reine majestueuse de l'harmonie, environnée de ses instruments ; ses mains s'attachent sur-tout à la lyre & à la trompette, comme plus capables d'exciter aux grandes choses : la douceur, la politesse, la force & toutes les vertus se raniment à ses accords : la discorde les entend, & se calme ; les peuples qu'elle a civilisés, se prosternent devant son sceptre ; ceux qu'elle a ranimés, lui présentent leurs trophées : les Grecs lient à son trône les rênes de leur Gouvernement ; quelques François lui rendent graces de ce qu'elle brille dans leurs jeux & dans leurs Opéra comiques. François, ce n'est pas là ce qu'elle attend de vous ; laissez-la s'attacher au timon de l'Etat, & vous la remercierez un jour de vos succès dans l'économie, la morale, la politique & la guerre.



ELOGE

DE

MARIE DE RABUTIN-CHANTAL;

MARQUISE DE SEVIGNÉ.

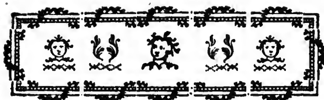
ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX DAMES.

Le Portrait d'un guerrier fameux
Doit des héros avoir l'estime:
J'ai tracé le tableau d'une femme sublime;
S'il fixe vos regards, je monte au rang des Dieux:
Le plus foible talent, lorsque votre œil le guide,
De ses efforts atteint le prix.
La colombe, tendre & timide,
Qui se joue en volant sur des côteaux fleuris,
Attachée au char de Cypris,
S'éleve, & d'une aîle rapide,
Va fixer le Soleil aux célestes Lambris,
A côté de l'aigle intrépide.
Le temple des beaux arts est le temple de Gnide,
Et leurs dieux sont vos favoris.
Dans ces jours fortunés de la Chevalerie,
Où l'amour ressembloit à la vertu chérie,
Les guerriers n'enfantoient des exploits que pour vous;
Un Auteur qui prétend aux palmes du génie,

Doit se dire à lui-même, en bravant les
jaloux :
Si je puis mériter un sourire des graces,
Apollon m'ouvrira ses plus secrets sentiers ;
Les fleurs qu'on cueille sur leurs
traces,
Soudain se changent en lauriers.





ELOGE

DE

MARIE DE RABUTIN-CHANTAL,

MARQUISE DE SEVIGNÉ.

L'ACIENNE Rome décernoit aux femmes des hommages publics : c'étoit les venger de notre orgueil qui étouffe leur génie, les vouer aux grandes choſes en les aſſociant à nos triomphes, & fortifier un ſexe que nos loix rendent foible, bien plus que ſa nature. Il eſt juſte de reſſuſciter un uſage qui ne peut qu'ennoblir des êtres charmans, que nous ne voulons qu'aimer & aſſervir. Les faire participer aux honneurs des plus grands hommes, c'eſt leur rendre un droit dont nous les avons dépouillées, c'eſt donner l'eſſor à des talents que notre crainte enchaîne, c'eſt honorer également les deux ſexes, puiſqu'en perfectionnant les charmes de l'un, on affoiblit la tyrannie de l'autre. Mais quel moyen plus propre à remplir cet objet que l'Eloge de Madame de Sevigné ! Je vais tracer ſon image. Heureux ſi je puis la repréſenter avec des traits durables comme ſes écrits ! Ils font époque dans nos faſtes littéraires. Tandis que les prodiges naiſſoient en foule, à la voix d'un Souverain qui a donné ſon nom à ſon

ſiecle, Madame de Sevigné créoit un genre, le portoit au faîte de la perfection, & ſe plaçoit par un talent qui lui eſt propre, au-deſſus de nos écrivains les plus diſtingués. Manes des héros de notre Littérature, m'accuſerez-vous de prévention ! Vous avez eu des rivaux qui vous ont imités, quelquefois égalés, elle n'a vu perſonne s'aſſeoir à côté d'elle ; vous avez puiſé dans les Anciens qui ont été vos modeles, elle a tout emprunté d'elle-même ; vous avez profité des lumieres de vos dévanciers, elle n'a trouvé que de mauvais guides dans la carriere qu'elle a fournie ; on vous compare à d'autres écrivains, on ne la compare à aucun ; on a ſaiſi votre phyſionomie, on n'a pu prendre la ſienne ; vous avez une maniere, elle a un caractere original, véritable cachet du génie.

Mais ce n'eſt pas ſeulement comme femme de Lettres, que je dois enviſager Madame de Sevigné. Jalouſe de remplir les obligations que lui impoſoit ſon état d'épouſe & de mere, elle transforma les devoirs en plaiſirs, & les graces en vertus. Livrée aux Belles-Lettres, ſans manquer aux loix qui l'enchaînoient, les fruits de ſon eſprit ne ſont que les élans du cœur le plus ſenſible & le plus généreux. C'eſt lui qui a fourni ces peintures de l'amour maternel, qu'elle a rendu dans ſes Lettres plus intéreſſant, que cet amour folâtre qu'adore le monde entier. Mais ſi elle a toujours chéri la vertu qui embellit le génie ; ſi elle a tempéré l'éclat de celui-ci par des mœurs douces qui lui font pardonner ſa ſupériorité, l'univers doit dire avec moi, que Madame de Sevigné a illuſtré ſon ſexe par des talents, & ſes talents, par l'accompliſſement de tous ſes devoirs. C'eſt dans ces traits rapprochés que je trouve la matiere du triomphe que je lui deſtine. Déja je brûle d'exécuter mon projet, je taille le marbre, il s'amollit

ſous mes doigts, la figure s'anime ; mais ſi quelqu'un forme une ſtatue plus parfaite, j'irai la contempler avec reſpect, & je me conſolerai de ma défaite en me précipitant dans les bras de mon vainqueur.

PREMIERE PARTIE.

LA naiſſance illuſtre de Madame de Sevigné ne doit point entrer dans ſon Eloge. Les talents ſont les ſeuls aïeux dont ſe pare un grand mérite : ſe donner un nom, c'eſt naître de ſoi-même. D'ailleurs, le plus beau, le plus brillant, tombe s'il eſt porté par des ſucceſſeurs foibles. C'eſt une colonne magnifique qui ſoutient un grand édifice, & qui a beſoin d'être appuyée elle-même ſur une baſe ſolide. Si je parle du ſang où elle puiſa la vie, ce ſera pour dire qu'elle eut plus d'obſtacles à vaincre, pour parvenir à la gloire littéraire. Ceux d'une naiſſance obſcure ne percent pas ſouvent la nuit qui les couvre, quoique doués de talents, parce qu'ils n'ont pas les moyens de les développer ; ceux d'une origine brillante, laiſſent languir leur génie dans les ténebres de l'ignorance, parce qu'ils dédaignent les moyens & le but. Plus jaloux de s'annoncer par la valeur qui en fait des fléaux, que par les lumieres de l'eſprit qui en feroient des dieux, ils regardent la ſcience comme l'apanage de la roture. Ce préjugé barbare qui a mis à la tête des privileges de la Nobleſſe, celui qui les diſpenſe de s'inſtruire, exerce, ſur-tout parmi les femmes, un deſpotiſme aviliſſant. On attache une eſpece de flétriſſure aux moyens de les perfectionner, & de les garantir de leurs foibleſſes. Elles ſeroient plus heureuſes en occupant leur raiſon. Leur loiſir eſt un tourment, leur travail une oiſiveté. De quoi les en-

tretient-on dans leur premiere ſaiſon ! de tout ce qui peut attirer ces hommes, qu'on leur conſeille de craindre & de fuir. Les talents ſolides ſont dégradés, les frivoles déifiés. S'il en eſt quelques-unes qui veuillent cultiver leur eſprit par de bonnes études, il faut qu'elles s'en cachent comme de ces ſentiments dont nous leur faiſons un crime, & que nous cherchons à leur inſpirer. Toujours gouvernées par la politique, elles doivent, dans leurs occupations, ne point enviſager le terme où elles deſirent d'arriver, ſemblables à ces matelots qui, appuyés ſur leurs rames, tournent le dos au rivage où tendent leurs efforts & leurs vœux.

Madame de Sevigné renverſa toutes les idées qui éterniſent l'enfance des perſonnes du ſexe. Celles qui ſortent du cercle où les renferme la frivolité, ont le mérite de leur éducation. Se former ſoi-même, eſt une gloire pour un homme; pour une femme, c'eſt le dernier degré de l'héroïſme. Au-deſſus des préjugés qui ne tiennent point aux mœurs, elle s'attacha aux Muſes, qui s'applaudirent de ſes hommages, en ſouriant aux fleurs dont elle les couronnoit. Les écrivains d'Athenes & de Rome furent les amuſements de ſes premieres années. Son enfance joua avec la raiſon, qui mêla ſes tréſors avec ceux des graces. Au lieu de s'occuper du Dictionnaire des toilettes, aliment de l'eſprit de la plupart des femmes, elle appliqua le ſien à l'étude des Langues, & le nourrit de celle des choſes: elles ſont la ſubſtance du génie, & les nerfs qui le font agir.

Si elle fut guidée par le deſir de plaire, inſéparable de celles de ſon ſexe, elle eut du moins la vanité eſtimable de vouloir prolonger, par les charmes de l'eſprit, la trop courte durée de la beauté. Je dois d'autant plus la louer d'avoir cultivé ſa raiſon, que dans l'âge le plus tendre, elle perdit ſon

son pere (*a*), tué en défendant sa patrie contre les Anglois. Réunissant tous les biens de cette branche de la maison de Rabutin, & mariée jeune à un homme (*b*) à qui la naissance & le rang permettoient de la posséder, elle continua d'exercer son goût pour l'étude, & donna ainsi aux femmes un exemple qu'elles ont le plus grand intérêt de suivre. Elle apprend les véritables moyens de plaire à celles qui s'agitent pour suppléer à la beauté, & l'art de rajeunir à celles qui se tourmentent pour ranimer leurs appas flétris. Ses études fortifioient sa raison, sans la rendre austere. On l'eût prise pour la déesse de la jeunesse, qui marioit les fleurs avec les lauriers. Sa gaieté qui ne s'éteignit point dans le silence de la retraite, brille dans ses Ouvrages. Elle y allie si bien l'enjouement avec la gravité, qu'elle s'y montre en Minerve parée comme Vénus.

Pourroit-on douter des moissons abondantes qu'elle fit dans ses lectures ? Plusieurs de ses Lettres attestent que les Auteurs anciens & modernes, lui avoient fait confidence de leurs beautés les plus secretes. Les morceaux qu'elle en rapporte, prouvent que son esprit ne s'étoit pas orné aux dépens de son goût. Qu'ai-je dit ? une femme se produire avec l'appareil des citations! Faut-il l'en féliciter, dans le temps qu'un Mathématicien d'une grande naissance (*c*) couvroit de l'ombre du mystere, ses travaux qui l'illustrerent, en lui faisant dévoiler la haute géométrie, par la solution des problêmes les plus épineux, & par *l'analyse des infiniment petits* ? Une femme citer !

(*a*) Il étoit fils de Jeanne-Françoise Fremiot, qui fonda l'Ordre de la Visitation.

(*b*) Le Marquis de Sevigné, d'une ancienne maison de Bretagne, étoit Maréchal de Camp, & Gouverneur de Fougeres.

(*c*) Le Marquis de l'Hôpital.

Faut-il lui en faire un mérite, dans nos jours, où tant de gens de lettres se présentent armés à la légere; où nos anciens Auteurs seroient condamnés à faire amende honorable de leur savoir; où les citations passent pour une parure gothique, pour un faste qu'on méprise, parce qu'on ne peut pas l'avoir, comme si la pauvreté devoit dédaigner la richesse? Puisque long-temps après que des idées plus saines eurent miné le préjugé qui honoroit l'ignorance de la noblesse, une femme illustre (a) se plaignoit qu'on eût imprimé ses ouvrages, louons Madame de Sevigné de s'être chargée des richesses de la Littérature. Elle eut la sagesse d'affermir par la science l'esprit, qui, tout vigoureux qu'il pourroit être, seroit sans elle, comme un Soldat vaillant dépouillé de ses armes. Munie de ces avantages, dans quel genre n'eût-elle pas brillé, ou plutôt, quel genre n'eût-elle pas inventé? Les obstacles auroient plié devant elle; les difficultés auroient disparu; les travaux qui fatiguent, épuisent, n'eussent été pour elle que des jeux amusans, & de ces jeux seroient éclos des prodiges.

Née avec un génie facile, & un cœur sensible, qui est le foyer, elle auroit pu sur-tout manier le poignard de Melpomene, qui, jusqu'ici n'a répondu aux efforts d'aucune femme. Mais elle se livra à un genre qui exprime le sentiment avec moins d'appareil, qui, inventé par l'amour ou par l'amitié, trompe le temps, rapproche les distances, console la douleur, adoucit les regrets, charme les ennuis, rend présentes les personnes absentes, & compatriotes celles de différents pays; qui paroît facile, parce qu'il est sans prétention; qui doit avoir la familiarité sans la bassesse, l'élégance sans l'affectation, la pureté du langage sans

(a) La Marquise de Lambert.

la ſéchereſſe, la juſteſſe ſans la froideur, la nobleſſe ſans l'enflure; genre le plus cultivé, & le moins fertile en bons modeles, parce qu'il eſt plus difficile de ne pas ſortir du ſimple que du ſublime. La modération dans les deſirs, fait le ſage, & dans les penſées, l'Ecrivain judicieux.

Que fera avant d'entrer dans la carriere cette femme, dont tous les pas doivent être marqués par la gloire ? Elle jette les yeux ſur ceux qui l'ont précédée. Elle voit Balzac qui travaille ſes Lettres comme des pieces d'éloquence, enfle ſes diſcours en lettres des hyperboles les plus outrées, étale un faſte ridicule pour des minuties, ſemblable à ces riches qui s'épuiſent pour de petits objets qu'ils donnent comme merveilleux, & prodiguent l'or pour étonner par un luxe extravagant : elle examine Voiture qui gâte ſon enjouement naturel, par le rafinement, ſes penſées délicates par des pointes, ſes galanteries par des fadeurs, & qui devient inſipide à force de vouloir être plaiſant ; Rabutin, qui, trop plein de lui-même, ſourit à ſes idées, comme à ſes actions, affiche l'eſprit comme la bravoure, compoſe ſes Lettres en écrivain qui veut avoir des lecteurs, ſe tourmente pour étaler des ſentiments qu'il n'a pas, ſe livre ſans haine à la ſatyre, ſans amitié à la louange, trompe ſon cœur, ou en eſt trompé.

Loin de ces écrivains maniérés, Madame de Sevigné ne prendra d'autre modele qu'elle-même. Uſurpateurs de nos hommages que vous avez ſurpris, deſcendez du trône ! L'honneur de créer le genre épiſtolaire lui eſt réſervé. Unique, elle réunira en même-temps la gloire de l'invention, & celle de la perfection.

Les beautés de Moliere ſont ternies par quelques taches, les ſiennes brillent d'un éclat pur ; Corneille paye quelquefois le tribut à ſon ſie-

cle; son génie, fait pour dominer, se met au niveau de l'esprit du jour; elle réforme le goût de sa nation & lui donne le sien. Le Tasse farde quelquefois sa muse majestueuse, & l'orne des pompons à la mode chez les écrivains de sa patrie; elle rejette la parure si chere à son sexe. Elle ne se présente qu'avec des ornements de la nature si différente de l'art qui se guinde pour l'imiter, & ne réussit qu'à la contrefaire. Tout est si facile dans ses ouvrages, qu'on diroit que la gloire ait voulu la dispenser des peines qu'elle coûte. Comment eût-elle desiré ses faveurs! elle n'écrivoit que pour soulager son ame. Les soupirs ne s'exhalent que pour aller se concentrer dans l'objet qui les fait naître. Si le génie guide sa plume, elle ne sait pas à qui elle en doit le mouvement. C'est Psiché qui vit avec Cupidon sans le connoître. Cette ignorance de son mérite, elle la portoit dans la société, où les plus beaux génies cessent souvent d'être eux-mêmes, pour vouloir trop répondre à l'idée que leurs écrits en donnent, où ils paroissent plus attachés à leurs titres, que les grands à leurs préséances. Elle savoit briller dans les cercles, sans éblouir, y plaire sans dominer; elle s'y montroit avec le talent rare de parler à propos, & le talent encore plus rare d'écouter avec intérêt : son esprit, qui étoit pour ainsi dire l'auteur de celui des autres, abandonnoit le ton de la dispute à ces mortels aigres & présomptueux, qui renversent les opinions qu'on leur objecte, sans établir les leurs; semblables à des assiégeants téméraires, qui cherchent plutôt à détruire les ouvrages qu'on leur oppose, qu'à garantir ceux qu'ils construisent.

Mais hâtons-nous d'arriver à cette époque, qui lui fit écrire ces Lettres qui charmeront à jamais les esprits délicats & les ames sensibles.

Veuve dans un âge, où sa jeunesse & sa beauté faisoient desirer sa main par les plus grands Seigneurs, son amour pour ses enfants fut le seul lien qui lui parut digne d'elle. Combien de femmes ne lui feront peut-être pas un mérite d'être restée dans cet état, où l'on trouve le pouvoir sans la contradiction, les plaisirs sans la contrainte, la liberté sans le blâme, où l'amour ne paroît pas si coupable, parce qu'il ne se présente point entouré de remords. Mais Madame de Sevigné resta veuve & vécut comme si elle eût dû répondre de sa conduite, auprès d'un époux vigilant & rigide. L'estime de soi-même, source de l'estime publique, & la plus sûre gardienne de la vérité, étoit le premier principe de sa morale. Placée entre ses études & ses devoirs, elle leur jura une fidélité dont sa santé ne put la détourner un instant. Ainsi la jalousie admira ses talents, convaincue qu'ils étoient incontestables, & respecta ses mœurs, persuadée qu'elle ne seroit point crue en leur portant la plus légere atteinte. Déja sa fille est unie à François Adhémar de Monteil, Comte de Grignan. Cette mere tendre ne vit dans ce mariage brillant, que le plaisir d'avoir sa fille sous ses yeux, en l'attachant à la Cour. Mais la fortune qui vouloit montrer en elle un exemple mémorable de l'amour maternel, la priva de l'objet qui régnoit le plus dans son cœur.

Ce héros qui fut affable avec le peuple, & fier avec les grands, qui, devenu maître de Barcelone, signala sa course par des exploits, se couvrit de lauriers à Luzzara & à Calcinato, & vainqueur d'Eugene à Cassano, finit par remporter à Villaviciosa une victoire qui établit Philippe V. sur le trône d'Espagne; ce héros, le vengeur des François, & le pere de ses soldats, n'est point dans son gouvernement de Provence. Le Comte de Grignan est nommé pour comman-

der en ſon abſence. Il emmene avec lui ſon épouſe, & dans cette Province, où l'eſprit eſt dans ſon empire, celui de Madame de Grignan trouva des admirateurs.

Mais cette mere, dont j'ébauche le portrait, ne voit dans la faveur, qui va environner ſa fille des plus grands honneurs, qu'un arrêt de mort qui lui enleve ce qu'elle aime le plus au monde. Déja l'heure du départ qu'on a voulu lui cacher, a retenti dans ſon cœur en le déchirant. Elle court égarée par ſon déſeſpoir, & ſe précipite dans le ſein de ſa fille qui l'embraſſe; mais les careſſes les plus tendres lui ſont des coups de poignard; les adieux les plus touchants des injures; les proteſtations d'amour, des ſerments de haine; elle tombe, s'évanouit, oppreſſée par ſes ſanglots, inondée de ſes larmes. Hélas! ce cruel départ qui l'anéantit, ne lui laiſſera reprendre un peu de ſes forces, que pour lui faire ſouffrir des tourments plus affreux. *Cette ſéparation*, dit-elle énergiquement, dans une de ſes Lettres, *me fait une douleur au cœur & à l'ame, que je ſens comme un mal du corps.*

Voyez-la ſuivre de l'œil le funeſte char qui emporte ſa vie. Il eſt loin & il eſt toujours préſent à ſa vue. Ses craintes l'accompagnent, ſes alarmes l'entourent. Pourquoi ſon corps n'a-t-il pas l'agilité de ſes penſées? Elle préviendroit les incommodités qui menacent l'objet qu'elle adore, ou elle les ſupporteroit. Dévorée par les ſoucis les plus cruels, le temps l'inquiete, les chemins la font trembler, les hôtelleries l'épouvantent; des dangers ſans ceſſe renaiſſants s'offrent à ſes regards effrayés, les torrents avec leurs inondations, les forêts avec leurs brigands. Elle ne voit que des précipices, n'entend que des orages; le ſoleil ne ſe leve plus pour elle, qu'au milieu d'un ſombre nuage. Sa douleur ſe répand ſur la nature

entiere, qui ne se montre à ses yeux, que sous un crêpe funebre. Qu'elle avoit bien raison d'écrire à sa fille : *Il me semble qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable.... Je serois honteuse si, depuis huit jours, j'avois fait autre chose que pleurer* ! Comme elle aime ses ennuis & ses peines ! *Je n'ai point sur mon cœur*, lui écrit-elle, *de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage.* La douleur qui l'accable est si profonde, qu'elle l'empêchera de chercher à se consoler, en lui écrivant un certain mercredi, parce que ce cruel jour fut celui de son départ.

Ses Lettres qui se succedent, & l'accompagnent, lui indiquent les endroits commodes ou périlleux. *J'ai transi de vous voir passer de nuit cette montagne* (a) *que l'on ne passe jamais qu'entre deux soleils & en litiere.*

O toi ! sujet de ses craintes, Rhône majestueux, (b) respecte l'idole de son cœur, applaudis-toi du précieux dépôt qui t'est confié ! Eus-tu jamais un plus beau motif de calmer tes flots, d'applanir tes écueils ? Mais quoi ! le Ciel s'obscurcit, les vents sifflent, ils agitent ta surface, tes eaux s'élevent, écument, mugissent, entr'ouvrent de abymes. Entends les cris d'une mere désolée, son ame l'a quittée, elle est avec celle de sa fille. Eh quoi ! les vœux, les prieres.... Tu t'appaises, touché de ses soupirs, capables d'émouvoir les êtres les plus insensibles.

Les ames superficielles se consolent avec le temps. Sa longueur augmente les regrets de Madame de Sevigné. Comme ses Lettres se succedent rapidement ! elle voudroit, par leur nombre, remplacer les regards qu'elle porteroit à sa

(a) La montagne de Tarare.

(b Elle craignoit beaucoup le Rhône pour sa fille ; elle y courut des dangers.

fille, si elle étoit en sa présence. *Ah! mon cher enfant*, lui dit-elle, *que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop que le reste.* Ne pouvant vivre avec cet objet chéri, elle s'incorpore dans ses écrits, interpretes de ses sentiments, confidents de ses peines. Avec quelle impatience elle attend les réponses! si elles tardent, avec quelle délicatesse elle exprime ses inquiétudes! *J'étois si fort en peine de votre santé, que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde hormis à moi.* Ici elle voudroit éterniser le plaisir de lire ses Lettres: *Je n'ose les lire, de peur de les avoir lues.* Là, elle lui dit: *je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir en paroles couvertes; c'est qu'ils veulent m'empêcher de penser à vous.* Ici le carnaval est triste à cause de son absence, mais ce n'est pas assez pour une absence comme la sienne. Là, elle a oui dire qu'il y avoit eu un dimanche gras, mais ce n'est que par oui dire, elle ne l'a point vu. Telle étoit la situation de son cœur. Sa tendresse étoit une source de chagrins. Faut-il donc que le sentiment de l'amour soit inséparable de celui de la peine? Est-il étonnant qu'elle trouvât, comme elle le dit, que peu de gens fussent dignes de comprendre ce qu'elle sentoit? Avec quel transport voyoit-elle les personnes qui confondoient leurs pensées avec les siennes! *Je vois Madame de Villars; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentiments.* Je te félicite, femme célebre, non pas d'avoir brillé à la Cour de Madrid, & d'y avoir obtenu l'amitié d'une grande Reine; non pas d'avoir écrit ces Lettres, agréables dépositaires de ton esprit, mais d'avoir donné le jour au vainqueur de Dénain, au Sauveur de la France, & d'avoir mérité que Madame de Sevigné trouvât une correspondance entre ton cœur & le sien. Une im-

pulſion encore plus forte la pouſſoit vers cette femme illuſtre, (*a*) qui, louée par tous les beaux Eſprits de ſon temps, s'en fit des amis par ſes Ouvrages, anéantit les énormes Romans à la mode, en compoſa où l'on vit des peintures des mœurs à la place des aventures merveilleuſes, des ſentiments vrais, au lieu des converſations où l'eſprit ſe perd & le cœur ſe glace. La ſympathie qui eſt comme le deſtin, parce qu'on ne lui réſiſte pas, la ſympathie qui rapprochoit ces deux femmes, venoit de l'ame. Les eſprits qui ſe reſſemblent, ſe repouſſent quelquefois. Les cœurs qui ſont de la même trempe, s'attirent toujours & ſe mêlent. Celui de Madame de Sevigné étoit fait pour peindre le ſentiment avec toutes les couleurs. Tantôt c'eſt un feu qui pénetre d'une chaleur douce; tantôt c'eſt un trait qui brille pour déchirer. Son ame s'épanche ſans s'épuiſer, répand ſes forces ſans s'affoiblir, ſemblable à la lumiere qui communique ſon éclat ſans en perdre. Quelle harmonie! Quelle variété dans ſes tableaux! Quelle énergie dans ſes penſées qui lui traverſent le cœur! (*b*) Quelle force dans ſes expreſſions! *Je ne ſais où me ſauver de vous*, écrit-elle à cette fille idolâtrée. Si elle lui connoît quelque chagrin, elle en eſt ſi fort poſſédée, qu'elle produira ou ennoblira des termes pour lui marquer ſon envie de l'en délivrer. *Je voudrois écumer votre cœur.* Ainſi Montagne trouvant l'inſtrument de ſes idées trop foible, inventoit des expreſſions, ou appliquoit d'une maniere neuve, celles qui étoient déja en crédit. Le génie créé comme le beſoin, mais fécond en idées puiſſantes, s'il éprouve l'indigence de la langue, s'indigne contre elle & l'enrichit. Qui devoit mieux jouir de

(*a*) Madame de la Fayette.
(*b*) Expreſſions de Madame de Sevigné.

ce droit, que celle qui croyoit faire tort à ses sentiments, que de les expliquer avec des *paroles* ?

Toujours pleine de son sujet, le feu qui l'anime répand un souffle de vie sur les anecdotes qu'elle raconte. Quelle merveilleuse simplicité dans ses narrations ! l'art ne saisiroit pas autant. Il ne procure qu'un demi-plaisir. On sourit avec la Mothe, on rit avec la Fontaine. Elle vous entraîne, & vous attache à tous les objets. Quel intérêt ne prend-on pas aux intrigues, aux détails du mariage de Lausun avec la fille de Gaston d'Orléans, au récit de celui d'une fille (*a*) de Louis XIV. avec le Prince de Conti. Si elle décrit l'incendie d'une maison, ou le supplice de deux célebres empoisonneuses, (*b*) on y est présent, on en voit les horribles circonstances, & l'on frémit. Parle-t-elle du passage du Rhin, ou d'une réception des Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, c'est une autre maniere avec d'autres charmes. Quel agrément dans ses réflexions ! Quelle finesse dans ses plaisanteries ! Quelque langage quelle prenne, la chaleur de l'intérêt le gagne si bien, qu'on doit la regarder comme la Déesse du sentiment.

D'où partent en effet ces narrations qui sont des tableaux variés ? d'une ame vivement émue. L'esprit raconte, l'imagination décrit, le cœur peint. Elle réunit les couleurs de Vateau & celles de Rembrant. Parlons plus naturellement : sa narration a quelquefois la naïveté de la Fontaine, mais non dans son négligé, & quelquefois la force de Tacite, mais non enveloppé dans sa gravité. Apperçoit-on des fleurs ? elle ne les répand pas, elles lui échappent des mains. Si on lui trouve

(*a*) Mademoiselle de Blois.
(*b*) La Voisin & la Brinvilliers.

de l'art, ce sera celui des femmes du Pérou, qui laissent tomber les perles qui les parent, sans avoir l'air d'y prendre garde, & d'y attacher le moindre prix. Enfin elle a des traits de candeur & de beauté, qui rendent ses Ouvrages supérieurs à ceux de toutes les femmes de son temps.

Voyons celles qui pourroient lui disputer la palme. Seroit-ce la naïve Deshoulieres, la tendre la Suze, l'ingénieuse & fertile Scuderi ? La premiere a sans doute excellé dans l'Idylle ; mais épuisée dans deux ou trois petites pieces de ce genre, elle se traîne dans les autres ; son esprit facile sans fécondité, présentant toujours les mêmes objets, ramene sans cesse les mêmes idées. D'ailleurs, incapable d'un certain essor, elle n'a jamais pu soutenir le ton de la haute Poésie. La seconde a brillé dans l'Elégie ; mais elle peint plutôt les langueurs de l'amour que ses transports. Ses vers foibles, durs, sans exactitude & sans images, n'offrent que les surfaces de la passion. Elle est comme ces Acteurs qui expriment le sentiment par le son de la voix, & non par l'éloquence des entrailles, & les accens de l'ame. La troisieme envahit une réputation, dont la moitié disparut avec elle. Ses Ouvrages dûrent leur faveur à son état, à la mode, aux circonstances, à des allusions aux mœurs de son temps. A force d'épurer ses pensées & son langage, elle se présente sous les traits d'une précieuse qui rafine l'esprit & le sentiment. Madame de Sevigné prend tous les tons sans les confondre, & sa gloire n'est obscurcie d'aucun nuage.

Mais par quels moyens, des Lettres qui ne contiennent que de petits faits, & les nouvelles du jour, se font-elles lire avec un plaisir soutenu, tandis que les Histoires des vastes Empires, les tableaux de leurs révolutions, lassent, fatiguent ? Comment des Lettres en si grand nom-

bre, qui expriment toujours le même ſentiment; n'inſpirent-elles pas quelquefois l'ennui, enfant de l'uniformité, tandis que les écrits les plus tendres, les plus intéreſſants aſſoupiſſent ſouvent le lecteur ! Ici l'on voit ſe réunir les grands intérêts & les petites cauſes, la ſimplicité & la parure, les ſaillies & la retenue, la profuſion & l'économie, le deſir & la ſociété.

Ah ! ſi les petits détails ont des attraits dans Madame de Sevigné ; ſi ſa tendreſſe pour ſa fille, quoique répétée à l'excès, offre toujours les charmes de la nouveauté, n'en cherchons point d'autre cauſe que la vivacité de ſon imagination, & la ſenſibilité de ſon ame. Qui a jamais poſſédé ces deux avantages dans un degré auſſi éminent ? Tout ce qui tient violemment au cœur, eſt de courte durée : rien ne tarit ſi vîte que la ſource des larmes ; mais elle a le talent de prolonger le ſentiment ſans l'affoiblir, de porter la paſſion au comble ſans laiſſer des intervalles, d'épuiſer la ſource des pleurs, & de la renouveller en même temps. Le mouvement & la variété de la nature, elle les communique à ſes écrits qui nous commandent : maîtreſſe abſolue de nos affections, elle rend la peine agréable, & la douleur aimable.

O femme unique ! quand je lis tes ouvrages, j'oublie que j'ai lu d'autres livres. Je n'imagine pas de plus grand plaiſir, que celui dont tu m'affectes. Les émotions que tu fais paſſer dans mon ame en effacent les autres. Que tu avois bien raiſon de dire à ta fille : *il faut bien que vous ſoyez ingrate, le moyen de rendre tout cela.* Quand tu peins ton amour pour elle, je ne me ſouviens plus des pleurs d'Andromaque pour Aſtianax, des ſoins, des craintes, des inquiétudes de Merope pour ſon fils. C'eſt ainſi que cette héroïne de la tendreſſe maternelle me ravit, me tranſporte, & me remplit de la profondeur des ſen-

timents. Si elle apprécie quelquefois mal les Ecrivains de ſon temps, c'eſt un trait de reſſemblance, qu'elle a avec nos plus grands Auteurs, dont les jugements ont été ſouvent dictés par la prévention. La République des Lettres eſt le pays le plus agité par des factions, & l'eſprit eſt preſque toujours l'eſclave du cœur. (*a*). Mais ſon ame imprimée dans ſes ouvrages, les diſtingue non-ſeulement de ceux des hommes, mais de ceux de ſes ſemblables qui ont le mieux réuſſi à faire parler le ſentiment. Femmes illuſtres, qui avez dédaigné les fleurs que nous vous offrions, pour nous arracher les lauriers que notre juſtice vous refuſoit, applaudirez-vous à l'éloge que je conſacre à votre rivale ? Oui, je vois vos ombres brillantes s'incliner devant la ſienne, je vous entends dire que Madame de Sevigné a illuſtré ſon ſexe par ſes talents ; mais j'oſe encore prétendre qu'elle a illuſtré ſes talents par l'accompliſſement de tous ſes devoirs.

SECONDE PARTIE.

LA vértu qui nous fait remplir les devoirs de l'état qui nous enchaîne, eſt la premiere des vertus. Les occupations déplacées ſont auſſi coupables que l'oiſiveté. Vouer aux Lettres un tems que des objets importants réclament, c'eſt s'abrutir au ſein de la politeſſe, s'avilir au ſein de l'honneur. C'eſt reſſembler à ce Roi inſenſé qui abandonnoit les rênes de ſon Empire, pour compoſer des Diſſertations Théologiques. (*b*) Ma-

(*a*) Madame de Sevigné blâme les Tragédies de Racine, & fait un éloge pompeux de ſon Eſther. Ainſi Milady Montagne exalte Pope dans une de ſes Lettres, & le rabaiſſe dans une autre.

(*b*) Jacques Premier, Roi d'Angleterre.

vées ; animer, embellir la société, & n'y décider de rien ; recevoir une éducation qui les condamne à la frivolité, & subir le blâme de n'avoir point d'énergie ; combattre sans force, commander sans empire, ou régner comme ces Souverains dont les loix ont besoin d'être confirmées par leur sujets ; quelles étonnantes contrariétés ! La raison doit rassembler toutes ses forces, pour marcher d'un pas ferme entre ces contrastes d'autorité & de servitude, d'adoration & de mépris.

Ce fut dans le sein de l'étude que Madame de Sevigné trouva le soutien nécessaire, pour porter le joug sans murmure, & pour l'alléger sans crime. Elle sut très-bien distinguer ce qu'il y a de vrai & de factice dans la puissance & la foiblesse dons nous environnons les femmes. Faite pour s'élever au-dessus des préjugés, elle ne secoua point ceux qui lui parurent appartenir au respect qu'elle devoit avoir pour elle-même. Les devoirs qui lient réciproquément, si difficiles à remplir, quand l'une des parties s'en dégage, auroient signalé sa vertu, s'ils lui avoient coûté des efforts. Jeune, belle, & avec ces avantages, douée de ceux de l'esprit, elle éprouva de la part de son époux des infidélités, qui ne firent que l'affermir dans son amour. Elle eût été pour lui une nouvelle Alceste, quoiqu'il en outrageât les charmes, en violant des vœux prononcés à la face des Autels. Ainsi donc les sermens les plus sacrés sont trahis ; on quitte la beauté & l'innocence, pour acheter dans le sein de l'impudicité, la honte & souvent le trépas.

Mais ce malheureux point d'honneur, toujours condamné, jamais flétri, & qui n'auroit pas fait couler tant de sang, s'il avoit rendu infames ceux qu'il rendoit cruels, lui enleva un époux (a)

(a) Il fut tué dans un duel, par le Chevalier d'Albert.

ſi peu digne de ſon cœur. Elle le pleura, & ſon deuil ne fut point une repréſentation pour le public. Ses enfants furent ſeuls capables d'eſſuyer ſes larmes. Les vertus d'une épouſe ſont celles d'une mere. Tous les devoirs ſe tiennent par une chaîne qui les lie. Mais ceux qu'on loue le moins, ſont ceux qui méritent le plus notre eſtime. Mere, elle en remplit ſans faſte les obligations dans les choſes qui paroiſſent les moins importantes. Cependant elle n'eut jamais pour ſes enfants, ces ſoins efféminés qui empoiſonnent, cet amour qui détruit en voulant conſerver, qui étouffe en embraſſant. Tels ne pouvoient pas être les ſentiments de celle qu'un homme d'eſprit (*a*) appelloit l'incomparable mere beauté. Sa tendreſſe pour ſes enfants, qui la condamna au veuvage, l'immola à leur éducation. Elle ſe dit à elle-même, en les preſſant contre ſon ſein : Voilà deux êtres que j'ai portés dans mes entrailles, je dois les rendre dignes du Ciel qui me les a donnés, & de la patrie à qui j'en ſuis comptable. Travaillons pour que mon fils ſe diſtingue un jour par ſes ſervices, & par ſa probité. Que ma fille ne ſe contente pas d'étaler aux yeux des hommes les charmes d'une frivole beauté. Que ce préſent funeſte ne ſoit pas pour elle une ſource d'erreurs & de larmes ; qu'elle ſoit élevée auprès de moi, & non dans ces aſyles où elle ne ſeroit pas inſtruite des devoirs qui l'attendent, & des dangers qu'il lui faudra éviter. Meres qui exilez vos enfants comme des ennemis de vos plaiſirs, de vos prétentions, & des accuſateurs de votre âge, les miens que j'aurai ſous mes yeux, feront durer ma joie & ma jeuneſſe. Montrons le but, fourniſſons les moyens, indiquons les écueils, tendons une main qui les guide l'un & l'autre. Si

(*a*) M. de Coulanges.

leur éducation répond à mes ſoins, je bénirai tous les jours les tourmens qui ont précédé l'inſtant de la maternité. S'ils étouffent les bonnes ſemences que je vais jetter dans leur ſein, je regretterai que le moment de leur naiſſance n'ait pas été celui de ma mort.

Une femme capable d'agir d'après ces principes, ne tenoit plus au monde que par les bienſéances que ſon rang la forçoit à remplir. Rarement ſe montroit-elle dans ces cercles d'où l'on a banni les converſations qui inſtruiſent, pour mettre à leur place ces jeux qui ſont l'eſprit des ſots, & l'enfance des gens d'eſprit. Elle ſavoit qu'elle devoit à ſes enfants une naiſſance plus précieuſe que celle qui les faiſoit jouir de la lumiere; elle ſavoit que cette ſeconde naiſſance eſt la ſeule qui ſoit proprement l'ouvrage des hommes. La Religion, principe & centre de tous les devoirs, la morale qui les fait remonter juſqu'à Dieu, pour les faire deſcendre juſqu'à nos ſemblables, & les ramener enſuite vers nous-mêmes, furent les fondements ſur leſquels s'élevoit l'édifice qu'elle conſtruiſoit. Les ſciences venoient l'embellir & le fortifier, mais non ces ſciences, qui, au lieu de nous apprendre à penſer, ne nous enſeignent que les opinions des autres. Les livres ſeuls ne font pas les ſavants; le génie s'en paſſe, ou les dévance. En effet, il faut orner l'eſprit de ſes propres tréſors, en le cultivant, & non le ſurcharger de dépouilles étrangeres. Ils ſont toujours, ainſi que le dit Charron, *à lui remplir* la mémoire du bien d'autrui, & ne ſe ſoucient de lui réveiller & éguiſer l'entendement, pour lui faire valoir ſon *propre bien*. Madame de Sevigné chercha d'abord à connoître le caractere de ſes enfants, & en le développant, elle conſulta plus leurs facultés que les ſiennes. Agir autrement, c'eſt riſquer de jetter des ſemences dans un ſol où

elles ne doivent pas germer. Elle voulut rendre utiles les défauts mêmes.

Le grand art de la législation, ainsi que de l'éducation, est de mettre à profit les passions & les foiblesses, en les bien dirigeant. L'homme, roi de la nature, lui donne la forme qu'il veut, fait éclore des fruits où l'on voyoit des ronces, applanit les rochers, desseche les marais, creuse des canaux, vivifie les déserts. Pourquoi ne produiroit-il pas les mêmes miracles sur les caracteres qu'il doit former? On détourne le cours d'un torrent, & l'on ne donneroit pas une pente réguliere à des affections désordonnées! & il seroit impossible de changer les défauts en perfections! On plie les métaux, on les purge de toute espece de poison, qui s'incorpore avec eux, & l'homme, plus dur que le cuivre & l'acier, ne perdroit point l'alliage impur qui le dégrade! On ne connoît donc pas toutes les ressources d'une institution bien entendue. Madame de Sevigné n'avoit besoin, dans l'instruction de ses enfants, que d'entretenir en eux l'amour de l'honnête. Mais comme il est un art de diminuer les peines, elle eût trouvé celui d'affoiblir les mauvaises inclinations, de les épurer même, en les tournant vers un but raisonnable, secret plus utile que celui de rendre salutaires les plantes venimeuses.

Après les principes capitaux, elle leur inspiroit le desir de plaire, capable de faire naître les vertus à la place des vices. Dans la société, l'homme poussé par ce mobile, quitte ses goûts & ses penchants, pour prendre ceux des autres. Ce desir de plaire, bien dirigé dans l'éducation, changera sans doute les caracteres. Ainsi cet animal domestique qui nous flatte, nous caresse, & veille à nôtre sûreté, n'a point naturellement en partage la douceur riante qu'il nous montre;

c'eſt nous qui faiſons paſſer en lui ſes inclinations, ſes affections. L'envie de nous plaire, lui communique cet attachement, dont il nous donne des preuves & des leçons.

Si Madame de Sevigné eût trouvé de grands obſtacles dans l'éducation de ſes enfants, ſa tendreſſe plus clairvoyante, plus active encore que ſon génie, les eût transformés en moyens. L'éloquence qui perſuade, n'eſt autre choſe que le ſentiment. Mais elle jouit de l'avantage de travailler ſur des ſujets dociles, & de celui de préſenter en elle-même, le modele des vertus qu'elle enſeignoit. Une femme qui ne parloit à ſes enfants que de l'amour de l'ordre, étoit bien capable de bannir la confuſion qui embrouilloit les affaires de la maiſon de Sevigné. Payer les dettes que les grands Seigneurs regardent comme des titres de nobleſſe, retrancher d'un vain luxe, pour appaiſer les murmures des créanciers, ſe confiner dans ſes terres, s'y occuper des moyens de les faire valoir, ſans nuire aux laboureurs; ſe relâcher de ſes droits, qui ſont des reſtes de l'ancienne tyrannie; adoucir la rigueur des ſaiſons, en abaiſſant le prix des denrées; multiplier les moyens d'induſtrie, pour augmenter ceux de ſubſiſtance; mettre plus de proportion entre les travaux & les ſalaires, entre les beſoins & les facultés; ſecourir les malades qui attendent la mort, les indigents qui l'implorent; ſupprimer les dépenſes inutiles, réduire les néceſſaires pour ſatisfaire ſa bienfaiſance; gouverner ſa maiſon, régler ſon domeſtique; tels étoient les plaiſirs d'une jeune veuve, dont la préſence faiſoit les délices de la Cour & de la Ville.

Si elle eſſuya des travaux, en débrouillant le cahos des affaires de ſa maiſon, ils ſe changerent en ſources de volupté, parce qu'ils avoient pour objet le bien de ſes enfants. Avec quel em-

pressement ne tâchoient-ils pas de répondre à ses espérances ! S'ils n'eussent pas reçu des talents de la nature, leur reconnoissance leur en eût donné. Le cœur autant que l'esprit, renverse les obstacles semés dans la route des arts & des sciences. Ils auroient été sans aptitude, que leur amour pour elle en eût fait des prodiges. Déjà le bruit de la beauté de sa fille est parvenu à la Cour. On la desire, elle l'y amene, en lui donnant des avis que sa vertu rendoit inutiles. Elle paroît, aussi-tôt les regards se tournent vers cet astre qui éclipse tous les autres. Les Poëtes la chantent, les femmes l'approuvent, les Courtisans la respectent, & le maitre n'ose que l'admirer. Elle étonna bientôt dans ces fêtes que Louis XIV. donnoit, & qui empruntoient leur éclat de sa magnificence. Elle joua le rôle d'un amour, & celui d'Omphale, dans ces spectacles qui n'offrent rien de grand sans le secours des Divinités fabuleuses, & qui, au lieu d'amollir nos sens par la réunion des arts, deviendroient utiles, s'ils présentoient les efforts & les triomphes des vertus patriotiques. Ses charmes ne brilloient point sans enflammer ; mais ses yeux faisoient des conquêtes, dont ils ne s'apperçoivent pas. Sa modestie relevoit ses appas en les négligeant, & son esprit qui la trahissoit, trompoit le voile de sa modestie.

La beauté, car elle n'est autre chose que la vertu embellie, ne doit inspirer que des sentiments honnêtes. La voir, l'aimer, désirer d'être son époux, fut le sort des hommes les plus aimables de la Cour. Mais les avantages extérieurs ne pouvoient rien sur elle. Le mérite seul devoit la toucher. Adhémar l'emporta donc sur tous ses rivaux. Unis sous les auspices les plus heureux, la sagesse & l'amour en formerent les nœuds. Le bonheur de Madame de Sevigné croissoit avec

celui de sa fille. Mais elle ne se crut pas quitte de ses devoirs. Plan de conduite envers son époux, & le monde qu'elle alloit fréquenter, conseils pour régler ses affaires, ses lectures, ses démarches ; tels furent les soins dont l'amour maternel l'avertissoit, mais dont la sagesse de sa fille eût pu lui épargner l'embarras. O fille trop aimée mille fois pour le repos de ta mere ! (*a*) tes honneurs vont faire ses tourments, tu pars, les destins de ton époux t'appellent, tu pars..... Elle n'aura dans ses douleurs que le plaisir de baiser ton image. Mais bientôt elle tiendra sur ses genoux ta propre fille, elle croira t'embrasser en caressant cette célebre Pauline, (*b*) qui, depuis adorée en Provence, y fit revivre tes vertus & tes graces. Avec quel transport Madame de Sevigné n'auroit-elle pas vu son sang se mêler avec celui des illustres maisons de Simiane & de Vence ? Pourquoi donc une longue vie n'est-elle pas la récompense du génie orné des plus belles qualités du cœur ? Le sien, toujours occupé de sa fille, ne se reposoit que sur la pensée de la voir. Alloit-elle la trouver en Provence, ce bonheur, hélas ! trop court, étoit empoisonné par la nécessité de la quitter. Traînant la douleur sur ses pas, elle revenoit à Paris comme dans un lieu d'exil. S'y faisant une solitude au milieu même du monde, tous ses plaisirs étoient de penser à l'objet de ses inquiétudes. Jalouse même de conserver le souvenir de ses peines, elle ne les adoucissoit que par ses Lettres. C'est là qu'elle a consacré cet amour maternel, vis-à-vis duquel tous les autres sentiments ne sont que des émotions légeres. Cependant ces Lettres, où res-

(*a*) Expressions de Madame de Sevigné.

(*b*) Elle épousa le Marquis de Simiane, qui succéda au Comte de Grignan, dans la charge de Lieutenant pour le Roi, en Provence.

pire l'éloquence la plus touchante, renferment aussi les principes de la morale qu'elle fait aimer, & de la Religion, qu'elle ne croyoit pas devoir être le partage de la stupide imbécillité. Ces principes, qu'elle ne perdit jamais de vue, formoient un contrepoids à ses peines. O femme incomparable! que de raisons n'avois-tu pas de recourir à cette providence, dont tu faisois ton unique bien (*a*).

Son fils, jouet de cette passion tyrannique, que les gens d'esprit sentent avec plus de vivacité que les autres, la plonge dans les inquiétudes les plus affreuses. Elle gémit de le voir aux pieds d'une de ces femmes (*b*), qui, pour jouer le rôle d'Impératrice, s'en croient la dignité, tiennent leurs charmes du théâtre, & de leurs charmes la ruine de leurs amants. Mais elle ne lui oppose pas ces contrariétés qui changent les goûts en passions. Elle ne prend point ce ton d'autorité qui, voulant nous délivrer de nos erreurs, nous y attache davantage. Elle se met entre son fils & la volupté qui veut le corrompre. Voudroit-elle imiter ces parents, qui sourient à leurs enfants qu'ils voient s'abreuver dans la coupe de la mort? Mais son fils ne sort d'un abyme que pour se précipiter dans un autre. Est-ce là le prix des soins qu'elle eut de régler son enfance? A-t-elle jamais favorisé les premieres fougues de l'âge, en les regardant comme les élans de l'esprit vif & prématuré? Elle le voit traîner les fers d'une de ces femmes, dont la célébrité augmente les charmes & l'empire. Quand la vanité se mêle à l'amour, il n'est peut-être pas plus violent; mais il est plus opiniâtre. Alors tenoit école de politesse & de galanterie, cette fameuse Ninon, l'idole des beaux esprits & des grands Seigneurs

(*a*) Expressions de Madame de Sevigné.

(*b*) La Champmeslé.

de ſon temps. Senſible, elle ne voulut avoir que des goûts. Née pour les plaiſirs, elle vécut pour eux & leur donna des loix. Cultivée par les Belles-Lettres, elle ne s'en ſervit que pour ſe rendre plus aimable & plus indépendante. Souveraine de la mode qui la faiſoit aimer, elle ne la ſuivit jamais dans ſes penchants; maîtreſſe des deſirs de l'orgueil, eſclave de ceux de l'amour; Reine, elle eût pris la houlette; bergere, elle eût dédaigné le ſceptre : volage par ſyſtême, elle ne fut fidele à ſes amants que lorſqu'ils devinrent ſes amis; amoureuſe ſans tendreſſe, coquette ſans vanité, elle allumoit des paſſions, & ne vouloit que des fantaiſies; décente dans ſon maintien, libre dans ſes idées, elle poliſſoit l'eſprit & corrompoit l'ame de ſes adorateurs; au-deſſus de la contrainte des bienſéances, & des outrages du temps, elle fut reſpectée malgré ſa licence, & adorée malgré ſa vieilleſſe. Enfin, aſſociant les vertus morales à tous les agréments, elle ne manqua de probité qu'en amour. C'eſt dans les pieges de cette Léontium moderne, que Madame de Sevigné voit ſon fils arrêté. Son état lui parut d'autant plus déplorable, qu'il tenoit plutôt de la ſéduction que de la tendreſſe. Les erreurs de l'eſprit ſont plus durables que celles du cœur; alors on s'attache par les choſes qui devroient détacher.

Que ne fit point cette mere prudente, pour déchirer le bandeau épaiſſi ſur les yeux de ſon fils! Avis ſages, remontrances douces, tout fut employé. *Je ſuis*, diſoit-elle, *ſa confidente, pour être en droit de lui dire mes ſentiments.* L'art d'entrer dans les malheurs des hommes en relevant leur courage, eſt celui de les conſoler; l'art de les plaindre dans leurs erreurs en les condamnant, eſt celui de les guérir. Ils devroient faire l'un & l'autre, les premiers devoirs de la ſociété.

Ils furent toujours sacrés pour cette femme magnanime, que je ne peindrai jamais comme je le désire. Quel est l'homme qui ne voudroit lui ressembler, sur-tout dans un siecle où nos écrits, aussi frivoles que nos mœurs, nos arts aussi superficiels que nos modes, nos ames aussi petites que nos manieres, nous rapprochent si fort de ce sexe, que nous croyons foible & léger? Madame de Sevigné ne disoit rien, ne faisoit rien, qui ne portât l'empreinte d'un caractere mâle. L'amour maternel, chez elle, avoit les traits de l'héroïsme. Tendre sans foiblesse, elle conseilloit à sa fille de donner à son fils une éducation *rustaude*; c'est le terme dont elle se servoit. En effet, accoutumer les enfants aux délices, c'est les rendre vieux dans leur jeunesse. La force annonce l'homme, & l'esprit, dans un corps foible, est comme une arme dans une main défaillante. C'est de ses principes sages que partoit son aversion contre les dépenses folles, larcins faits à l'indigence; sa haine contre le jeu, occupation de l'oisiveté, aliment de l'avarice, écueil de la probité.

Une femme aussi forte ne devoit pas rechercher ces amusements qu'on varie, parce qu'ils lassent, qui ont les dehors du plaisir & le caractere de l'ennui. Loin de ces femmes dont les jours se perdent à penser à leur parure, à briguer des hommages, & à promener de cercle en cercle les charmes qu'elles se donnent, elle ne tenoit à la société que par l'envie d'y être utile. N'y trouvant que des mortels oppresseurs ou opprimés, elle faisoit rougir les premiers, & consoloit les seconds. La haute naissance, qui ne devroit être que la vertu décorée & bienfaisante, & qui n'est que trop souvent l'enseigne du vice, de la bassesse & de la tyrannie, n'étoit, à ses yeux, que l'image de ses obligations, & un

un appui pour les malheureux. Les secours qu'ils attendent, lui paroissent les dettes des riches Elle eût, si elle l'avoit pu, ôté les titres à ceux qui les souillent, pour les transporter aux vertueux obscurs qui les auroient honorés; éloignée d'afficher cet extérieur sévere qui masque plutôt la corruption des mœurs, qu'il n'annonce leur pureté, sa sagesse attiroit comme ses appas. C'étoit le respect accompagné par l'amour, & qui n'en prend que les graces naïves. Ne voyant plus les belles qualités que dans les autres, elle ne les loua si bien dans Turenne, que parce qu'elle les possédoit toutes. Embrassant les causes & les effets, & n'envisageant ceux-ci que sous leur rapport avec le bien public, elle n'estimoit le génie que par les services qu'il pouvoit rendre; le génie qui, abandonnant la gloire pour l'intérêt, est comme la Noblesse qui se mésallie. Ennemie de l'étiquette, qui met des grimaces à la place des actions, elle ne regardoit point les devoirs de l'amitié comme des cérémonies, ceux de la parenté comme des usages. Elle aimoit ses amis comme elle-même, ses parents comme ses amis. Quelle preuve n'en donna-t-elle pas à cet oncle (a) qui fut son conseil dans les affaires de sa maison, & dont elle devint l'amie la plus tendre & la plus zélée? La reconnoissance pure & simple n'est que l'acquit d'une dette. Mais quand l'amour s'y mêle, elle est un sentiment héroïque, parce que les bienfaiteurs humilient en s'arrogeant une espece de domination. Comme elle ne trouvoit que des charmes dans ses devoirs, l'ingratitude lui eût paru une peine. Elle eût souffert d'être mal avec la vertu. Ses obligations, transformées en plaisirs, lui coûtoient si peu, qu'on seroit tenté de ne pas lui en

(a) Christophe de Coulanges, Abbé de Notre-Dame de Livry.

faire un triomphe. Je ne célébrerai donc pas son attachement à ses amies, à leurs intérêts, amitié inconnue aux femmes, & qui n'est jamais entre elles, qu'un nœud formé par le besoin ou la politique. Mais n'oublions pas les souffrances dont l'accabloient ses alarmes sur la santé de sa fille, & ses inquiétudes sur son éloignement. Une femme aussi tendre devoit périr victime du sentiment qui la consumoit. Faut-il que les cœurs faits pour aimer, éprouvent plus vivement la peine que le plaisir? La mort ne vient-elle pas assez vite, sans que le chagrin en précipite la marche, déjà trop rapide? Je touche au moment qui met le comble à la sensibilité de Madame de Sevigné, par un sacrifice héroïque.

Sa fille, retirée au château de Grignan, y gémit, atteinte d'une maladie qui fait craindre pour ses jours. Le bruit en parvient à cette mere déjà trop malheureuse par sa tendresse. A cette nouvelle horrible, elle eût péri, étouffée par sa douleur, si l'espoir de soulager ce qu'elle a de plus cher, n'eût repoussé la mort. Elle part, vole, arrive, s'évanouit. L'aspect de ce magnifique château ne lui retrace que l'image de la désolation. En proie aux idées les plus sombres, elle croit déjà voir sa fille dans un cercueil. On la rassure, elle monte, se précipite sur ce lit funebre, où souffre sans connoissance l'objet de ses craintes. Elle la serre contre son sein, l'inonde de ses larmes; elle veut lui parler, mais ses paroles ne sont que des soupirs; elle pose sa main sur son cœur déjà glacé par le trépas, elle veut crier, mais ses cris ne sont que des sanglots. Elle tente de la ranimer par ses baisers. Ses levres collées sur les siennes voudroient respirer la maladie, & arracher son souffle mortel de ce cœur qu'elle adore. Eh quoi! les maux du corps, comme ceux de l'esprit, ne devroient-ils pas finir

dans les bras des personnes qui nous aiment? Les soins redoublés, les caresses de l'amour le plus empressé, seront donc inutiles, ainsi que les secours de l'art. Il ne reste plus à cette mere désolée, que de demander au Ciel d'être chargée des maux de sa fille. Pour se le rendre favorable, elle lui sacrifie sa tendresse. Ses vœux sont exaucés, la maladie quitte sa fille pour s'emparer d'elle-même. Ses yeux s'obscurcissent, son visage pâlit, ses mains tremblent, son corps frissonne, sa voix s'éteint; on la transporte sur un lit, où elle embrasse la douleur, & succombe sous la mort, qu'elle a invoquée, pour sauver des jours qui lui étoient plus chers que les siens. Ainsi mourut ce prodige d'esprit, de beauté, de vertu. Le deuil qui voila le château de Grignan s'étendit bientôt sur toute la France. On la pleura; mais qui la regretta plus que sa fille? Arrachée des bords du tombeau, elle ne sentit pas le prix de la vie. La santé, dont le bonheur est si bien goûté après la guérison, lui parut plus affreuse que les maux dont elle sortoit. Méprisant les plaisirs & sa beauté, le front abattu & voilé, les yeux baignés de larmes, ensevelie dans les ombres de sa douleur, elle disoit d'une voix entrecoupée par des sanglots: je ne la verrai donc plus cette mere qui m'aima plus qu'elle-même, qui enrichit mon esprit des trésors de la littérature, dont elle fut l'ornement, nourrit mon cœur des leçons de la vertu, dont elle offrit le modele; cette mere aussi tendre que sage, aussi sublime qu'agréable, qui illustra son sexe par ses talents, & ses talents par l'accomplissement de tous ses devoirs!



NOTES.

QUOIQUE Madame de Sevigné n'ait pas fait de Tragédie, j'ai avancé qu'elle étoit propre à ce genre : je me suis appuyé sur le caractere de son génie, & sur la sensibilité de son cœur. M. Helvetius a dit quelque part, que la Lecouvreur & Ninon Lenclos avoient autant d'esprit qu'Aristote & Solon. M. de Voltaire, dans ses Questions sur l'Encyclopédie, trouve cette pensée fausse, parce qu'elles n'ont rien écrit ; mais le talent est un don de la nature : il n'est pas accordé à un sexe plutôt qu'à un autre. Quoiqu'il ne soit pas connu par la voie de l'impression, il peut être égal à celui qui s'est illustré : il n'en est pas de lui comme des richesses, dont l'existence ne s'annonce que par l'éclat & l'usage ; il fermente comme les feux souterreins, mais il ne trouve pas quelquefois son moment d'explosion. Il tient souvent à des circonstances qui doivent avoir plus d'action sur les hommes que sur les femmes, & dans lesquelles il est plus rare qu'elles se trouvent. L'esprit délicat que nous leur accordons, est moins l'ouvrage de leurs fibres, que de leur éducation, & des bagatelles dont nous les berçons. Imitatrices, elles prennent la teinte des petits objets auxquels nous les accoutumons. Si quelques-unes ont brillé dans les Sciences abstraites, quoiqu'on ne les crût propres qu'à cueillir des fleurs, pourquoi interdirois-je les succès de la Tragédie à une femme qui sembloit y être appellée? Il seroit inutile de se retrancher sur ce qu'elle n'en a point fait. Si Milton n'avoit pas vu en Italie une Comédie sur Adam ou le Péché originel, probablement il n'auroit pas eu l'idée de composer le Paradis perdu ; seroit-on en droit de conclure qu'il n'avoit pas le génie épique? D'ailleurs, l'aptitude qu'on a pour une chose, peut porter à croire qu'on la fera bien. J'annonçai à M. Dorat, d'après ses Epîtres, qu'il réussiroit dans la Comédie ; la Feinte par amour, & le Célibataire, ont prouvé que je ne m'étois pas trompé. Le caractere de Madame de Sevigné m'a fait penser qu'elle auroit pu avoir des succès sur le Théâtre de Melpomene. La force, l'élévation, la justesse, le sentiment, elle réunit tous ces avantages ; ajoutez-

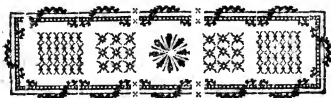
leur une simplicité attrayante : elle ne cherche pas le beau, elle le fait sans y penser, ainsi que le disoit Fénelon de Démosthene. Enfin, quel est l'Auteur qui a aussi-bien peint l'amour, ou une autre passion, qu'elle a développé l'amour maternel ? Si quelque Censeur froid trouvoit qu'elle a poussé ce sentiment jusqu'à la satiété, elle pourroit lui répondre par ce vers de Mérope :

Je suis mere, & tu peux encor t'en étonner !

Il nous sied bien de reprocher aux femmes leur mollesse & leur légéreté. A juger de nous par nos mœurs, nos écrits & nos arts, nous leur ressemblons assez. D'ailleurs, n'est-ce pas nous qui leur avons fait prendre ce caractere, en les condamnant aux jeux & au repos, qui les rendent foibles & frivoles. Ce n'est point l'*imbécillité* du sexe, pour me servir du terme de Mezerai, qui l'empêche de tenir le sceptre, ou de manier le timon des affaires publiques. Nous l'en avons jugé incapable, d'après les idées que nous en avons fait concevoir : mais l'Histoire contredit souvent notre façon de penser. N'est-ce pas en consultant la nature, que les Poëtes, sur-tout l'Arioste & le Tasse, ont peint des femmes guerrieres ? Des êtres phantastiques n'intéressent pas. La Fable des Amazones est appuyée sur la vérité ou la vraisemblance. Si Virgile nous représente Camille armée d'une hache, maniant des javelots, renversant à ses pieds les plus redoutables guerriers, il a soin de lui donner une éducation conforme au rôle qu'il lui fait jouer. Chez nous, les femmes sont élevées d'une maniere qui les dénature, en les amollissant à l'ombre d'un repos puérile. La vigueur des fibres n'est entretenue que par l'action & le mouvement des nerfs. Chez les Germains, elles accompagnoient leurs époux à la guerre, & les excitoient dans les combats. Leur mariage n'étoit pas un lien de convention ou d'intérêt, mais une union pure. Le mari faisoit présent à sa femme d'un attelage de bœufs, d'un cheval avec son mors ; il lui donnoit un bouclier, l'armoit d'une épée & d'une lance : parmi ces peuples, les femmes alloient de pair avec les hommes. Chez nous, elles n'ont presque rien à nous envier du côté de l'énergie : il s'est fait une dégradation dans nos mœurs & nos manieres, qui commence à nous efféminer. Que deviendrons-nous dans la suite ? Si l'on en croit quelques Ecrivains, les Scythes s'énervoient de bonne heure,

penſoient, agiſſoient & parloient comme les femmes : ils attribuoient leur changement aux dieux irrités. Hérodote aſſure que c'étoit un châtiment de Vénus, qui les puniſſoit ainſi, parce qu'ils avoient pillé ſon Temple. C'eſt d'après cette anecdote qu'Ovide parle d'un certain Scython, qui ſe changeoit de femme en homme, & d'homme en femme : *Modò viri, modò femina Scython.* Des Philoſophes ont expliqué par des raiſonnements phyſiques, la cauſe de cette métamorphoſe des Scythes, qui annonce la nôtre.





ORAISON FUNEBRE

De Très-Haut, Très-Puissant Monarque Louis XV, Roi de France & de Navarre,

Prononcée le premier Juin 1774, par Mr. Sabatier, Professeur d'Eloquence au College de Tournon.

Factis benignus pro re, dictis haud minùs libertatis alienæ, quàm suæ dignitatis memor.

Tite-Live, premiere Décade, liv. 8.

ELLE tient son glaive suspendu sur la tête des Rois, comme sur celle des Sujets, la mort qui seule peut mettre un frein à l'orgueil des Maîtres du monde. Quand le Conquérant qui a ravagé la Terre, vient lui rendre sa poussiere, le bruit de sa gloire s'étouffe ; ses exploits s'évanouissent ; on n'entend plus que les cris des victimes de son ambition, qui déposent contre lui ; on ne voit plus que le sang qui fume sur les au-

tels qu'il s'est dressés. Il tombe aux pieds de la raison, qui examine ses lauriers & les foule, qui juge ses destinées & nous console, qui pese ses droits & nous éleve. Mais, quand la mort précipite du Trône dans le cercueil, un Roi bon & pacifique, la douleur s'empare de tous les esprits; le malheur d'un seul devient un malheur public; les fondements de l'Empire semblent s'ébranler; les Sujets consternés courbent leur front vers la terre; & bientôt fixant le Ciel, qu'ils osent accuser d'injustice, ils s'écrient d'une voix lamentable : nous l'avons donc perdu ce Roi, qui, placé au-dessus de nous par sa Puissance, devint notre égal par sa bonté; ce Roi dont les faveurs encourageoient les Arts, dont les Edits défendoient la Religion; ce Roi qui ne prit les armes que pour nous protéger, qui ne chercha dans la victoire que notre bonheur; qui, le front couronné de lauriers, les jetta aux pieds des vaincus pour en obtenir la paix! il ne vivra plus parmi nous; allons donc répandre des pleurs sur son tombeau. Voilà ce que la France a éprouvé à la nouvelle de la mort de Très-Haut, Très-Puissant Monarque LOUIS XV, Roi de France & de Navarre. Voilà les traits sous lesquels je dois vous le représenter. Un de nos plus fameux Peintres * ne pouvant rendre la douleur d'Agripine, la peignit cachant son visage avec ses mains; je serai forcé de jetter un voile sur plusieurs circonstances de mon sujet, dont le récit ne répondant point à votre attente, vous feroit accuser mon pinceau de foiblesse. Eh! comment exposer à vos yeux l'humanité plaintive, désolée, qui embrasse l'urne d'un Roi son image, le commerce couvert de deuil, pleurant sur sa tombe, l'agriculture enveloppant son soc d'un crêpe,

* Le Poussin.

& le renverſant ſur la cendre de ſon Bienfaiteur, la Religion arroſant de ſes larmes le Sceptre d'un Monarque qui fut ſon appui, les Arts enfin dépoſant ſur ſon cercueil leurs inſtruments, & jaloux de ne les reprendre que pour exprimer leurs gémiſſements. Mais je viens vous entretenir d'un Roi bon, de LOUIS le Bien-Aimé. Ce ſera le cœur qui parlera au cœur. Pour mettre quelque ordre dans un Diſcours d'où ma douleur devroit le bannir, je peindrai dans LOUIS la majeſté tempérée par la bonté ; je peindrai enſuite la bonté ſoutenue par la Majeſté. En vantant la bonté de LOUIS, je me féliciterai de célébrer dans un Monarque puiſſant, une vertu qui ſeule annonce les grands Rois, une vertu ſublime, & dont le raffinement de nos mœurs a fait le partage de l'obſcure ſimplicité.

PREMIERE PARTIE.

De toutes les vertus qui forment un Roi, la bonté eſt celle qu'il conſerve le plus difficilement. Quel intérêt trouveroient les ambitieux qui l'entourent dans une qualité douce, compatiſſante, qui rejette l'ardeur des conquêtes, qui, ennemie des projets vaſtes & iniques, ne s'attache qu'à ceux d'où réſulte la félicité publique ? Ils veulent des malheureux, parce qu'il leur faut des victimes. Ils veulent allumer la foudre pour s'emparer des dépouilles de ceux qu'elle frappera. Auſſi eſt-ce contre la bonté d'un Roi, que les flatteurs, ſes plus redoutables ennemis, préparent leurs armes. Les vices oppoſés à cette qualité bienfaiſante, les vices qu'on nomme les talents des Héros, ces vices pompeux & bruyants, que le préjugé a voulu appeller vertus, lui ſont préſentés avec les couleurs les plus brillantes. On

embellit les monstres pour les familiariser avec eux. Comment des eaux dans lesquelles tant de méchants jettent des matieres empoisonnées, conserveront-elles leur pureté ?

LOUIS annonça d'abord & pratiqua toujours la bonté, qui, s'alliant à la majesté de sa Personne, faisoit aimer le respect qu'elle inspiroit. Je ne m'étendrai point sur son enfance. Celle d'un Roi est toujours accompagnée de prodiges. La vérité n'approche pas trop de lui, dans ces moments où les passions fermentent pour s'en emparer, où les courtisans s'agitent pour le gouverner. Tout est merveilleux & dans l'idole & dans l'encens qu'on lui adresse; chacun se prosterne devant le Soleil levant, pour en intercepter quelques rayons. Je dirai seulement que deux personnes vertueuses présiderent à son éducation. Ventadour, Fleuri, noms chers à la France, veillez sur le dépôt sacré que la Patrie a mis entre vos mains. La santé de LOUIS, dont la foiblesse alarmoit l'Etat, commençoit à se fortifier; avec elle croissoient les germes de bonté que la Providence avoit jettés dans son sein. Affable à l'égard de tous ceux qui l'entouroient, il leur eût fait oublier son rang, si la majesté empreinte sur sa figure ne les en eût avertis. Ses regards, qui commandoient la vénération, empruntoient d'un doux sourire, qui se traçoit dans ses yeux, ces charmes qui appellent les cœurs, & les livrent au plaisir d'aimer ce qu'ils respectent. Ainsi ces Palais magnifiques où l'art a déployé ses riches trésors, étonnent d'abord par la grandeur de l'ensemble, & la régularité des proportions; mais si quelques graces répandues dans les détails, en temperent la noble fierté, l'œil, qui se repose avec complaisance sur ces agréments, fait entrer dans le cœur une émotion plus douce que celle de l'admiration. Tandis que LOUIS laissoit échapper de son jeune front des

traits de cette douceur qui préfageoit celle de fon Regne, tandis qu'un Prince, que le génie de la politique prit dans le fein des plaifirs, tenoit les rênes de l'Etat, quelques orages troublerent la tranquillité du Royaume, épuifé par les fecouffes que lui avoient donné les guerres de LOUIS XIV. On fe crut obligé de porter les armes contre ce Philippe V, dont nous avions procuré l'établiffement fur le Trône d'Efpagne, aux dépens de nos forces ruinées. L'Angleterre, liguée avec nous, s'étonnoit de voir fes drapeaux unis avec ceux de la France, fon ennemie. Mais la tempête ceffa au gré de LOUIS, dès qu'Alberoni, qui eut plutôt les talents d'un chef de Parti, que ceux d'un grand Miniftre, n'ayant pu bouleverfer l'Europe, finit par en être le jouet, après en avoir été l'admiration.

La fageffe profita de ces jours de calme pour chercher une époufe à LOUIS. La Fille de Staniflas, ou plutôt la vertu, fous les traits de la piété, vint s'affeoir fur le Trône à côté de la bienfaifance. Les mariages des Rois ne font jamais des événements indifférents. Celui-ci entraîne LOUIS dans une guerre dont fa bonté lui fait un devoir. Staniflas, nommé folemnellement Roi de Pologne, trouve l'Autriche & la Ruffie oppofées à fon élection; & il eft abandonné auffi-tôt par cette Nation qui l'a proclamé, par cette Nation qui a un Etat & point de confiftance, des tréfors & point de finances, des Loix & point de frein, un Sénat & point de Confeil, des Dietes & point de Délibération, une liberté & point d'énergie, une Nobleffe nombreufe & guerriere qui ne combat que contre elle-même. Staniflas fecouru par la France, mais vaincu, couvre fes revers de la fupériorité de fon génie, a l'air de monter fur le Trône en le quittant; & paroît plus grand que la victoire en maîtrifant la fortune qui la donne.

Mais LOUIS, qui sent comme un fils tendre le malheur que dédaigne Stanislas, s'apprête à le venger. Aussi-tôt la France, l'Espagne, la Sardaigne s'unissent. Le Rhin voit ses bords couverts de nos troupes, & tremble au bruit de leurs exploits. L'Italie, orgueilleuse de nos anciennes défaites, s'humilie sous Villars courbé sous le poids des années, & rajeunissant pour renouveller cette valeur qui sauva la France à Dénain. Coigni, son successeur, tenant dans ses mains les palmes de deux victoires, ne laisse à nos ennemis que l'espoir de la paix. Un Prince Bourbon, Dom Carlos, devient Roi de Naples & de Sicile. La Lorraine est réunie à la France, & cédée à Stanislas; elle apprend sous un Roi philosophe, que c'est aux bienfaits qu'appartient la véritable Souveraineté. Ici je m'arrête un instant, & je me demande à moi-même : Comment l'Angleterre & la Hollande virent-elles sans jalousie l'agrandissement de la Maison de Bourbon ? N'en cherchons point d'autre cause que la bonté de LOUIS. Ses vues pacifiques ne donnoient aucune alarme sur cet équilibre dont le maintien, depuis Charles-Quint, coûtoit tant de sang à l'Europe. Le Ministere de France étaloit un systême de modération qui endort les Puissances voisines, tandis que les apprêts de la force & de l'ambition les réveillent.

Alors manioit le gouvernail de l'Etat, un sage, qui n'eut peut-être pas ces vastes talents qui, tenant plus de l'audace que du génie, entreprennent moins pour le succès qu'ils attendent, que pour le bruit qu'ils veulent exciter. Fleuri crut avec raison qu'un Empire puissant a plus besoin de ces vertus qui entretiennent la confiance de ses voisins, que de ces projets qui l'alarment. Circonspect, mais sincere, économe, mais désintéressé, souple, mais ferme, il voulut porter dans

le Gouvernement, la probité, qui régloit ses actions, l'économie, qui dirigeoit sa conduite, & la paix, qui régnoit dans son ame. Il ne fit point naître les événements, mais il en profita; il n'enfanta pas de grands desseins, mais il réprima de grandes passions. Il se traîna, malgré lui, sur les pas de la guerre; & s'il prodigua l'or pour l'enchaîner, n'est-il pas louable d'avoir voulu étouffer, à quelque prix que ce soit, la fureur d'un monstre qui dévore? Aussi quels furent les fruits d'une administration si sage? LOUIS se vit le médiateur de l'Europe, gloire plus solide que celle d'en être le vainqueur. Rétablir la bonne harmonie entre l'Espagne & le Portugal, dissiper dans Geneve des factions qui agitoient ses habitants, éteindre dans Gênes les flambeaux d'une guerre civile, pacifier l'Angleterre & l'Espagne, qui s'attaquoient sur mer pour des droits frivoles, porter l'Empereur des Turcs à donner la paix à l'Autriche épuisée; voilà des actions plus dignes d'être gravées dans les fastes du monde, que des victoires qui le bouleversent.

La bonté dans LOUIS étoit si bien d'accord avec la Majesté, qu'on le verra dans les guerres que je serai obligé de crayonner, y entrer non pour assouvir son ambition, mais pour secourir des amis qui imploroient son appui, ou des alliés qui réclamoient sa défense.

Mais arrachons-nous un moment aux détails de la politique, pour le contempler dans sa vie privée. O moments heureux où ce Roi bon reçut dans ses bras le premier gage de son amour & de notre espérance! comme il le presse contre son sein! comme il l'arrose de ses larmes! Bientôt l'offrant au maître des Monarques, il lui dit, que cet enfant chéri ne seroit un présent pour lui, qu'autant qu'il feroit le bonheur des hommes. Pere tendre & juste, le Ciel te devoit une

nombreuse famille. La fécondité de la Reine remplissoit la France d'allégresse, parce qu'elle voyoit augmenter le nombre de ses soutiens. Les Arts, la Poésie, la Musique n'étoient occupés qu'à chanter notre félicité : instruments de la joie publique, bientôt les trompettes de la guerre vont étouffer vos sons pacifiques.

Charles VI. mêle sa cendre à celle de ses Peres, & laisse de vastes Etats, un grand nom à une fille supérieure à tous ces titres brillants. On lui conteste le patrimoine de ses Aïeux, & les feux de la guerre s'allument dans toute l'Europe. La France, qui auroit pu aussi faire valoir ses droits à cet héritage, se contente d'entrer dans cette fameuse querelle, comme protectrice de l'Electeur de Baviere. Je ne parlerai point ici du célebre passage des Alpes, où nos Soldats renouvellerent ces miracles de courage qu'on croit à peine dans les histoires Grecques & Romaines, où Conti se montra digne des Héros de sa race, où Chevert, enfant de la fortune & de la valeur, fit des prodiges qui auroient étonné les regards d'Annibal. Je détourne mes yeux de l'attaque de Château-Dauphin, de la journée des Barricades, de la victoire de Coni, & de tant d'autres spectacles, où la bravoure, la hardiesse & l'intelligence combattent l'art & la nature, & triomphent des éléments déchaînés.

Je me transporte dans les champs de la Flandre, où LOUIS paroît à la tête d'une armée nombreuse & vaillante. A son approche les Hollandois oublient leurs promesses, de s'unir aux Troupes alliées. A son aspect plusieurs places redoutables tombent. Mais LOUIS quitte la Flandre, où la victoire le couronne, pour voler au secours de l'Alsace, en proie aux Autrichiens, & de la Lorraine qu'ils menacent. Je parle d'un Roi pacifique, & nos frontieres tremblent sous

le malheur qui les investit. Rassurez-vous, habitants de cette Province alarmée; LOUIS, qui s'est engagé dans cette guerre, en ami généreux, va la repousser loin de vous en vengeur irrité. S'il tonne, c'est malgré lui. Ainsi, sous un Ciel serein, des vents paisibles ne soufflent que pour exercer leur empire bienfaisant; mais si les aquilons, enfants impétueux du Nord, viennent les exciter au combat, les vents autrefois tranquilles se déchaînent, se mutinent, sifflent, & agitent pour un temps cette terre chérie, qu'ils rafraîchissoient auparavant de leurs douces haleines. Mais que dis-je? ce Roi s'élance pour secourir ses enfants, & la maladie l'arrête dans sa course. A cette nouvelle, on oublie les désastres de la guerre, & même les succès qui l'ont suivie. On ne pense qu'au malheur qui fait trembler pour les jours d'un Monarque chéri. Les plaisirs s'enfuient des Villes toutes concentrées dans les Temples. Ils sont inondés de Citoyens gémissants, qui offrent leurs vies pour celle de leur Pere. Jamais vœux plus ardents ne monterent vers le Ciel. O toi! qui tiens dans tes mains les destinées des Monarques & des Empires, entendras-tu, sans te laisser fléchir, les soupirs d'un peuple sensible & généreux? Non, l'espoir renaît. La santé descend du Trône Eternel pour ranimer les jours de LOUIS. Un trait de lumiere dissipe les nuages de tristesse répandus sur toute la France. Les airs retentissent de ce cri de joie; il vit, & nous l'appellerons LOUIS le Bien-Aimé. Union sublime du cœur d'un Roi, avec celui de ses sujets, vous êtes l'ame des grandes choses. Quelles impressions ne firent pas sur lui ces transports d'allégresse! ils hâterent le rétablissement de ses forces: le premier usage qu'il en fait, est d'assiéger Fribourg, & de le renverser à ses pieds. Maître du Brisgaw, étendant son pouvoir dans la Souabe,

il revole avec le Dauphin, en Flandre; où Maurice, inférieur à nos ennemis en troupes, mais supérieur en ressources, joignant l'impétuosité de Condé à la sagesse de Turenne, retraçoit la fameuse campagne de ce dernier en Alsace. Tournai est investi; les Hollandois tremblent pour leurs Provinces, & demandent aux Alliés qu'on livre bataille; les troupes impatientes de part & d'autre attendent ce moment décisif. D'un côté, c'est Cumberland, qui, fier des lauriers que nous lui laissâmes cueillir à Dettingen, semble tracer notre perte dans les plaines de Fontenoi; de l'autre, c'est LOUIS qui manie les armes en invoquant la paix, & Maurice, dont la victoire comptoit les exploits pour en augmenter le nombre dans cette journée. Les dispositions sont faites; le signal est donné; les deux armées sont en présence. On s'ébranle; la mort vole de rang en rang, & moissonne une foule de nos Guerriers. Plusieurs de nos corps sont renversés par cette colonne Angloise, qui, s'avançant à pas serrés, & s'ouvrant pour vomir des torrents de feu, offre l'image d'un volcan entre deux rochers. Nos plus braves bataillons ne l'attaquent pas plutôt, qu'ils en sont repoussés. Inébranlable à tous nos coups, elle marche fiérement sur des monceaux de morts, & nous menace d'une défaite entiere. En vain pour l'arrêter nos troupes se raniment encore; en vain le feu, le sang, le tumulte ne servent qu'à redoubler leur courage; les plus vaillans tombent à côté de leurs Soldats terrassés & mourants, moins de leurs blessures, que de la rage de ne pouvoir vaincre. Maurice, incertain du succès, mais calme, malade, mais, ne voyant que le danger de son Maître, le fait prier trois fois de quitter un poste périlleux; prieres vaines : un pere n'abandonne point ses enfants qui tombent pour lui. Mais tant d'efforts

inutiles, tant d'obstacles insurmontables n'ont pas épuisé la valeur des François; il leur reste encore des miracles à faire; ils ont combattu en héros, ils s'élevent au-dessus d'eux-mêmes: enfin cette masse terrible, attaquée par la maison du Roi, & par d'autres troupes, s'ouvre, plie, succombe, & nous laisse avec trois mille prisonniers, le champ de bataille jonché de cadavres: on crie victoire; mais LOUIS l'oublie, pour s'occuper des blessés qu'il recommande, & des prisonniers dont il veut qu'on ait le plus grand soin. Il fait plus, il propose la paix par son Ministre à la Haye: vous la refusez, Puissances ennemies, mais vos plus fortes places qui nous ouvrent leurs portes, la conquête de la Flandre, & des Pays-Bas Autrichiens, sont le prix de votre obstination; vous la refusez, mais la bataille de Raucour, la conquête du Brabant Hollandois, la victoire de Lawfelt, vengent de vos refus un Roi victorieux & pacifique; vous la refusez, mais Berg-op-zoom, chef-d'œuvre de l'habileté de Cohorn, mais cette place imprenable, défendue par une garnison *invincible*, est emportée par Lovendal, qui prouve que le plus grand miracle est d'avoir douté du succès qu'il promettoit, secondé de nos troupes.

Tous ces triomphes capables d'énorgueillir un Roi, faisoient gémir LOUIS, & ne lui inspiroient que le desir de pacifier l'Europe. Tant d'hommes massacrés, tant de sujets immolés à sa défense, se présentoient sans cesse devant ses yeux. Tendre, généreux, il ne ressembloit point à ces Rois, qui, environnés de morts, croiroient se rapprocher de l'humanité, s'ils payoient d'un coup d'œil de pitié le sang qu'on a répandu pour eux.

Ici je me livre à une réflexion touchante que m'inspire la tristesse de mon sujet. Je suppose que

la Patrie éplorée se présente devant un Monarque vainqueur, au moment où le bruit des triomphes guerriers s'est confondu avec celui des acclamations. Je suppose, dis-je, que la Patrie lui offre le tableau lugubre d'un champ de bataille : ici des mourants déchirés, couverts de fange, & qui se traînent dans le sang en poussant des soupirs lamentables ; là des cadavres mutilés, entassés les uns sur les autres, dont l'air hideux, le visage cicatrisé, semblent menacer la main qui leur donna la mort ; ici des hommes meurtris, foulés sous les pieds des chevaux, & frappant les Cieux des cris de la rage & du désespoir ; là de jeunes héros expirants dans la fleur de l'âge, arrachant de leur sein le fer sanglant, & faisant un dernier effort pour appeller ou leurs meres ou leurs épouses. Ce spectacle toucheroit le Monarque vainqueur ; des larmes couleroient de ses yeux. Mais si la Patrie prenant la parole, lui disoit : ces malheureux t'attendrissent ; eh bien, ce sont tes enfants que tu viens d'égorger. Ces mots le feroient pâlir ; il frémiroit, & repoussant le démon des combats, il ne mettroit plus sa gloire que dans la paix. Elle fut toujours la passion de LOUIS : naturellement sensible, il n'avoit pas besoin de voir des misérables pour apprendre à compatir à leur sort. Toutes ses actions, ses victoires même portent l'empreinte de cette bonté qui tempéroit l'éclat de la Majesté. Mais la bonté chez lui, ne brilla que pour être soutenue par la Majesté. C'est avec ces couleurs que je dois à présent vous le peindre dans la suite de ce Discours consacré à sa mémoire.



SECONDE PARTIE.

LA bonté n'est une vertu qu'autant qu'elle s'exerce par des actes de bienfaisance ; mais elle ne doit pas être dans un Prince comme dans un particulier : il suffit à celui-ci de la pratiquer pour le plaisir qu'elle procure, ou par le motif de secourir des malheureux. Il faut que dans un Monarque elle ait pour objet le desir de faire le bien & celui d'en répandre l'éclat autour du Trône. L'un a peut-être des principes plus purs, l'autre des motifs plus nobles, des causes plus éclatantes. Les effets qu'il produit sont plus utiles, parce qu'ils influent sur la Nation entiere. Aussi est-il nécessaire que les hommes, destinés à gouverner leurs semblables, joignent la grandeur avec la bienfaisance, & ennoblissent la bienfaisance par la grandeur. La Majesté sans la bonté, est comme un parc planté d'arbres superbes qui levent leur tête orgueilleuse, & ne portent aucun fruit. La bonté, d'accord avec la Majesté, est semblable à une fontaine publique, construite pour nos besoins, & que l'architecture & la sculpture ont embellie de leurs pompeux trésors. LOUIS réunit toujours ces deux vertus dans les projets qui l'occupent. Il jette les yeux sur le commerce ; ses canaux s'élargissent ; il lui ouvre de nouvelles routes, ou rend plus belles & plus commodes celles qu'il parcourt déja. Il contemple les véritables richesses sortant du sein de l'agriculture ; il l'encourage : des Académies lui sont consacrées, des prix adjugés en son honneur. Les marais se changent en plaines fertiles, & les déserts voient les moissons couvrir leur surface aride. Il sent que l'industrie augmente la population ; des manufactures s'établissent dans

toutes nos Provinces. La pareſſe fait mouvoir ſes bras, l'infirmité s'apperçoit qu'elle en a, & l'indigence hardie à mendier quelques foibles ſecours, n'en reçoit plus que de ſes mains. Il comprend que les faveurs doivent fixer dans leurs états les hommes qui s'y diſtinguent, & des Commerçants utiles ſont honorés de la nobleſſe, fiere de n'être dans ces occaſions que la récompenſe du mérite. Il ſe dit à lui-même, que ſi un Roi eſt le protecteur de ſon peuple, il ne doit pas moins relever ſes égaux que le malheur renverſe du Trône, & il aide l'infortuné Prince Edouard à remonter ſur celui de ſes Aïeux. Si ce malheureux rejetton de la maiſon de Stuard, d'abord vainqueur dans deux batailles, éprouve à Culloden le ſort de Charles II; ſi les dangers & les infortunes aſſiegent ſa perſonne, LOUIS enchaîné par les deſtinées, gémit de ne pouvoir faire davantage. Admirons ſa bonté généreuſe, n'accuſons que les circonſtances qui maîtriſent encore plus les Rois que les particuliers; n'accuſons que la fortune dont ils ſont les eſclaves; mais en vain ils l'adorent, quand elle leur rit: LOUIS ne ſera comblé de ſes faveurs que pour les ſacrifier au repos de l'Europe.

Maſtric prêt à ſuccomber ſous nos armes; l'honneur du pavillon François, vengé dans l'Inde par la Bourdonaie, qui, avec peu de troupes, s'empare de Madras, à la vue d'une eſcadre Angloiſe; Pondicheri, capitale des Colonies, défendu par Dupleix contre les efforts des Anglois & des Hollandois, unis avec les Indiens, forcent enfin nos ennemis à demander cette paix offerte tant de fois & toujours rejettée. LOUIS l'accorde; mais perſuadé qu'il eſt plus beau de donner des Royaumes, que de les conquérir, il s'oublie, penſe à ſes Alliés, & ne veut que leurs avantages. Il affermit Dom Carlos ſur le Trône des

Deux Siciles, assure à Dom Philippe la Souveraineté de Parme, de Plaisance & de Guastalle, rétablit le Duc de Modene dans ses Pays, & remet Gênes en possession de tous ses droits.

Les jours qui brillent après les tempêtes & les orages, répandent la joie & la sérénité sur le monde physique. Les jours qui naissent après les troubles des guerres, raniment le monde politique, & l'embellissent de la gloire des lettres & des sciences. LOUIS voit que leur éclat est celui d'un Royaume, & il jette sur elles un de ces regards capables de transformer les hommes en Dieux: aussi-tôt l'empire des arts s'étend, les bornes que nos premieres découvertes, ou nos premiers prodiges sembloient lui donner, s'abaissent, tombent. On voit créer où l'on croyoit qu'il suffisoit d'imiter; on voit éclorre des miracles, où l'on étoit réduit à n'attendre plus que des choses ordinaires. Mais tandis que les arts agréables se couronnent de palmes nouvelles, tandis qu'ils entendent sans jalousie vanter les monuments de la Grece & de l'Italie moderne, la science de la législation reçoit des lumieres qui l'étonnent, les loix sortent de leur Dédale pour entrer dans des sentiers moins embarrassés. Les Temples de Thémis applaudissent à des décisions plus sûres; le Barreau illustré par une éloquence moins chargée & plus convaincante, oublie ses anciens oracles, & désespere de voir égaler ses nouveaux. Les sciences utiles marchent à pas de Géant vers la vérité, dévoilent ses secrets, & nous apportent des découvertes intéressantes. La physique plus sûre, éclaire les arts nécessaires, s'élance vers les Cieux, suit le cours des astres, en prédit les révolutions, se joint à l'astronomie, descend avec elle pour perfectionner les routes de la navigation. Les longitudes sont marquées sur la mer, & son eau dépouillée de son amertume,

réjouit la soif altérée. La chymie s'appuye sur l'expérience ; & plus clairvoyante, elle prête la main à l'histoire naturelle, qui mieux discutée, mieux approfondie, rejette les fables qui l'entourent, & fait rougir les Aristotes & les Plines. La chirurgie voit des temples s'élever en son honneur ; elle n'est plus l'art d'exercer machinalement des opérations sur le corps humain. Elle invente des instruments pour guérir nos maux, ou pour les soulager ; elle rétablit nos organes, ou nous en donne de nouveaux ; elle marche enfin guidée par une théorie lumineuse, & la médecine la reconnoît pour sa sœur. Si je voulois tracer ici ce que les sciences & les arts ont exécuté sous le regne de LOUIS, je serois obligé de faire comme les Graveurs, qui renferment dans un petit espace l'action d'un grand tableau, en resserrant le sujet & les circonstances. Mais quel spectacle intéressant s'offre à mes yeux ! une troupe de Savants ! Vous n'êtes donc pas les seuls, ô guerriers ! à qui l'amour de la gloire fasse braver les dangers & les fatigues ; une troupe de Savants animés par LOUIS, détermine, à travers mille obstacles, la figure de la Terre. Les uns ont Maupertuis à leur tête, & prennent sous le cercle polaire boréal, les mesures du méridien ; les autres sous l'Equateur, font la même opération, guidés par la Condamine, qui depuis, chargé des trophées de la vérité, devint l'Apôtre de l'Inoculation. Ah ! que n'a-t-il pu enchaîner ce fléau, né dans l'Arabie, ce fléau, qui entouré de ravages, fane les fleurs de la jeunesse & de la santé ; ce fléau, qui depuis peu vient de frapper une tête !.. Eh quoi ! les arts fixeront-ils seuls les regards de LOUIS ? Non, la religion & l'humanité réclament également ses soins. Quels Temples magnifiques s'élevent à la gloire du Souverain des Souverains ! Qu'ils paroissent dignes de servir de

demeures à l'Etre Suprême ! D'une main, il construit un bâtiment immense pour ces enfants, à qui le libertinage donne la naissance & la leur cache, êtres infortunés, privés de nos droits, & qui, sous les yeux de la vigilance, apprennent à servir la Patrie qui les désavoue. De l'autre, il établit des écoles pour de jeunes Héros, à qui leurs peres n'ont laissé qu'un nom à soutenir, & des vertus à imiter. Puissent de si belles actions n'être point interrompues par le bruit de la guerre ! Que dis-je ? elle menace ; LOUIS veut en vain l'appaiser ; elle éclate, & l'Europe est encore agitée.

Quelle est l'origine d'un si funeste embrasement ? Quelques misérables pouces de terre qui n'auroient exigé qu'un simple Arrêt de la Loi entre des particuliers. Quelles sont les causes qui jettent les Puissances belligérantes dans des partis opposés à ceux qu'elles avoient auparavant embrassées ? Le caprice, l'ambition, motifs condamnables dans les intérêts, qui n'influent que sur les contendants, mais odieux, coupables dans ces grandes querelles, qui font le malheur du monde. Ainsi donc une étincelle allume les passions des Rois, ainsi donc une légere cause leur donne d'autres objets ; mais quel que soit le cours qu'elles suivent, faut-il que leur moindre souffle ébranle cette terre, que l'Eternel posa sur des fondemens si solides ? Quoi qu'il en soit, le systême a changé.

Nous défendons aujourd'hui cette Reine que nous avions voulu dépouiller de ses Etats, & qui paroîtroit une grande Reine, quand elle ne seroit assise que sur les débris du Trône. Plus brillante que ses destins, son génie éclipse l'astre des Césars : capable de gouverner seule, elle a un conseil sage qui la consulte elle-même. Sa cause devient celle d'Elisabeth, cette fille de Pierre

le Grand, peut-être plus grande que lui, puisqu'elle a fait germer les arts dans un Pays où il les avoit appellés, & qu'elle a créé des mœurs, où il n'avoit créé que des Villes & des Loix. Contre ces Puissances formidables, s'éleve Frederic, montrant les lauriers de la Poésie, mêlés avec ceux de la guerre. Il entre en campagne, & déja son génie a combiné les plans de vingt batailles. Actif & prévoyant, il supplée au nombre par la discipline de ses troupes; aux moyens, par la multiplicité de ses ressources: impétueux & tranquille, il voit les périls comme des jeux, les défaites comme des nuages passagers; sublime dans les revers, il fait rougir la victoire de l'avoir abandonné, rit de la fortune, & la force à l'admirer. Ciel! à quels terribles combats la haine excite les Nations ennemies!

Faut-il que mon pinceau, fatigué de se tremper dans le sang, offre sans cesse le tableau des vengeances & des meurtres? Non, que d'Estrées, maître d'abord de Cleves, de Wesel & de la Hesse, illustre tous ces exploits par la victoire d'Hartinbek; que Richelieu s'empare de Minorque, & par un coup des plus hardis, monte avec nos soldats sur les remparts de Port-Mahon, étonné de les voir planter nos Lis sur ses rocs inaccessibles; que la Galissoniere batte en même-temps la flotte Angloise; que le même Richelieu chasse Cumberland jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, & soumette son armée aux Loix d'une capitulation; que Soubise à Luzelberg signale son courage & sa prudence; que Broglie dans Bergen, remporte une victoire brillante sur deux Princes accoutumés à vaincre; que Condé, jeune encore, fasse plier nos ennemis sous cette valeur que son nom publie; que son premier essor le porte jusqu'aux derniers pas des Héros. Je ne m'arrêterai point sur tous ces succès suivis, hélas! de

de trop de désastres ; s'il faut que nous tracions des malheurs, peignons celui qui nous frappa du coup le plus sensible. O jour de deuil ! où le Dauphin disparut, emporté par la mort, & laissa la France dans les larmes, un Pere dans l'affliction, une Epouse dans le désespoir, que la douleur de lui survivre entraîna bientôt dans la tombe.

De quels traits l'ame de LOUIS ne fut-elle pas déchirée ! mais la grandeur, qui chez lui soutient la bonté, fait rentrer dans son cœur les larmes qui en sortent ; la douleur du pere se cache sous la majesté du Roi. Tel fut toujours ce Monarque, faisant aller ensemble ces deux vertus qui le caractérisent : qu'il est beau de le voir se livrant aux charmes de l'amitié, sans oublier d'en remplir les obligations, inspirant la familiarité sans éloigner le respect ; affable envers ceux qui le servent ; leur amour seul les fait souvenir qu'ils ont un maître sensible ; quoique Roi, il regarde, pour ainsi dire, comme ses semblables, ces hommes que l'opulence altiere met au rang des animaux, condamnés à traîner son faste : toujours prêt à pardonner les fautes, son front ne s'irrite qu'à l'aspect de la licence : si les Corses sont forcés de céder à sa puissance, il oublie la révolte, & sévit contre le désordre qui trouble la société ; il fait éclorre l'abondance sur leurs rochers, la politesse dans leurs Villes, & leur donne des mœurs plutôt que des loix : bon, mais grand, il ne voit des attentats contre son autorité, que là où il en voit contre l'ordre public. S'il sourit aux talents utiles, ses yeux lancent des traits de colere contre ces écrivains, qui feignant de respecter le trône pour attaquer l'autel, devenus les rivaux de Tindal & de Toland, anéantissent le bonheur des Rois & de ses Sujets, & brillent comme ces feux qui ravagent.

Ainſi ſe partageoient les ſoins de LOUIS : ſi quittant le timon de l'Empire, il ſe jette dans le ſein de ſa famille, il s'y livre aux plaiſirs touchants de la nature, inconnue aux Rois. Il éprouve ces tranſports ſi peu ſentis par les grands, parce qu'ils voient dans leurs enfants, non des êtres à qui ils ont donné la vie, mais des images de leur puiſſance qu'ils doivent perpétuer. Il aimoit les ſiens en bon pere, & ſe conſoloit dans leurs embraſſements de l'eſclavage de la Royauté : avec quelle ardeur il attendoit le moment où il les verroit unis à des épouſes dignes d'eux ! Déja ſon auguſte fils, alors notre eſpérance, à préſent notre bonheur, donne la main à une Princeſſe que les graces ont embellie pour ſe faire reſpecter ; déja l'amour élevé par la ſageſſe, transformant les devoirs en plaiſirs, les mene en triomphe, les place à côté du trône, & ſe couronne de fleurs de lis. Déja ſes deux autres fils voient leurs deſtins liés à ceux de deux Princeſſes d'une Race féconde en Héros, & où les talents ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils reſſemblent aux vertus.

Tout ſecondoit la fortune de LOUIS ; la paix accordée enfin aux vœux de la terre, agrandiſſoit ſon ame, & la rempliſſoit de l'idée de la félicité publique. Ses enfants que l'hymen rendoit heureux, répandant la joie autour de ceux qui les entouroient, en faiſoient rejaillir les rayons ſur le front de leur Pere. Mais quel changement lugubre ! La mort va étendre ſon crêpe ſur cette Cour ſi brillante. LOUIS, atteint d'un mal meurtrier, eſt renverſé ſur un lit de douleur. Mais il retient ſes ſoupirs ; les larmes ne coulent que des yeux de ceux qui l'environnent ; ſes maux ne paroiſſent que ſur le viſage de ſes auguſtes Filles. Vous qui avez oſé publier ces maximes affreuſes, que les enfants ne doivent rien aux Auteurs de leurs jours, venez admirer ces Prin-

ceſſes reſpectables, reſpirant la mort pour l'arracher du ſein de leur Pere. Hélas ! en vain l'art imploré par la nature conſternée, tente de ranimer ſon corps ſouffrant, ſes forces l'abandonnent, mais celles de ſon ame ſe multiplient : s'humiliant ſous le glaive qui le perce, il ne demande à Dieu la ſanté que pour la conſacrer à ſa gloire. Il meurt, & ſon dernier ſoupir eſt pour le bonheur de la Patrie & l'honneur de la Religion. Le plus grand Potentat de l'Europe n'eſt donc qu'une cendre froide & inanimée, que nos larmes & nos ſoupirs ne rechaufferont jamais. Il n'eſt plus, & il te laiſſe, avec la douleur de le perdre, le plus pénible fardeau à ſoutenir, ô toi qui le remplaces aujourd'hui ſur le Trône ! Il n'eſt plus, mais tu peux le faire revivre, ſi tu retraces à nos yeux, ſa bonté, ſa grandeur, ſa gloire dont il n'a jamais abuſé. Autrefois * je t'ai chanté dans ton enfance, & j'ai prédit l'avenir brillant qu'elle promettoit. Aujourd'hui la France interrompt les accents de ſa triſteſſe, pour applaudir aux heureux préſages que tu lui fais concevoir ; la voilà qui t'offre les portraits de tes Ancêtres. Vois-tu ce Roi affable, populaire ; il laiſſe repoſer ſes armes victorieuſes, regarde les campagnes dont il bénit les moiſſons ; il entre dans la chaumiere d'un laboureur, s'entretient avec lui, tend la main à ſes pauvres enfants ; c'eſt Henri, le pere de ſes peuples. Celui qui calme les agitations de l'Etat déchiré par les fonctions des courtiſans, c'eſt LOUIS, ſurnommé le Juſte. Quel eſt ce Monarque entouré de tant de trophées, qui regarde des nations proſternées à ſes pieds ? c'eſt LOUIS, long-temps la terreur de l'Europe, & qui meurt avec le re-

* L'Auteur eut l'honneur en 1766 de préſenter au Roi, alors Dauphin, une Ode intitulée : *Le Bonheur des Peuples.*

gret de l'avoir troublée. Vois-tu ce jeune Prince qui te contemple avec tendresse ? il rejette la coupe de la flatterie ; il ouvre ses trésors aux malheureux, & prête l'oreille aux conseils de quelques amis vertueux : ah ! tu le reconnois ; c'est ton auguste Pere. Hélas ! une mort trop prompte... Tu rempliras les vœux qu'il faisoit pour nous. Tes vertus secondées de celles de la Reine, ces vertus que le Ciel accorde aux Etats, quand il veut régner sur eux, feront briller dans toute la France, l'abondance sans le luxe, les arts sans la frivolité ; & nous graverons un jour aux pieds de ta Statue tes bienfaits & notre amour.





COMPLIMENT
A MONSEIGNEUR
L'ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

MONSEIGNEUR,

Plus inſpiré par mon cœur, que par mon eſprit, j'avois tracé le portrait d'un véritable Evêque : grave ſans auſtérité, pieux ſans fanatiſme, zélé ſans aigreur, bon ſans foibleſſe, ſavant ſans orgueil, il enviſageoit ſa dignité comme la caution d'une dette contractée envers le public. La Religion qui s'appuyoit ſur lui, le couvroit d'un bouclier ; la Science lui prêtoit ſes armes, & la prudence lui apprenoit à les diriger. Les yeux étincelans d'un feu divin, il écrivoit, & les caracteres qu'il formoit, ſe changeoient en lettres d'or : placé entre le Trône & l'Autel, il les uniſſoit d'une chaîne qui deſcendoit du Ciel. Trouvant ſes plaiſirs dans ſes fonctions les plus pénibles, les épines ſous ſes pas ſe transformoient en roſes ; calme au milieu des fatigues, les ſoupirs des malheureux troubloient ſeuls la ſérénité de ſon viſage. Pere des Fideles confiés à ſes ſoins, il diſtinguoit les mortels les plus néceſſaires, parce qu'ils ſont les plus avilis, & que

ce qui est méprisé, est presque toujours ce qui ne devroit pas l'être; mais il traitoit sur-tout les pauvres comme les aînés de sa famille. A peine, Monseigneur, eus-je fini ce portrait, que mon bonheur me transporta dans ce château qui s'énorgueillit encore de vous avoir possédé : j'arrive, & je reconnois le modele de mon tableau; j'entends parler votre Grandeur, des idées plus sublimes s'emparent de moi, de nouveaux traits se présentent à mon pinceau; je me dis alors à moi-même : il faut encore qu'un véritable Evêque puisse s'élever jusqu'à cette éloquence, qui, admettant les images de la poesie, doit réunir la force & les graces, pleurer les morts pour l'instruction des vivants, donner des leçons à ceux qu'on ne veut que flatter, & remuer la cendre des tombeaux pour en faire sortir une voix qui épouvante l'orgueil jusques sous le dais. Il faut qu'il défende la Religion, en gagnant ses ennemis; qu'il éclaire l'esprit sans irriter le cœur, qui souvent aime plus par opiniâtreté que par conviction; qu'il detruise les objections sans choquer l'amour-propre, le plus ferme soutien d'un parti; qu'il abandonne quelquefois les preuves, pour faire voir les contradictions de ses adversaires, & qu'en les combattant avec leurs armes, ou les enveloppant dans leurs propres filets, il nous représente Bossuet montrant les variations des Protestans.





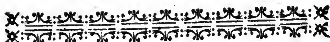
COMPLIMENT
A MONSEIGNEUR
LE VICE-LÉGAT
D'AVIGNON.

MONSEIGNEUR,

SI ce pays, heureux ſous un Gouvernement ſage, pouvoit aſpirer à un plus grand bonheur, c'eſt au moment où il va être honoré de la préſence du Frere d'un Monarque, dont les mœurs ſont l'image de celles de Notre Souverain. Vous paroiſſez ici pour recevoir ce jeune Prince que ſes voyages rendront encore plus cher, puiſqu'ils annoncent qu'il a la premiere des vertus, celle de ſentir le beſoin de s'inſtruire. En rempliſſant les intentions du Pontiſe éclairé que vous ſervez avec tant de zele, vous exprimez le ſien pour l'illuſtre ſang des Bourbons. C'eſt le ſort des Héros de ce ſang d'être les bienfaiteurs du monde & les vengeurs de l'Egliſe. Si la France fut ſouvent l'aſyle des Souverains Pontifes; ſi ſes Rois furent toujours les défenſeurs du Saint Siege, on peut dire que cette contrée heureuſe s'eſt chargée plus particuliérement de la recon-

noissance. Ses habitants, devenus citoyens de la France, l'étoient déja par leurs services. La Noblesse d'Avignon & du Comté Venaissin, toujours prête à verser son sang pour l'empire des lis, n'a vu les faveurs tomber sur elle, qu'en les recueillant à titre de récompense. De ce commerce de sentiments, il s'est formé un lien qui s'étend de Versailles à Rome. Vous l'affermirez encore mieux un jour, Monseigneur, lorsque représentant votre Souverain auprès du Monarque chéri qui gouverne la France, vous l'entretiendrez quelquefois de notre zele, & lorsque, revêtu de la pourpre, vous parlerez au Saint Pere de nous, comme de ses enfants les plus dociles.





COMPLIMENT A MONSIEUR.

MONSIEUR,

VOTRE présence nous rappelle ces temps héroïques, où les Dieux visitoient les mortels. Frappés d'un spectacle qui nous remplit d'admiration & de respect, nous croyons faire usage de nos sens pour la premiere fois. Appui le plus prochain d'un Trône, dont les mœurs qui attachent les citoyens sont le plus bel ornement, il semble que vous cessez d'être le premier Prince du monde, pour apprendre à devenir homme. Si cependant l'empire des cœurs est le véritable empire, en entrant dans ce Pays, vous entrez dans vos États. L'on regne où l'on est adoré : la Monarchie universelle est l'apanage des vertus. MONSIEUR préfere leur cortege à l'appareil de la grandeur ; il n'envie donc que les hommages les plus simples, mais les plus flatteurs, parce qu'ils ne trompent jamais. Ainsi, quand le Dieu des beaux arts

quitta l'Olimpe, la Thessalie qui le reçut, fêta moins sa Divinité que sa bienfaisance; il ne se ressouvint lui-même qu'il étoit Dieu, qu'en essuyant les pleurs des infortunés. Ce fut alors qu'il comprit que la Cour la plus brillante est celle des heureux que l'on fait.





LETTRE
SUR
LE STYLE POETIQUE,

Relativement à l'Éloquence sacrée & profane.



A MONSIEUR L'ABBÉ DE L***

VOUS voilà donc, Monfieur, dans la carrière de l'Eloquence facrée. La gloire qui va vous y couronner, flattera bien mon amour-propre, puifque j'ai prédit vos fuccès. Balfac, qui penfoit être fublime en outrant le langage de la nature, difoit que, s'il favoit un homme éloquent au bout du monde, il feroit un pélerinage pour l'aller voir comme le miracle du fiecle. Vos talents, appuyés de vos travaux, mettront les François dans le cas de ne pas faire un fi long voyage pour voir ce prodige. C'en eft un bien grand, qu'étant fait pour m'éclairer, vous vouliez bien me confulter fur le Style poétique, qui peut convenir au genre Oratoire. Vous dites que ce ftyle eft réprouvé par bien des gens. Je le fais; mais

ce font des gens froids. Nos goûts font nos décisions. La gaieté eft folie aux yeux du mélancolique; la grandeur, faux étalage aux yeux d'un homme rampant. Je vais répondre à la queftion que vous me propofez. Elle fe réfoudra d'elle-même, dès que j'aurai prouvé, 1°. que le ftyle poétique eft dans la nature. 2°. Que la plupart des objets que l'Orateur traite le demandent. 3°. Qu'il convient effentiellement aux paffions qui font l'ame de l'éloquence. Mais, avant que d'entrer dans les détails, je ferai procéder quelques exemples pris des Anciens & fur-tout de Cicéron, pour fervir de préliminaires à mes preuves, que je foutiendrai enfuite par des morceaux que me fourniront nos Orateurs facrés & profanes. Ceux qui voudroient interdire au difcours les expreffions poétiques, n'ont pas eu des habitudes bien fréquentes avec l'Orateur Romain. S'ils l'avoient mieux connu, ils auroient vu qu'il fe fert de ces expreffions lorfqu'il s'emporte contre fes ennemis, ceux de la République, & contre les vices. Quelles traces n'en trouve-t-on pas dans fon Oraifon pour Milon, dans les Verfines, dans fa feconde Philipique. Demofthene & Platon, qu'il avoit pris pour modeles, lui en avoient donné l'exemple. Le commencement de fon fecond difcours contre Catilina en eft encore une preuve. Eft-il rien de plus poétique que cet endroit dans fon Oraifon contre Pifon: *templa gemerent, Tecla ipfa urbis lugerent.* Et celui-ci: *cùm obmutuiffet Senatus, judicia conticuiffent.... vis latrocinii veftri tota urbe volitaret.* Cicéron n'auroit pas employé des expreffions poétiques; mais il a dit en parlant de fon rappel dans fa patrie: *Cùm mihi ipfa Roma propè convulfa fedibus, ad complectendum confervatorem fuum progredi vifa eft.... fed etiam mœnia ipfa viderentur, & tecta urbis, ac templa lætari.* Mais eft-il étonnant qu'il ait pris ce

ſtyle, puiſqu'il a été employé par Salluſte & Tite-Live, quand de grands objets les y ont forcés? Ce dernier ne l'a-t-il pas adopté, quand il fait la deſcription du ſiege de Vejes, quand il peint la honte des Romains aux Fourches caudines, & leur envie de l'effacer, & lorſqu'il montre Annibal traverſant les Alpes? Mais, comme il eſt plus néceſſaire d'appuyer ſon ſentiment par des raiſons que par des exemples, je vais reprendre & prouver les trois chefs que j'ai avancés. Il n'y a point d'éloquence ſans les tableaux & les mouvements. Les beaux morceaux des Anciens & des Modernes ont tous ce caractere. Mais les tableaux & les mouvements ſont-ils exprimés autrement que par un ſtyle poétique? Dire que ce ſtyle eſt dans la nature, c'eſt dire une choſe qu'elle avoue elle-même. Puiſque les paſſions lui appartiennent, leur langage lui appartient auſſi. Ce langage eſt tout de feu; c'eſt celui de la poéſie. Peut-on recevoir les impreſſions d'horreur ou d'admiration à la vue des objets faits pour produire ces paſſions, ſans les exprimer avec les traits les plus capables de les peindre? Or, ces traits ſont poétiques. Pour tracer des tableaux frappants, il faut qu'ils s'éloignent du ton ordinaire, qui eſt celui de la tranquillité de l'ame. Toute paſſion eſt ivreſſe, enthouſiaſme de l'ame. Lorſqu'elle eſt agitée, les objets s'agrandiſſent avec les expreſſions. C'eſt un inſtrument monté pour les ſons les plus ſublimes. Elle prend d'elle-même des termes vigoureux, pittoreſques. Le ſtyle poétique eſt donc dans la nature. L'Orateur doit la rendre; il doit donc le ſaiſir. La force de l'éloquence eſt dans le cœur. Dès qu'il eſt ému, il fait des images des choſes; il ſe transforme en leur nature. L'Orateur eſt alors Poëte malgré lui-même.

Cahuſac a dit dans ſon Hiſtoire de la danſe

que le premier homme dut danſer en voyant les merveilles qui frappoient ſes yeux. Il ſeroit plus juſte de dire, qu'il dut exprimer ſes tranſports poétiquement. En effet, la danſe eſt ſoumiſe à des pas meſurés, à des regles. Mais la poéſie, priſe en elle-même, n'a que la marche de la nature. Meſurer des ſyllabes pour faire des vers, n'eſt point naturel, parce qu'il a fallu des combinaiſons pour en venir là ; mais exprimer d'une maniere poétique ce que l'on ſent vivement, eſt l'ouvrage de la nature. Combien de Prédicateurs, ſur-tout parmi les Miſſionnaires, la défigurent & la dégradent en alliant des bouffoneries poétiques avec la gravité de l'Evangile. Ils ſont comme le Cluniſte Raulin, qui comparoit les conſciences larges, aux groſſes veines, par leſquelles le poiſon pénetre plus facilement. Ils reſſemblent au Cordelier Menot, qui diſoit dans ſon ſtyle, poétiquement burleſque : le chapeau de Cardinal eſt lardé d'évêchés, les évêchés, lardés d'abbayes & de prieurés, & le tout, lardé de diables. Mais les expreſſions poétiques ſont pourtant inſpirées par la nature. Que ceux qui en doutent, aillent s'inſtruire dans les marchés ; qu'ils entendent les Horangeres ſe diſputer : ils ſeront étonnés de la force des métaphores qui s'échappent de ces bouches groſſieres. Auſſi le plus Philoſophe de nos Grammairiens, Dumarſais, a dit qu'il ſe faiſoit plus de figures dans un jour de marché, qu'à l'Académie Françoiſe. Dans la converſation, lorſqu'un intérêt un peu vif nous anime, nous cherchons à peindre. Les hyperboles même coulent de notre bouche. Si un homme a répandu quelques pleurs, nous diſons qu'il a verſé un torrent de larmes. Quand quelqu'un qui nous eſt cher n'a paſſé que peu de jours avec nous, nous diſons qu'il a paru comme un éclair. Si la dureté de quelqu'un nous

déplait, nous le comparons au marbre, à un rocher; s'il eſt bas, on dit qu'il boit les affronts; s'il eſt cruel, on dit que c'eſt un lion écumant de rage. Ces figures ne ſont point l'ouvrage de l'art, puiſque le cœur les dicte. Quoi! dans la converſation on prendra, ſans y penſer, le ſtyle poétique, & on voudra le bannir du diſcours! La plupart des expreſſions énergiques, employées dans la converſation, y ont été introduites par le peuple. Comme elle eſt moins ſujette à la cenſure, parce qu'elle ne s'imprime pas, on les y ſouffre, tandis que de pareilles conſacrées dans Montaigne & Charron offenſent notre goût ſcrupuleux. Moins on eſt éclairé, plus on eſt porté à s'exprimer par des images. Les figures les plus vives viennent du peuple, qui a inventé les langues. La méthode les a affoiblies; il a fallu aller au but en traînant des entraves qui diminuent les forces. La fin a été ſubordonnée aux moyens; ainſi, quand on eut aſſervi notre Poéſie à des regles fixes, on n'enviſagea preſque plus qu'elles. Nos premiers Poëtes croyoient faire des vers, lorſqu'ils ne faiſoient qu'enfiler des rimes.

Fontenelle a ſoutenu dans un Diſcours froid ſur la Poéſie, que ſon langage eſt artificiel. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme, qui n'a jamais ſenti la moindre étincelle de ce feu qui embraſe les Poëtes, prenne la verſification pour la Poéſie. Le Pere Ducerceau, qui n'a jamais fait que des vers plats, la faiſoit conſiſter dans l'inverſion. Fontenelle, qui n'a pu être qu'un verſificateur, avoit un intérêt de dire, que l'eſſence & le mérite de la Poéſie dépendent de la gêne & de la difficulté vaincues. Qu'il diſe tant qu'il voudra que la contrainte lui eſt néceſſaire pour la diſtinguer de la Proſe, c'eſt un paradoxe qui ne prendra point. Il y a un ſtyle poétique indépendant

des regles : il est dans la nature ; les Orateurs peuvent donc l'employer.

Mais on est inconséquent en tout. On approuve depuis quelque temps, que la Comédie s'empare des passions & du ton de la Tragédie. On approuve que l'Opéra-Comique emprunte les accords d'une Musique savante, consacrée à un Spectacle plus noble, & on trouve mauvais que l'Orateur saisisse quelquefois les couleurs de la Poésie ; c'est-à-dire, qu'on autorise une usurpation, & qu'on attaque une possession fondée sur des titres. Mais faut-il que l'Orateur ait la même hardiesse que le Poëte ? Pour répondre exactement à cette question, il faudroit distinguer les genres que ce dernier traite. Je dirai en général, que l'Orateur doit être plus retenu que le Poëte. Il y a d'ailleurs certaines expressions qui, bien placées dans un Poëme, feroient un mauvais effet dans un Discours. Par exemple, un Prédicateur qui diroit, le sommeil ne verse point ses pavots sur le coupable, seroit ridicule. S'il dit, le sommeil ne verse point ses douceurs, il parle bien. Celui qui peindroit la mort avec sa faulx seroit déraisonnable. S'il dit, la mort étend sa main sur le Pécheur, il fait une image convenable. Les noms des Dieux & de leurs attributs ne doivent être employés que dans les Poëmes. Mais il est des Prédicateurs qui croient bien écrire, lorsqu'ils ne font qu'emprunter des phrases de Télémaque, du Paradis perdu, de la Jérusalem délivrée, ou des nuits d'Young ; c'est-à-dire, qu'ils joignent à un drap grossier quelques morceaux d'une étoffe brillante. Ce défaut est commun à quelques Prédicateurs, dont l'imagination s'échauffe sans rien produire. Ils sont comme ces miroirs qui ne font que renvoyer les rayons de la lumiere, ou comme ces plantes qui ont besoin d'une vertu étrangere, pour se couvrir de fleurs.

Il y a aussi des Prédicateurs qui pensent être sublimes, en se servant de métaphores que le goût proscrit, comme le mont de l'orgueil, la fournaise ou le volcan de l'amour divin. J'en ai lu un qui appelloit l'orgueil, hydropisie morale; j'en ai entendu un autre qui appelloit les hôpitaux, des académies d'infirmités. Laissons les métaphores extravagantes à l'Auteur du Poëme de la Magdeleine, les allusions forcées au Pere Mainbourg, qui, dans ses Sermons, s'égayoit au sujet des Jansénistes par de folles tirades. Laissons les figures puériles à ces Prédicateurs du sixieme siecle, qui plaçoient les Sibilles avec les Prophetes, & représentoient la Sainte Vierge cuirassée comme Pallas. Tantôt l'on disoit que le Diable est le soufflet qui allume le feu de la concupiscence. Tantôt on déclamoit que la douce voix de Marie fait tressaillir les montagnes & les collines comme de jeunes agnelets, & en se déchaînant contre ceux qui flattent leurs corps, on l'appelloit un sépulcre portatif. Voudroit-on ressusciter les expressions ridicules de celui qui fit l'éloge funebre du brave Crillon, & qui, après avoir divisé le courage de son Héros en longueur, largeur & profondeur, disoit que ses blessures étoient des Présidents en robe rouge, qui en attestoient la valeur? Mais, sans donner dans ces extravagances, on hasarde des métaphores outrées. J'en reprendrai une dans un Orateur sensible & vertueux, qui, dans son Discours sur l'administration de la Justice criminelle, a quelquefois allié le ton de l'Eloquence avec celui de la Poésie. M. de Servan a-t-il fait une image bien naturelle, lorsque, dans un de ses Discours sur les mœurs, il nous représente Caton criant sur la *breche* des mœurs? Les figures outrées sont hors de la nature dans la Poésie & la Prose. Il est aussi ridicule de dire dans un Poëme:

Et les flots coup ſur coup élancés dans les airs ;
Vont juſque dans la nue éteindre les éclairs ,

que de dire comme Cicéron dans un Diſcours ; que Pompée a fait plus de guerres , que d'autres en ont lu. Mais dire comme Fléchier : ces Villes où vous voyez les lis arborés , ou comme Boſſuet , Philisbourg qui tint ſi long-temps le Rhin captif ſous nos loix ; c'eſt parler ſelon la nature , qui demande ſouvent le ſtyle poétique ; c'eſt parler auſſi ſelon les grands objets que l'Orateur a ſouvent à traiter.

Tout ce qui frappe les ſens , commande à l'ame de s'élever. Le ſtyle répond néceſſairement à l'impreſſion que font les objets. Le Poëte qui prend un ton haut dans un ſujet héroïque , s'éleve encore davantage , quand quelques circonſtances de ſon ſujet agiſſent plus fortement ſur lui. Il doit en être de même de l'Orateur. Il y a plus , le Poëte prend un eſſor hardi & poétique dans le genre ſimple , quand quelqu'objet l'exige. La Fontaine a dit dans Philémon & Baucis :

Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcils
Qui font trembler les cieux ſur leurs poles aſſis.

Si le Poëte emprunte le ton de la haute Poéſie dans le genre ſimple , comme le fait Virgile dans une Eglogue , & La Fontaine dans quelques-unes de ſes Fables , pourquoi l'Orateur ne l'emprunteroit-il pas dans un genre noble , & un ſujet grand , majeſtueux ? Or , quels objets importants l'Orateur ſacré n'a-t-il pas à traiter ? Un Dieu qui , du ſein de ſa gloire qui l'environne , vient ſe couvrir des infirmités humaines pour nous ennoblir ; un Dieu qui devient l'opprobre des hommes , qu'il juſtifie , meurt , reſſuſcite pour eux , & leur ouvre le Ciel ; un Dieu qui d'un ſouffle créa le monde , & d'un regard le

conserve. Est-il possible de traiter ces choses, sans en parler de la maniere la plus magnifique ? Ces sujets qui ont fourni des Poëmes épiques, ne feront-ils pas la même sensation sur l'Orateur ? Homere n'aura pas cru pouvoir exprimer la puissance de Jupiter, & des autres Dieux, sans adopter le style le plus poétique, & il sera interdit à l'Orateur qui parle du vrai Dieu ! Il ne pourra pas s'énoncer, s'il en a la force, comme Racine dans Athalie & Esther, & Rousseau dans ses Odes sacrées ! L'Orateur fera l'éloge d'un Général d'armée qui a influé sur le sort des Etats, & gagné de grandes batailles, & il ne pourra pas être un peu Poëte ! Il faudra donc condamner M. Thomas, qui l'est quelquefois dans ses éloges ; il faudra donc fronder Bossuet, qui l'est souvent dans ses Oraisons funebres ; il faudra le blâmer dans celle du Prince de Condé, lorsqu'il dit : lumieres de la France, mais aujourd'hui obscurcies, & couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; & lorsqu'il peint les ondes qui se courbent sous la Reine d'Angleterre, & soumettent leurs vagues à la Dominatrice des mers. Il faudra donc faire le procès à Fléchier, lorsqu'il justifie si adroitement la révolte de M. de Turenne, lorsqu'il le représente étendu sur ses propres trophées, & son corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; & lorsqu'il dit : déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces ; ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés.

Voici encore une raison qui paroît favoriser mon sentiment. Le Poëte ennoblit les petits objets, pour les élever à la dignité de la Poésie ; à plus forte raison l'Orateur doit donner aux objets nobles qui l'occupent, la pompe & la ma-

gnificence qui peut les faire valoir. Or, cet éclat majeſtueux, c'eſt de la Poéſie qu'il l'empruntera. Il y a beaucoup de choſes que notre délicateſſe ne permet pas d'exprimer par leurs noms; le Poëte eſt pourtant obligé de les rendre poétiquement. Ainſi Boileau en a uſé relativement au briquet avec lequel on fait du feu. Ainſi M. de Saint-Lambert a dit dans ſon Poëme des Saiſons :

Il va ſemer ce grain ſi cher aux animaux,
Compagnons éternels de ſes nobles travaux.

Voudra-t-on que le Poëte puiſſe agrandir les petits objets, & que l'Orateur ne puiſſe pas donner aux plus nobles toute la majeſté qui leur convient? Les expreſſions poétiques ne ſont ridicules, qu'autant qu'elles ſont prodiguées. Elles doivent être dans un Diſcours, comme les glaces & les dorures dans un appartement décoré avec goût. Il n'eſt point de bon Orateur qui n'ait de temps en temps une teinte de Poéſie. Maſſillon m'en fourniroit pluſieurs exemples. N'eſt-il pas Poëte, lorſqu'il dit, en parlant des paſſions des Grands : la feuille que le vent agite, eſt comme la montagne qui va s'ébranler ſur eux? ... Les chagrins, qui ſuivent toujours les plaiſirs, précipitent le reſte de leurs années; ne l'eſt-il pas, lorſqu'il dit dans ſon Sermon de l'Incarnation: Il baiſſe ſon chef ſacré ſous la verge de la colere divine, il expirera entre les bras de la douleur? & quand il dit : les Cieux ne s'ouvrent pas comme autrefois ſur le Mont Sinaï, pour frayer une route de lumiere au Dieu qui deſcend ſur la terre; les Anges ne l'environnent pas pour annoncer ſon avénement au bruit des éclairs & des trompettes; les montagnes ne retentiſſent pas; des nuées de gloire ne s'abaiſſent pas pour enfanter le Juſte; la maiſon même de Marie ne s'ébranle pas juſqu'aux fondements, pour marquer l'horreur dont

elle est saisie, à la présence du Dieu qu'elle reçoit? Mais, pour montrer qu'on peut donner dans le style poétique, sans chercher à briller, citons un Prédicateur qui, simple, négligé, mais pathétique, ne sera pas soupçonné de courir après les fleurs. Cet Astre naissant, dit M. l'Abbé Clement, en parlant de Sainte Genevieve, échappoit encore aux yeux vulgaires. Il appelle cette Sainte une rosée douce & féconde, & son peuple, un lys dont les branches s'étendront, & l'odeur se répandra par toute la terre. Les deux plus grands Prélats des Gaules, dit-il dans le même Sermon, étoient en marche, chargés des dépouilles de l'erreur, qu'ils avoient poussée loin des frontieres de leurs Provinces. Que seroit-ce, si, à toutes ces autorités, je joignois celle de M. l'Abbé Poule, dont l'éloquence forte & brillante nous représente exactement Hercule habillé dans le goût moderne? De la chaire passons dans le Barreau François, qui n'admet pas trop les ornements. M. d'Aguesseau, qui a transporté dans ses Discours la sagesse de ses mœurs, embellit quelquefois son style des trésors de la Poésie. Il ne faut que lire sa premiere, sa septieme Mercuriales, & celle sur les mœurs du Magistrat, pour en être convaincu. M. Cochin veut prouver que les témoins ne sont pas admis en Justice pour le crime de simonie; & il dit: on verroit sans cesse une troupe de furieux, le flambeau à la main, porter le trouble dans toutes les Eglises, intimider les Pasteurs les plus sages, les détourner de leurs fonctions, & peut-être les renverser de leurs sieges, où Dieu seul les avoit placés. Je ne citerai pas M. Linguet, dont le style vigoureux étincele de ces traits frappants, qui vont si bien à la Poésie. Enfin, je préférerois un Discours où le style poétique domineroit, à un Discours hérissé d'antitheses & d'Epigrammes. Cette diction est, dans

ſa maniere, auſſi ridicule que celle du Jéſuite Garaſſe, & de Boulenger, l'Auguſtin, qui, dans un Sermon, comparoit les quatre Docteurs de l'Egliſe Latine aux quatre rois du jeu des cartes. Saint Ambroiſe eſt le roi de trefles, à cauſe des fleurs de ſon éloquence; Saint Jerôme, le roi de pic, parce qu'il a un ſtyle mordant. Je paſſe ſous ſilence les deux autres alluſions puériles, auſſi froides que nos phraſes ſautillantes, ou énigmatiques, qui ſuppoſent de la profondeur, & n'ont que de l'obſcurité. La pompe choque moins que la fineſſe. Mais ce n'eſt pas le ſyſtême d'aujourd'hui. On a un ſtyle entortillé, parce qu'il eſt plus aiſé d'être fin, que grand. L'Orateur ſacré ne doit point ſe jetter dans cette métaphyſique ſubite, ſi fort à la mode, puiſque ſon objet eſt de toucher & d'émouvoir; qu'il ſe montre comme l'envoyé de Dieu, & s'énonce comme inſpiré par un ſouffle divin. Or, dans cette ſituation, quel langage lui convient, ſi ce n'eſt le plus magnifique. Il ne lui ſuffit pas, pour exprimer les grands objets, de s'emparer des traits de la Poéſie; il faut qu'il les ſaiſiſſe encore pour remuer les paſſions.

Les preuves ſont les fondements du Diſcours; mais il ne triomphe qu'autant qu'il eſt animé par les paſſions. Eſt-il poſſible de les peindre ſans les images que fournit la Poéſie? On ne les maîtriſera pas, ſans les élans qu'elle fait éprouver. Les paſſions ſont des tranſports du cœur qui l'agitent, le tyranniſent. La Poéſie produit ſur lui les mêmes effets. Vouloir rendre les mouvements rapides qui nous entraînent, avec d'autres traits que les ſiens, ce ſeroit peindre Hercule furieux, en lui donnant une phyſionomie tant ſoit peu émue, des muſcles & des nerfs ſans tenſion & violence. La paſſion repréſente ſeule la paſſion. La Proſe devient néceſſairement poétique, toutes les fois

que les grands mouvements agitent l'Ecrivain. Il y a plus, la Poéſie perd alors un peu de ſon harmonie. Racine n'exprime pas les fureurs de Roxane & d'Hermione, avec des Vers auſſi cadencés que ceux qu'il a coutume de faire. Le plus harmonieux de ſes Drames eſt Alexandre ; c'eſt qu'il n'a rendu que des ſentiments fades & doucereux.

Un Acteur qui ſent bien la force des paſſions, rompt la meſure des Vers dans ſa déclamation. Le Poëte de même conſulte moins l'oreille. Mais il n'eſt pas moins digne de ce nom, lorſqu'il ne ſacrifie pas à l'harmonie, que le langage bruſque des paſſions ne permet pas, que lorſqu'il étale tous les charmes du nombre. Ainſi l'Orateur eſt Poëte en peignant les paſſions, quoiqu'il n'ait pas l'arrangement des ſyllabes & le retour des mêmes ſons. Liſez les beaux morceaux qui ont pour objet les grands mouvements dans nos Poëtes tragiques ; ôtez la meſure, vous aurez de la Proſe poétique. Liſez les endroits les plus éloquents de nos Orateurs ; mettez la meſure, vous aurez de la Poéſie. Ah ! que nos Orateurs ſacrés feroient des fruits, ſi les paſſions animoient bien leurs diſcours ! Qu'ils nous toucheroient, s'ils étoient occupés du ſalut de nos ames, comme Démoſthene l'étoit de celui de ſa Patrie ! Je leur citerai ici ce que diſoit cet Orateur à ſes compatriotes. Quand il s'agit, en effet, de réprimer des uſurpateurs, ce qu'il faut, Athéniens, ce ſont les œuvres, c'eſt la force, mais non pas de ſimples paroles. Si nos Prédicateurs étoient bien pathétiques, traiteroient-ils ſi froidement le ſujet intéreſſant de la Paſſion & de la mort de Notre Sauveur ? Qu'ils écoutent Ciceron dans ſa ſeconde Verſine. Je parlerai tellement, dit-il, des ſupplices & de l'indigne mort que Verrès a fait ſouffrir à tant de citoyens Romains, que ſi les forces

& la vie me manquent, je me croirai heureux d'expirer en plaidant une cause si intéressante.

Qu'on ne se laisse pas séduire par les idées d'une philosophie glaciale, qui veut tout soumettre au compas. Il n'y a que les passions qui constituent le grand Orateur. Mais ces passions, je le répete, comment les rendre dans toute leur force, si on n'a pas l'enthousiasme de la Poésie? De toutes les impressions de l'ame, il n'y a que la douleur qui veuille un style uni. Le malheur abat trop le cœur, pour lui laisser l'usage des figures. Est-il à propos que Beverlei dise à son épouse:

Amie, hélas! trop généreuse,
Malgré moi, du passé le cruel souvenir
Réfléchira son *ombre* affreuse
Sur les derniers moments de mon triste avenir.

Est-il à propos que le même Beverlei dise à Stukeli:

Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la *semence endormie*,
Tu lui fournis de l'*aliment*.

Ces figures recherchées ne s'accorderoient même pas avec la tranquillité de l'esprit: mais, après tout, si les passions ont un langage poétique dans la conversation, comment ne l'auroient-elles pas dans le discours? Ecoutez Ciceron déclamant contre Catilina, Clodius, Pison, Antoine. Comme il peint leurs vices & leurs crimes. Il est Poëte alors. C'est la haine qui l'enflamme. C'est à cette passion, j'ose le dire, qu'il doit ses plus beaux morceaux d'éloquence. Le Prédicateur doit être embrasé de la haine contre le vice; il doit tonner contre lui. Qu'il montre, dans les mouvements qui l'agitent, la colere céleste allumant les traits de sa vengeance, prête à tomber sur la tête des coupables; qu'il la présente tantôt

fermant

fermant les Cieux, tantôt ouvrant les tombeaux & les enfers. Ah! je dirai à ces Prédicateurs qui ont une marche mesurée : vous faites la guerre à mes passions, & vous avez l'air d'un pacificateur ; vous m'annoncez les vengeances de Dieu, & vous avez le ton d'un Dissertateur ; vous me menacez de l'enfer, & je ne le vois point ouvert ; vous devez tout peindre, & rien ne frappe mes sens. C'est pourtant par des tableaux que l'éloquence produit des changements. Brutus montre le poignard teint du sang de Lucrece, jure, sur ce fer, d'en poursuivre la vengeance ; il émeut les spectateurs, qui font le même serment ; on expose le corps sanglant de Lucrece sur la place publique : le peuple s'enflamme, prend les armes, Tarquin est banni, & le trône brisé. Un Discours portera-t-il aussi-bien les Rois à protéger les infortunés, que le tableau de Hallé, qui représente Trajan partant pour une expédition très-pressée, en descendant de son cheval pour écouter les plaintes d'une pauvre femme ? Mais quels trésors de Poésie le Prédicateur ne trouvera-t-il point dans les Prophetes ! Il les représente, & il ne pourra pas s'énoncer comme eux ; il peut en citer des passages, & il ne pourra pas avoir un style qui en approche : quelle inconséquence ! Jesus-Christ lui-même l'a employé. On veut que le Prédicateur imite ces modeles sacrés, & on ne veut pas qu'il parle comme eux. Il n'y a que les preuves de raisonnement, qui n'admettent point la Poésie. Mais si Bourdaloue avoit eu le sentiment plus vif, non content de convaincre par des raisons pressantes, il auroit touché, principalement des Chrétiens, qui, persuadés de leur Religion, ne la pratiquent pas à cause de leurs mauvais penchants. C'est dans le cœur qu'il faut entrer, pour faire aimer ce qu'on croit sans le pratiquer. Quand on n'a point un

auditoire de Déistes, d'Incrédules, c'est moins l'esprit que l'ame, qu'on doit gagner. C'est en remuant les passions qu'on la maîtrise. Mais on les excite par des images fortes & des figures véhémentes. Tout dit que le style poétique convient au genre oratoire; il est dans la nature, il est dicté par les grands objets dont s'occupe l'éloquence, il est le gage des passions. Mais combien d'Ecrivains l'ont appellé à leur secours, sans en avoir besoin comme l'Orateur. Faut-il citer Platon, Quintilien, Montesquieu, M. de Buffon? Ce dernier est Poëte dans sa description du cheval, du bœuf, &c. & sur-tout dans son Discours de réception à l'Académie Françoise, lorsqu'il peint le Roi, le Cardinal de Richelieu, M. Seguier & Louis XIV. Combien d'Historiens n'ont pas fait difficulté d'emprunter des expressions poétiques? Or, voici comme je raisonne: des Philosophes, des Historiens, les ont employées dans des Ouvrages estimés, & qui pouvoient s'en passer; on ne doit donc pas les défendre à l'Orateur qui en a besoin par toute sorte de raison. On me dira: plusieurs Ecrivains ont transporté le style poétique dans leurs Ouvrages, par l'habitude qu'ils en avoient contractée en faisant des Vers. Mais n'est-il pas encore préférable à des expressions plates, ou rocailleuses, qui outragent le goût & déchirent les oreilles? Fléchier est sans doute le plus harmonieux de nos Orateurs. Il doit ce mérite à l'exercice de la versification, qui l'avoit occupé dans sa jeunesse. Ses Vers sont mauvais, à la vérité; mais ils lui avoient formé une oreille juste & délicate, qui rejettoit les mots durs & les phrases incorrectes, qui déparent un peu les beaux Discours de Bossuet. Ainsi, quand le style poétique seroit un mal inséparable de l'habitude à faire des Vers, on en trouveroit la compensation dans

l'harmonie qu'il procure. Avec ce mérite, Patru, si pur, si correct, n'auroit pas dit, *qui quitta*, non plus que l'*amour un peu peut être trop excessif.* Il n'auroit pas écrit, Monsieur le Chancelier *oublia à faire.* Il auroit cité plusieurs mots ou syllabes dures qui se rencontrent dans ses Plaidoyers & ses Œuvres diverses. Si l'usage des Vers donne le style poétique, c'est une obligation que vous leur aurez, Monsieur; ceux qui vous condamnent, croient que ce style est toujours brillant, tandis qu'il est varié comme la nature. Enfin, le Poëte doit être éloquent, l'Orateur un peu Poëte. Lorsque dans une Tragédie on entend un Discours pathétique qui va aux entrailles, on dit, il y a de l'éloquence. Quand un Discours nous offrira des morceaux qui frappent l'imagination, remuent l'ame & l'entraînent, qu'on dise qu'il y a de la Poésie. Lorsqu'un Poëte prête à la raison, ou à quelque Sujet philosophique, tous les charmes du langage des Dieux, on dit, c'est un Poëte philosophe. Lorsqu'un Orateur embrase son Discours du feu de la Poésie, qu'on dise, c'est un Orateur Poëte. On doit fuir les excès que le goût condamne, & non ceux qu'imagine la froide analyse. Si vos Censeurs vous reprochent des fougues, un essor trop hardi, répondez leur avec le Poëte Young: Je vous récuse pour Juges, ames froides & molles, qu'un sentiment fatigue, qu'un transport alarme. Loin de moi ces Docteurs efféminés, qui prêchent la vertu d'un sang froid, dans une Prose rampante & inanimée! J'ai l'honneur.





PREMIERE LETTRE SUR PÉTRARQUE,

Où l'on indique les causes de sa réputation.



A l'Auteur de la Feuille Hebdomadaire.

Quel que soit l'Anonyme qui a bien voulu, Monsieur, m'honorer dans vos Feuilles de sa critique & de ses éloges, je lui dois mon estime & ma reconnoissance. Ne connoissant que votre sixieme Feuille, qu'un de mes amis m'a fait passer, j'ignore à quoi tient la critique de mon Epître sur Pétrarque. Je ne suis instruit que des éloges qu'on a bien voulu me prodiguer : ils flatteroient mon amour-propre, si je ne devois les regarder comme un adoucissement aux traits qui m'auront percé. Quoi qu'il en soit, il est toujours fort honnête d'appliquer un baume sur les blessures qu'on a faites. J'aurai soin de lire les

articles qui me concernent ; ils m'indiqueront les coups que je dois repousser, & je me présenterai au combat, sinon avec des armes égales, du moins avec franchise & politesse. Cependant, comme on m'a cherché querelle, relativement au caractere que j'ai tracé de l'Amant langoureux de la belle Laure, je prévois que j'intéresserai difficilement des personnes éclairées, qui aiment peut-être ce bel esprit étranger, parce qu'il a fait de leur Patrie le théâtre de ses Vers & de ses folies amoureuses. Aux yeux des adorateurs de ce Poëte, je dois être aussi coupable que celui qui mit le feu au temple d'Ephese. En vérité, les circonstances, les conjectures, qui souvent font les fondements des plus brillantes réputations, ont été ceux de la gloire de Pétrarque. Mais la raison dissipe les prestiges des préjugés. Je la consulte ; elle me dit ce que je dois penser du Chantre de Vaucluse. Je l'envisage comme Amant & comme Poëte. Comme Amant, je le compare à Don Quichotte ; comme Poëte, à Voiture. Il étoit amoureux comme le premier. En cette qualité, il débite tant d'extravagances à sa Maîtresse, qu'il ne lui manquoit plus que d'ajouter, que ses rigueurs forçant ses Amants à se pendre, les Cordiers alloient devenir les plus riches des hommes. Il écrivoit dans la maniere du dernier, dont le style est fade & recherché. On sait qu'il prodiguoit à ses Maîtresses les douceurs les plus apprêtées. M. de Bassompierre, rappellant qu'il étoit fils d'un marchand de vin, disoit de lui, par une allusion digne des siennes : si Voiture étoit du métier de son pere, aimant les douceurs autant qu'il les aime, il nous feroit boire de l'hypocras. Enfin, dût-on me traiter d'Hérétique, je n'en dirai pas moins que Pétrarque n'a chanté qu'un amour froid, tel que celui que peint Mademoiselle de Scudery dans ces Vers langoureux :

Sommeil, charmant ſommeil, bonheur des miſérables,
Apporte à ma douleur tes pavots ſecourables ;
Mais, non, n'approche point, porte ailleurs tes pavots ;
Ma charmante douleur vaut mieux que ton repos.

Pour m'arracher à mon incrédulité, on ne manquera pas, ſans doute, de m'effrayer par l'appareil des citations & des autorités; mais elles ne ſont pas recevables en Littérature, où le ſentiment ſeul décide ſouverainement. Dès qu'on n'eſt point ému par un Poëte, on a raiſon de le trouver froid. Mais le cœur & l'eſprit vendent ſouvent leur liberté aux préjugés nationaux. Alors les plus éclairés deviennent peuple. Je ſais que l'Italie adore Pétrarque. Ce culte eſt ſi bien établi, que ſi nous oſions mettre à côté de lui nos meilleurs Poëtes, ce ſeroient tout autant de victimes qu'elle immoleroit à ſon idole. Le jugement d'une Nation en faveur d'un de ſes Ecrivains, n'eſt pas une loi à laquelle on ſoit obligé d'obéir. L'excellent doit porter le ſceau de l'approbation univerſelle. Les Anglois mettent Sakeſpear au-deſſus de Corneille, & Otwai au-deſſus de Racine. Ce jugement n'a point paſſé au-delà des Iſles Britanniques. La Tragédie d'Hamlet du premier eſt courue & applaudie avec tranſport, toutes les fois qu'elle eſt jouée à Londres ; elle nous révolte par ſes irrégularités, ſes extravagances & ſa contexture monſtrueuſe. Si l'admiration d'un Peuple pour un de ſes Ecrivains en établiſſoit le mérite, Pétrarque ſeroit le Dieu de la Poéſie Italienne. Mais il a inſpiré plus d'enthouſiaſme à ſes partiſans, qu'il n'en a mis dans ſes Ouvrages. Les éloges dont il a été accablé par les Auteurs Italiens, ne peuvent rien non plus en ſa faveur. Souvent la vanité des Particuliers, le Fanatiſme national allument cet encens. Michel Cervantes ne fait point difficulté

de placer l'Araucana dans la claſſe des meilleurs Poëmes d'Italie. Pope, le Poëte d'Angleterre qui a le plus de goût, s'extaſie devant certains traits d'Hamlet qui choquent le goût. Pour citer un autre exemple, Jules Céſar Scaliger donne à Claudien des qualités, que les bons Critiques ne trouvent point dans les Ouvrages de ce Poëte. Les careſſes & les diſtinctions que Pétrarque a reçues des Souverains & des grands Perſonnages de ſon temps, annoncent plus ſa réputation que ſon mérite. Il fut loué, fêté par les Princes; c'étoit donc un grand Poëte. Ce jugement ſeroit auſſi ridicule que celui de l'Hiſtorien Latin de la vie de Claudien, qui s'écrie : *Cognoſcite quanto in pretio fuerit Claudianus. Cum in eo uno & Virgilii mentem, & Homeri muſam fuiſſe teſtentur doctiſſimi Imperatores.* Je ſuis fort éloigné pourtant de comparer Pétrarque à Claudien. Ce dernier a bien plus de verve. Le ſeul rapport que je trouve entr'eux, c'eſt que l'un reçut les honneurs du triomphe au Capitole, & l'autre les honneurs d'une ſtatue de la part d'Arcadius & Honorius, à la ſollicitation du Sénat. Mais, ſi nous examinons le principe de la gloire de Pétrarque, elle va s'évanouir en grande partie. Ses amours ſinguliers, ſon ſéjour à Vaucluſe, ſon attachement paſtoral pour une Dame, prodige d'eſprit & de beauté, ſa maniere d'exprimer ſes feux, ſa longue conſtance au milieu des fers qu'il traînoit par-tout, ſes voyages, ſes biſarreries, ſes inconſéquences, ſes viſions, qu'il raconte de la meilleure foi du monde, ſes déclamations contre les mœurs de ſon temps, ſon obſtination à refuſer des poſtes brillants, ſes liaiſons avec les plus illuſtres Perſonnages, ſon dévouement à Rienzi, qu'il regardoit comme un nouveau Brutus, ſon apparition dans l'aurore de la Poéſie, les éloges des Auteurs Italiens, tout cela, dis-je,

K 4

a plus contribué à sa réputation, que son propre génie. Ajoutez à cela les faveurs des Souverains, dont les jugements, en fait de Poésie, ne sont pas des Edits ; mais ils la courtisent, parce qu'ils sentent, malgré leur orgueil, qu'ils ont besoin d'elle, pour faire survivre leur nom à leur puissance. J'ai l'honneur.



SECONDE LETTRE,

Où l'on trouve le caractere des Ouvrages & des Poésies amoureuses de **PÉTRARQUE.**

MON sentiment sur Pétrarque a été attaqué, Monsieur, dans vos Feuilles. Je l'ai défendu. Ma réponse a fait éclorre une foule de Lettres ingénieuses. Je répondrai à toutes par une seule. Au ton leste & dégagé de la Lettre insérée dans votre vingt-huitieme Feuille, j'ai reconnu qu'elle partoit d'un ami. Les compliments ne sont d'étiquette qu'entre les indifférents. Mais, comme mon ami, pour festoyer les manes de Pétrarque, conte m'immoler sur son tombeau, je lui dirai : eh quoi ! mon cher, pas la moindre petite fleur qui vienne orner ma tête, avant qu'elle tombe sous le coup mortel. Il y a de l'irréligion contre le Dieu que vous servez avec tant d'ardeur, à ne pas rendre la victime digne de lui. Il est vrai que vous êtes plus juste dans vos autres lettres, & j'en rends graces à vos remords de conscience. Cependant, si justice se fait, nous devons être sacrifiés tous les deux. Vous êtes aussi coupable que moi. Votre raison éclairée a trahi votre zèle, sans que vous vous en soyez apperçu. Vous m'ac-

cusez de blasphême, pour avoir comparé Pétrarque, comme amant, à Don Quichotte, & comme Poëte, à Voiture. Vous avez dit les mêmes choses. En assimilant Pétrarque à Don Quichotte, j'ai voulu faire entendre que ce n'étoit qu'un amoureux d'imagination. Vous en convenez vous-même, puisque vous avouez qu'il ne connoissoit ni la fougue des desirs, ni les emportements de la jalousie, ni la vivacité des transports. C'est pourtant à ces traits que Didon dans Virgile, Roxane & Hermione dans Racine, Rhadamiste dans Crébillon, Orosmane dans M. de Voltaire, nous paroissent des personnages bien amoureux. Vous êtes révolté de ce que je compare Pétrarque, comme Poëte, à Voiture. Vous convenez dans vos lettres que votre Poëte divin donnoit dans les Concerto, qu'il étoit pointilleux, entortillé. Vous savez que c'est le défaut de Voiture. Voici quelques-unes de ses phrases, & les premieres qui se présentent à moi. On voit ici des Africaines, disoit-il à Mademoiselle Paulet, qui, malgré le soleil qui les brûle, sont aussi belles & aussi brillantes que lui. Il écrit d'Espagne : je suis au pays de la marmelade, & j'y ai fait une maîtresse qui est encore plus douce qu'elle. Ces deux beaux esprits avoient à-peu-près la même maniere, vous ne le niez point Ils exciterent également en leur faveur l'enthousiasme de leur Nation. Les mêmes circonstances agirent sur leur réputation. Mon parallele n'est donc pas aussi peu respectueux que vous le prétendez. Mais vous seriez bien plus choqué, si je vous défiois de me trouver dans tout Pétrarque une pensée qui vaille celle-ci de Voiture. *Monseigneur, on ne peut vous louer que par des redites ; vous êtes comme ces guerriers qu'on ne peut blesser que sur des cicatrices.* Avouez de bonne foi que vous êtes de mon avis. Avouez que vous avez pris de l'humeur un peu

légérement. Peut-être avez-vous des droits pour faire adorer vos ſentiments. Peut-être êtes-vous comme les jolies femmes, dont les caprices ſont des loix, & dont les loix ſont des caprices. Mais, où prenez-vous que je parle avec mépris du Poëte que vous aimez tant? Reliſez, je vous en prie, mon Epître à M. l'Abbé de Sade, ſur ce ſujet; vous y verrez ces Vers:

Oui, je dois avouer que, Peintre ingénieux,
Pétrarque embellit tout d'un pinceau gracieux;
Mais amoureux des fleurs pour ſa Bergere écloſes,
Pourquoi, loin de ſon teint, va-t-il chercher des roſes?

Je le regarde donc comme un Poëte agréable; & ne lui reproche que l'affectation; c'eſt ce que diſent ces Vers-ci:

Et dans des Vers ſans ame étalant ſa tendreſſe,
Careſſer ſon ouvrage, & non pas ſa Maîtreſſe;
A ces traits connoît-on le feu du ſentiment?
Qui peint avec eſprit ne fut jamais Amant.

Voilà l'état de la queſtion, Pétrarque n'eſt pas un Poëte naturel, ni un véritable Amant. J'en ſuis bien fâché pour vous; mais, malgré votre eſprit & vos connoiſſances, vous n'avez rien dit qui ébranle mon opinion. Vous prétendrez après cela tout ce que vous voudrez; que Laure repouſſoit les deſirs de ſon Amant, & que cependant elle ne doit ſa réputation de vertu qu'à la diſcrétion de cet Amant. Vous direz, ſi vous le jugez à propos, que Pétrarque eſt un grand Poëte, parce qu'il a beaucoup d'harmonie. Je ne m'y oppoſerai pas, quoique je puſſe vous ſoutenir que Fléchier, qui en eſt plein, eſt fort inférieur à Boſſuet, qui en a très-peu. Vous avancerez, ſi cela vous plaît, que Pétrarque n'eſt point ami de l'affectation. Pour m'unir à vous, je vous citerai en preuve le

commencement d'un Sonnet qu'il adresse au Cardinal Colonne : *Gloriosa Colonna, in cui s'appogia nostra speranza.* Peut-on jouer plus joliment sur le nom ? Cela me rappelle une allusion faite au nom du Pere Menetrier, qui ne vaut pas celle-là. Comme on blâmoit ce Pere d'avoir donné des regles sur les Ballets, quelqu'un dit : on a tort de lui reprocher d'avoir fait ce Traité, puisque la fonction du Menetrier est de faire danser les gens. Mais n'allez pas jusqu'à soutenir que je sois un téméraire, pour avoir examiné les motifs qui ont influé sur la réputation de votre Poëte. Croyez-vous, par exemple, que je serois bien coupable, si je disois que Boileau, d'ailleurs très-estimable, a dû une partie de sa gloire à Louis XIV, qu'il encensoit, aux Courtisans qui apprenoient par cœur les Vers que le Maître vantoit, à la profession de satyrique, qu'il exerçoit, à son humeur atrabilaire & caustique, & au Public superficiel, qui pensoit que celui qui censuroit les autres, devoit en savoir plus qu'eux tous ? Un Ecrivain téméraire est celui qui juge de ce qu'il ne connoît pas. Voudriez-vous faire croire que je me suis avisé de prononcer sur quelque Traité d'Algebre, ou sur quelques Problêmes de Géométrie ? En voilà assez pour vous, mon ami ; il n'est pas juste que vous épuisiez mes forces. J'ai d'autres adversaires à combattre.

Quelques lettres en-réponse à la mienne, sont attribuées à M. l'Avocat R.... Je suis fâché qu'avec de l'esprit, on n'ose marcher, sans le secours de l'autorité, sur-tout dans une matiere où elle est recusable. Je dirai, en passant, que si mes antagonistes avoient à faire la généalogie de quelque maison, ils ne seroient pas plus soigneux de ramasser des titres. La Reine Christine, dit M. l'Avocat R.... appelloit Pétrarque un grand Poëte, un grand Philosophe. Cela ne converti-

roit pas un mécréant. La Cour de France fut autrefois occupée de deux foibles sonnets : Benserade & Voiture en sont-ils moins descendus à leur place ? Ronsard, tant loué par Charles IX, & regardé par la nation comme le Prince des Poëtes, a-t-il été moins marqué du sceau des écrivains réprouvés ? Henri II, & le même Charles IX, n'ont-ils pas donné les plus grandes marques d'estime au Visionnaire Nostradamus ? Pétrarque n'est pas le seul auteur qui ait eu des partisans fanatiques. Le Poëte Bourbon préféroit la paraphrase des pseaumes par Buchanan, à l'Archevêché de Paris ; Passerat préféroit au duché de Milan, l'ordre de Ronsard au Chancelier de l'Hôpital. Quelles folies n'a pas enfanté l'aveugle prévention ! Ce que M. R... dit de l'amour de Pétrarque, ne prouve pas que cet amour ait existé ailleurs que dans sa tête, qui, seule, étoit malade. Ce qu'il dit de ses talents fondés sur la réputation brillante qu'il a parmi les Italiens, a été détruit dans ma premiere lettre. J'ai démontré par l'exemple de l'Angleterre, que le jugement d'une nation en faveur d'un de ses Ecrivains, n'auroit pas force de loi pour les autres nations. M. R... m'accorde la victoire, si je lui cite un Ecrivain François, Anglois ou Italien, qui, avec des talents médiocres, jouisse de l'estime de sa nation, seulement depuis un siecle. La phrase précédente & l'objet de la dispute, auroient dû faire dire, qui ait joui pendant un siecle ; & si c'est là ce que mon adversaire prétend, je lui citerai Rabelais & Pibrac. D'ailleurs, ne point estimer ce qui le mérite, est une aussi grande erreur, que de trop priser des ouvrages médiocres. Or, l'Angleterre eut long-temps les yeux fermés sur les beautés de Milton & de Tompson. Mais si M. R... a voulu dire que, depuis un siecle, aucun Ecrivain n'a joui de l'estime de sa nation, sans

de grands talents, l'expérience eſt contre lui. Combien d'Auteurs doivent à l'intrigue, ou à un genre en faveur, une réputation uſurpée. Le foible La Chauſſée a fait Secte; il a tiré ſa gloire du comique larmoyant & de Mademoiſelle Gauſſin, qui jouoit ſupérieurement dans les rôles de ce genre. Enfin, les Odes de la Mothe n'ont-elles pas long-temps éclipſé celles de Rouſſeau? Il n'eſt pas poſſible, dit-on, qu'un peuple éclairé ſe trompe en fait de ſentiment. Cependant la nation abandonne la belle muſique de Rameau pour celle de l'Opéra comique. Cependant l'Italie place Metaſtaſe au-deſſus d'Apoſtolo-Zeno, qui a plus de génie. Il n'eſt point vrai, comme l'aſſure M. R... que les Italiens mettent à préſent Pétrarque ſur le trône du Parnaſſe. L'Arioſte, le Taſſe, & tant d'autres, par des talents ſupérieurs, ont bien affoibli le Pétrarchiſme. Quand il feroit certain, comme on le prétend, que les peuples divers de l'europe eſtiment Pétrarque, cela ne prouveroit rien. C'eſt le ſort des Auteurs qui écrivent ſur l'amour, d'être connus partout, parce que cette paſſion exiſte par-tout. Mais ce ſont les gens de Lettres d'une nation, qui doivent fixer chez elle le mérite d'un écrivain étranger. Les grands Auteurs, dit-on, s'égarent dans leur route, & laiſſent loin, derriere eux, les écrivains rampants. Pétrarque a-t-il opéré ce prodige ſur les Auteurs Italiens venus après lui? Il n'eſt point vrai encore qu'aucun Italien n'ait écrit contre ce Poëte. J'ai découvert quelques Schiſmatiques. Après tout, les meilleurs Auteurs ſont les plus critiqués. On connoît l'acharnement de Zoïle contre Homere & Platon. Longin, cet excellent juge, ne trouve-t-il pas des défauts dans les anciens Auteurs? Ce ſeroit mal louer Pétrarque, que de lui faire un honneur de n'avoir pas été critiqué. Mais ſes

partisans l'ont quelquefois déprisé sans le vouloir. Que veut dire Gravina, quand il assure qu'il auroit surpassé les Anciens, s'il avoit chanté l'amour comme eux ? On peut faire de bonnes tragédies, sans employer les moyens d'Euripide & de Sophocle. Il n'est question que d'intéresser, n'importe par quelle voie; mais il n'est qu'une maniere de bien chanter l'amour : c'est de lui donner, comme Sapho, toute l'énergie qu'il a dans une ame enflammée. D'ailleurs, Muratori, admirateur de Pétrarque, en convenant que ses poésies pourroient bien ne pas plaire au-delà des monts, a prononcé contre elles un arrêt rigoureux. Ce qui est fondé sur le sentiment, doit intéresser toutes les nations, même quand il seroit foiblement traduit. Le coloris n'est essentiel qu'aux ouvrages de pur agrément. M. R... n'est pas trop adroit, en divinisant son Héros, parce qu'il a brillé dans un siecle où il n'existoit aucune trace de bonne poésie. La gloire consiste à avoir des rivaux fameux, & à les vaincre. Si Pétrarque est un Dieu pour avoir fait des vers dans son temps, déifions aussi quelques-uns de nos Troubadours, qui n'ont pas été inutiles au Poëte Italien : qu'on lui attribue tant qu'on voudra l'harmonie de sa langue; Balzac, aujourd'hui si déchu, n'a-t-il pas contribué pour beaucoup à celle de la nôtre? C'est sans doute une gloire pour l'amant de Laure d'avoir brillé dans son temps; mais sa gloire seroit plus grande, s'il n'avoit pas été éclipsé par ses successeurs. Le grand Corneille fut chez nous le créateur du Théâtre : il attend encore des rivaux qui l'égalent. Mais on nous instruiroit en nous représentant Pétrarque sous les traits de Descartes. En vérité, nous étions bien aveugles. Plaçons mieux notre reconnoissance. Ce n'est point au Philosophe François que nous devons la fuite des préjugés, la

destruction des erreurs qui obscurcissoient la vérité, & la révolution qui s'est faite dans les esprits & les sciences. M. R... veut que l'Italie ait placé avec raison Pétrarque sur le trône du Parnasse. Il cite quelques chansons, quelques sonnets, pour motiver cette installation. C'est être Roi à bon marché. Jadis Boileau s'opposoit fortement à ce que l'Académie Françoise reçût M. de Saint-Aulaire, qui avoit fait quelques pieces de Vers où respire la délicatesse. La crainte d'être trop long ne me permettant pas une discussion entiere des Poésies qu'on m'oppose, je vais examiner principalement sa seizieme chanson citée. Ce n'est pas assurément ce qu'il y a de plus foible dans le Poëte Italien. Je vais m'attacher à cette chanson, qui est une espece d'Ode, 1°. parce qu'elle est dans le genre élevé, & qu'elle suppose plus de talent. 2°. Parce que cette Chanson étant un des meilleurs ouvrages de Pétrarque, le même coup qui frappera celui-ci, donnera quelque secousse aux autres. D'abord, cette Ode ayant pour objet de calmer des peuples armés les uns contre les autres, c'étoit par des mouvements rapides, par des peintures vives & pathétiques des malheurs de la guerre, qu'elle devoit s'annoncer. Quels élans, quels transports n'auroient pas dû inspirer au Poëte, ces Seigneurs Italiens, qui, pour déchirer leur patrie, se servoient d'une troupe vile de brigands féroces ! Mais hélas ! on ne trouve que trop souvent dans ce poëme le style plaintif & langoureux d'un homme accoutumé à chanter les fadeurs d'un amour sans passion. Est-ce de ce ton qu'Horace a déclamé contre les vices & les dissenssions des Romains ? Est-ce là le style qu'a pris Rousseau dans son Ode aux Suisses, sur leurs guerres civiles, & dans celle sur l'armement des Turcs, dans laquelle l'apostrophe aux Princes

Chrétiens est si véhémente ? Citons-en quelques strophes.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles ?
Attendrez-vous encor, Spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle destin,
Comme en ce jour affreux, où, dans le sang noyée,
Bysance foudroyée,
Vit périr, sous ses murs, le dernier Constantin ?

O honte de l'Europe ! ô infamie éternelle !
Un Peuple de brigands, sous un chef infidele,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté ;
Et le mensonge impur tranquillement repose
où le grand Théodose
Fit régner si long-temps l'auguste vérité.
. . . .

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir, dans leur chûte funeste,
De vos divisions les fruits infortunés.
Assez & trop long-temps, implacables Achiles,
Vos discordes civiles,
De morts ont assouvi les enfers étonnés

Ces strophes suffisent pour faire voir que Rousseau a mieux embrassé son sujet que le Poëte Italien. Si on en excepte quelques sottises dont il regale les Bovarrois, il ne fait que gémir dans son Ode. Il me semble que j'entends un pieux Cénobite, qui, affligé des malheurs de sa Patrie, invoque le Ciel, & fait une dolente homélie sur les crimes de ses compatriotes. *Peccato è nostro.*

L'apostrophe au Tibre & au Pô a quelque chose de touchant ; mais ce tour est si usé, qu'on ne peut le rajeunir que par des accessoires frappants. Le Poëte se contente de prier ces fleuves d'écouter ses soupirs. Il passe de là à Dieu, qu'il supplie de rendre la vérité touchante dans sa

bouche. J'avouerai que la ſtrophe qui commence par *ben provida natura* eſt belle, ſi elle n'étoit une foible imitation d'Horace. Faut-il contempler cette image, qui repréſente le Romain ſous Marius, le Romain vainqueur des Barbares, le Romain qui, ayant ſoif, buvoit plus de ſang que d'eau? Pétrarque exhorte charitablement les Seigneurs Italiens, en leur diſant qu'il dit le vrai, & que ce n'eſt point la haine qui l'inſpire. Il eût mieux valu que ce motif eût agi ſur ſon ame; il en auroit dit des choſes plus fortes. L'envoi où le Poëte parle à ſes vers, & qui finit par ces mots, *pace*, *pace*, *pace*, nous repréſente exactement les fonctions d'un Huiſſier au Palais. Non, non, Pétrarque, excepté quelques morceaux de ſes lettres à Rienzi, n'a point mis de vigueur dans ſes ouvrages. J'ai fait voir dans le diſcours qui eſt à la tête de mes Odes, combien Chiabrera lui eſt ſupérieur dans cette partie. Mais, dira-t-on, quelle hardieſſe de toucher à la couronne d'un Poëte ſi renommé! Qu'on lance ſi l'on veut l'anathême; je répondrai que des Auteurs Italiens n'ont pas été plus réſervés à l'égard de pluſieurs de nos Écrivains diſtingués. Maffei ne les attaque-t-il pas tous, lorſqu'il aſſure que la Poéſie Françoiſe n'eſt que de la proſe rimée? Il paroît que cette prévention eſt aſſez accréditée en Italie: car j'ai connu à Paris un bon Littérateur de cette nation; je ne pouvois lui perſuader que notre grand Rouſſeau fût Poëte. Serois-je plus injuſte à l'égard de Pétrarque? Sa chanſon, dont M. de Voltaire a traduit la premiere ſtance, a quelques agréments; mais elle eſt plus ingénieuſe que tendre. Ces fleurs qui pleuvent de chaque rameau pour couvrir les charmes de Laure; ces fleurs qui, en pirouettant dans l'air, tombent ſur la terre & l'onde, & diſent, ici regne l'amour, ſont-elles

dans le ſtyle du ſentiment ? Dans ſa treizieme ; il ſe compare à un enfant qui ne ſait prononcer aucune parole, & qui pourtant ne peut pas ſe taire : eſt-ce là le langage d'un homme fortement amoureux ? Preſque tous ſes ouvrages ſur l'amour ſont pleins de traits ingénieux, d'alluſions & de comparaiſons qui tuent le ſentiment. Quelles fadeurs ne prodigue-t-il pas à ſa Laure ! Un bel eſprit extravagant diſoit d'une belle Dame : que Venus & Helene n'auroient pu être que ſes femmes-de-chambre ; qu'un de ſes cheveux étoit d'un prix à racheter un Roi priſonnier ; que ſes yeux étoient remplis d'un feu ſi vif, qu'on ne pouvoit s'en approcher ſans paraſol ; que ſes mains étoient ſi douces, que ce ſeroit un grand plaiſir d'en être étranglé, mais qu'il en avoit été reçu ſi froidement, qu'il n'imputoit qu'à cette cauſe le rhume dont il étoit tourmenté. Eh bien ! Pétrarque a dit des folies qui valent bien celles-là. Que penſer d'un amant qui appelle les propos de ſa maîtreſſe de jolis magiciens, qui prend le ſoleil pour ſon rival, en eſt jaloux, & le fait cacher honteux & piqué, parce que Laure lui adreſſe un ſourire pour calmer ſon inquiétude ? Que penſer d'un amant, qui, pour peindre ſes tourmens, dit qu'il nage dans une mer ſans fond & ſans bord, qu'il écrit dans l'air, & qu'il pourſuit une biche fugitive avec un bœuf boiteux ? Ici, il ſe compare à un cerf, là, à un poiſſon pris à l'ameçon : tantôt il dit qu'il eſt un vaiſſeau ſans gouvernail & ſans cordage ; tantôt il étend ſes aîles comme un oiſeau. Que penſer d'un amant qui dialogue avec ſes yeux, qui lui répondent d'un ſtyle plaintif ? Que penſer d'un amant, qui, toujours monté ſur le même ton, appelle ſa maîtreſſe ſon tréſor, ſon ſoleil, ſon phare, ſes yeux, deux étoiles, ſes charmes, des miniſtres de l'amour, la com-

pare à la neige qui n'a point vu le soleil depuis quelques années, & qui, dans une maladie de cette belle, cherche la planette qu'elle doit habiter & éclipser? Il n'est point comme les autres hommes; ce qui est amer lui paroît doux: *l'amor me dolce*; il est transi de froid en été, & brûlé par la chaleur en hiver. Un Poëte qui chante ainsi l'amour, n'avoit que la tête malade. J'ai l'honneur d'être.



LETTRE

AUX AUTEURS

DU JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE;

Au sujet des quatre Comédies mises en vers libres, rajeunies & retouchées par M. Collé.

MESSIEURS,

J'Ai toujours trouvé le plaisir & l'instruction dans la lecture de vos Journaux; mais comme ils ne me parviennent que long-temps après qu'ils ont paru, je prends la liberté de vous adresser un peu tard mes réflexions au sujet des principes que vous avez établis, en rendant compte des quatre Comédies, mises en vers libres, rajeunies & retouchées par M. Collé. Les deux articles qui, dans vos Journaux de Mai 1771, ont pour objet ces quatre Comédies, sont pleins de vues fines; mais cette finesse me fait douter de la solidité des principes qu'ils renferment. Vous distribuez de justes éloges aux talents de M. Collé; mais vous dites, en louant son travail

leur vétufté caufe moins d'obfcurité que la fraîcheur de plufieurs termes nouvellement inventés. S'il faut retrancher des expreffions inintelligibles à la moitié des fpectateurs, c'eft plutôt dans plufieurs de nos comédies modernes, où l'on trouve un ftyle néologique & entortillé. 2°. Les expreffions furanées méritent du refpect quand elles font confacrées dans des écrits qui jouiffent depuis long-temps de l'eftime publique. Les Auteurs d'une nouvelle édition de Boffuet déclarerent avec raifon dans leur profpectus en 1766, qu'ils rétabliroient les expreffions qu'on avoit ofé réformer dans les éditions précédentes. Au lieu de profcrire totalement les termes furanés, il faudroit en accréditer quelques-uns. Boffuet a dit : O nuit défaftreufe ! Maffillon a dit fouvent : une vie oifeufe. Les mots bonace, déloyal, dont fe fert Malherbe, feroient auffi-bien employés que celui de profpere qui eft généralement adopté. 3°. Les expreffions furanées font fouvent plus énergiques que celles qu'on leur fubftitue. Vous favez qu'on a raifon de regretter quelques termes de Montaigne & de Charron. Les Comédiens François voulurent changer le mot fallacieux, qui fe trouve dans la Rodogune de Corneille. Ils furent obligés d'employer deux épithetes plus foibles que la premiere. Serments vains & trompeurs, ne vaut affurément pas ferments fallacieux ; d'ailleurs ce mot étoit entendu de tout le monde. Celui d'inanité dont fe fert Jean-Jacques Rouffeau dans fon Pygmalion, eft-il plus intelligible ? Pourquoi voulez-vous que ce vers d'Hauteroche, en parlant des Parifiens qui prennent quelquefois une affaire à la chaude, ne fe faffe pas entendre ? Cette expreffion eft baffe à la vérité ; mais faut-il paffer l'éponge fur tous les termes de cette efpece, qui font quelquefois dans nos bons Auteurs ? On lit dans une Oraifon fu-

nebre de Boſſuet, que la Grace eſt une excellente ouvriere. On trouve dans une Ode de Rouſſeau :

De leurs grains les granges ſont pleines :
Leurs celliers regorgent de fruits.

On lit dans une Satyre de Boileau contre les femmes :

Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure,
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture ;
Et du foin que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroît une mule encor ſe nourriſſoit.

On trouve enſuite ces deux vers, dont le dernier mot eſt des plus bas :

Deux Servantes déja, largement ſouffletées,
Avoient à coups de pied deſcendu les montées.

Si vous voulez des termes vieux, il a dit dans ſon Lutrin :

Votre ame, à ce penſer, de colere murmure.

Dans ſa traduction de Longin, il s'eſt ſervi du mot accoutumance, &c.

Il faut que nous voyions nos Ecrivains, non de profil, mais avec tous leurs traits ; il faut que nous connoiſſions notre langue telle qu'elle a été, pour mieux appercevoir les richeſſes qu'elle a gagnées. Mais on veut aujourd'hui tout mettre à la moderne. N'a-t-on pas appliqué le vernis à la moderne ſur nos anciens romans tels que l'Aſtrée ? Il n'y a pas juſqu'à Richard ſans peur, Robert le Diable, & Pierre de Provence, qui n'aient eu part à cette brillante faveur. Mais il n'en eſt pas d'un poëme comme d'un tableau : quand celui-ci a vieilli, on peut, en le lavant, en le rajeuniſſant, faire revivre ſon coloris ſans

changer la maniere du Peintre. Enfin, il y a un rapport marqué entre les mœurs & le langage; je ſuis en pays perdu ſi je n'apperçois pas cette analogie; je ſuis encore plus égaré, ſi on ſubſtitue les uſages d'un ſiecle à ceux d'un autre. La Comédie, dites-vous, doit être la peinture de l'homme tel qu'il eſt de nos jours, & non pas celle de ce qu'il a été. La comédie actuelle doit être la peinture de l'homme tel qu'il eſt de nos jours, j'en conviens; mais la comédie du dernier ſiecle doit repréſenter l'homme tel qu'il étoit alors. Il faut donc qu'elle m'offre les uſages de ce temps-là: il eſt inutile de dire que le ſpectateur ne ſe reconnoît plus ſi on lui trace le tableau de nos mœurs ſous des formes qui ont exiſté avant lui. 1°. Il rit de ſes propres ridicules en riant de ceux qui ont eu cours avant lui: car ils ont circulé juſqu'à nous avec quelques modifications qui les rendent ſeulement plus brillants. 2°. L'effet de l'illuſion théâtrale, eſt de nous tranſporter juſqu'à ceux dont on nous parle. 3°. L'eſprit ſuit dans ces tableaux l'hiſtoire des révolutions qui ſe ſont faites dans nos mœurs. Il ſeroit abſurde de donner à préſent aux Médecins, aux femmes précieuſes ou ſavantes, les traits dont les peignit Moliere. Mais nous rions des ridicules anciens, parce qu'ils ſont la tige de ceux d'aujourd'hui qui les repréſentent, quoique plus maniérés. Tout ce que vous dites ſur le caractere d'homme à bonne fortune, qu'on ne doit pas peindre à préſent tel qu'il exiſtoit du temps de Louis XIII ou de Louis XIV, peut avoir lieu pour les comédies à faire, & non pour celles qui ſont déja faites. Vous louez M. Collé d'avoir mis un Coureur à la place d'un Page, parce qu'aujourd'hui, dites-vous, les marquis n'ont plus de pages; mais ils en avoient alors, & il eſt queſtion des Marquis de ce temps-là. Ils n'avoient point de

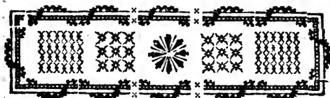
Coureur, & en leur en donnant, on fait la même faute que ce Peintre qui représenta Jesus-Christ portant sa Croix, accompagné par deux Capucins. N'êtes-vous pas révolté contre l'extravagant Auteur du Poëme de la Magdeleine, lorsqu'il offre cette Sainte dans un carrosse ? Il est absurde de transporter les usages anciens dans un tableau moderne, & ceux de nos jours, dans un tableau ancien. Cela est supportable pourtant dans un poëme épique; ainsi M. de Voltaire a pu employer la bayonnette dans la bataille d'Ivri, quoiqu'elle n'ait été inventée que long-temps après. Vous applaudissez aux changements faits dans la fête que Dorante dit avoir donnée; il ne manquoit plus que d'embellir cette fête par des airs d'opéra bouffon ou par un feu d'artifice de la composition de Torré. Je suis bien fâché de n'être pas de votre avis; mais il me semble que nos anciennes comédies doivent conserver les usages de leur siecle. Comme un homme de nos jours nous choqueroit s'il étoit habillé à l'antique, un personnage du dernier siecle doit nous révolter s'il n'a pas les manieres & les mœurs de son temps. D'ailleurs, comme nos modes changent souvent, il faudroit sans cesse toucher à ses comédies; les noms de leurs Auteurs qu'on doit respecter, tomberoient dans l'oubli. On peut, sans outrager les Auteurs, faire des corrections dans leurs ouvrages, qui ont pour objet l'utilité publique, parce que la plupart de ces ouvrages ne se perfectionnent qu'avec des changements; mais dans les arts d'agrément, quand les Auteurs ont réussi, ils doivent servir de modeles; s'ils ont des fautes, on ne doit les corriger qu'en les évitant. En un mot, une science arrive à la perfection par les lumieres que les Savants ajoutent à celles de leurs dévanciers. Un art se perfectionne lorsqu'on fait comme ceux qui

y ont excellé. La science est une masse de connoissances à laquelle il faut toujours ajouter ; l'art, un trésor qui, une fois poli, perd, si on touche à sa forme. Mais que peut gagner le public à la refonte de nos comédies, sur-tout de celles de Moliere ? Il ne peut qu'y perdre. Sans parler des abus que j'ai indiqués, on oublieroit nos bons modeles ; on ne verroit plus que de foibles ouvrages dès qu'ils ne leur ressembleroient pas. On s'éloigne déja assez de ces modeles dans ces drames lugubres qui nous oppressent, & dans ces comédies métaphysiques, dont le sel volatil n'est saisi que par peu de personnes. Vous savez aussi-bien que moi, que c'est èn adoptant une autre maniere que celle de Moliere, qu'on a abandonné la bonne comédie. Destouches, en prenant ses personnages chez les Grands, crut l'ennoblir, & la rendit sérieuse. La Chaussée, en l'appliquant à des aventures tristes & romanesques, lui donna le ton dissertateur & en fit une pédante pleureuse : le Pere de famille en augmenta la tristesse larmoyante par lui-même & par des imitateurs qui la couvrirent d'un crêpe. Mais si ces innovations nous font perdre la trace de la bonne comédie, est-il à propos de favoriser ceux qui, en corrigeant les bonnes comédies du dernier siecle, nous éloigneroient du but que leurs Auteurs ont atteint ? Que les pieces qui, comme celles de Boissi, ont peint les ridicules du jour, soient sujettes aux caprices de la mode, je n'en serois pas étonné ; mais elle a très-peu d'influence sur le style & les mœurs des personnages des comédies qui ont crayonné de grands caracteres ; quand même quelques-uns de leurs termes auroient contracté une rouille d'antiquité, ce n'est pas une raison pour les corriger. Si l'on veut toucher au style, que l'on fasse disparoître ces expressions équivoques ou obsc-

nes, dont la décence de nos mœurs corrompues s'offense. Nous n'oserions, ainsi que Terence, mettre des Courtisanes sur notre théâtre, & nos Soubrettes & Valets en ont le langage dans quelques-unes de nos anciennes comédies. Combien de termes indécents ne trouveroit-on pas à ôter dans Montfleuri, Dancourt, Moliere, Regnard? Mais, puisque vous ne voulez point de mots que tous les spectateurs ne puissent pas comprendre, le langage des Valets de ce dernier ne vous semble-t-il pas trop rafiné? Combien de spectateurs ne saisissent pas la finesse des épigrames de Valentin dans les Menechmes, & de Crispin dans le Légataire universel. Les expressions figurées, quelquefois poétiques de ces Valets, sont celles de leur condition, & peuvent-elles être entendues de ceux qui vont à la comédie le Dimanche? Pour ce qui regarde les personnages ou les caracteres des comédies du dernier siecle, il y auroit bien d'autres changements à faire, qui seroient plus à l'avantage des mœurs & du goût que vous défendez également dans vos Journaux. Mais louer un Auteur de ce qu'il a rendu le caractere du Menteur moins odieux, n'est-ce pas lui faire un mérite d'une faute? Car nous sommes fâchés que le méchant M. Gresset inspire si peu d'indignation: louer un Auteur de ce qu'il a diminué le ton ignoble des Valets, c'est le louer d'avoir altéré la nature. Il est impossible que ces personnages ne perdent rien de leur naïveté, s'ils prennent un ton plus élevé que celui de leur condition; ce qui d'ailleurs ne peut qu'accréditer l'habitude qu'ont nos Auteurs de travestir leurs Valets & leurs Soubrettes en beaux esprits. Marivaux ne s'est que trop livré à cette maxime. Enfin, Messieurs, vous ne sauriez trop vous élever contre la hardiesse qui oseroit toucher à nos modeles. Il y a quelques années qu'on crut

que les opéra de Lulli avoient besoin d'être soutenus par des airs d'une composition plus agréable. La longueur du récitatif de ce Musicien, fut apparemment un prétexte pour autoriser cette entreprise. On osa croire bientôt après que les compositions de Rameau demandoient le même secours. Le bel opéra d'Hypolite & Aricie fut soumis au même alliage. Ces tentatives n'ont pas beaucoup servi à notre musique, presque toute concentrée à présent dans l'opéra comique. On va plus loin aujourd'hui ; on croit que nos bonnes comédies doivent être corrigées, rajeunies. Pense-t-on affermir la gloire des Auteurs de ces comédies, ou se mettre modestement au-dessus d'eux en corrigeant leurs ouvrages ? J'ai l'honneur.





RÉFLEXIONS

SUR

LES VRAISEMBLANCES THÉATRALES,

A l'occaſion de la Tragédie qui eſt à la fin du premier Volume.

CETTE Tragédie eſt appuyée ſur un Fait hiſtorique ; la donation que fit Humbert Second du Dauphiné à Philippe de Valois. Tout le reſte preſque eſt de mon invention. Si on me reprochoit la guerre que je ſuppoſe, je dirois que la vraiſemblance ſuffit au Poëte, & que ce n'eſt qu'à l'Hiſtorien qu'on impoſe le joug de la vérité. D'ailleurs, la donation ſe fit en 1343 ; elle ne fut confirmée qu'en 1349 : j'ai pu imaginer que, pendant cet intervalle, Humbert, naturellement inquiet, ſe repentit de la ceſſion. L'amour, qui n'a que trop ſouvent enfreint les loix les plus ſacrées, vient lui prêter des armes contre cette donation. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il voulut épouſer Jeanne de Bourbon. Il n'y a donc rien d'étonnant de voir Philippe envoyer des troupes pour avoir le Dauphiné, que Humbert vouloit retenir, malgré la ceſſion qu'il en avoit faite. J'ai imaginé dans le Dauphiné, ce qui arriva réellement dans la Bretagne, lorſque

Anne, Duchesse de cette Province, refusant sa main & ses Etats à Charles VIII, attira la guerre dans ses pays. Si on me blâme d'avoir donné à Duguesclin le commandement des armées, avant qu'il les commandât, sans m'appuyer sur des licences, qui sont les droits de la Poésie, je répondrai que cela ne choque point la vraisemblance. Humbert naquit en 1312, & Duguesclin en 1311. Comme ce dernier mourut fort âgé, j'ai pu le mettre à la tête des armées avant le temps. Je ne me serai pas rendu coupable d'un anachronisme bien considérable. L'Histoire, qui marche le compas à la main, en a souvent fait de plus révoltants. Mais faut-il me justifier ? Je puis faire parler en ma faveur un grand Poëte. Corneille avoue qu'il n'a conservé pour toute vérité historique dans son Héraclius, que l'ordre de la succession des Empereurs Tibere, Maurice, Phocas & Héraclius. Il donne à ce dernier une naissance plus illustre, en le faisant fils de Maurice, quoiqu'il fût né d'un Préteur d'Afrique. Il prolonge de douze années la durée de l'Empire de Phocas, & lui donne Martian pour fils, quoique l'Histoire ne fasse mention que d'une fille, nommée Domitia, qu'il maria à Crispe. Le même Corneille avance l'âge de Ptolomée, dans la mort de Pompée. Racine, le plus timide de nos Poëtes Tragiques, a employé le rôle de Xipharès dans son Mithridate. Cependant ce Roi, selon quelques Historiens, avoit fait mourir Xipharès, pour se venger de sa mere Stratonice, qui avoit livré aux Romains une place, entrepôt de ses trésors. Aussi ce Poëte avoue, dans sa Préface, qu'il a rapproché quelque événement, par le droit que donne la Poésie. Mais, dira-t-on, cette licence ne doit pas s'étendre jusqu'à faire violence à l'Histoire dans des faits connus. Il est vrai qu'on ne doit point toucher au fond,

mais on peut changer certaines circonſtances. L'Hiſtoire eſt ſi connue, dit Corneille en parlant de la mort de Pompée, que je n'ai oſé en changer les événements ; mais il s'en trouvera peu qui ſoient arrivés, comme je les ferai arriver. Si ce grand homme eût été ſi ſcrupuleux, il nous auroit privés du plus beau rôle de ſa Piece, celui de Cornelie, qui ne fit qu'entrevoir l'Egypte, puiſqu'après la mort de ſon époux, elle fut pourſuivie par les vaiſſeaux de Ptolomée. Dois-je craindre la critique, lorſque je ſuis à l'abri de ces aurorités reſpectables ? Mais en voici encore une d'un grand poids, qui vient me défendre. M. de Voltaire n'a-t-il pas, dans la Henriade, choqué l'Hiſtoire dans un fait récent & connu, quand il fait aller Henri IV. en Angleterre ? Pourquoi, pourra-t-on dire encore, eſt-il queſtion dans votre Poëme de guerres qui n'ont pas eu lieu ? Un ſimple raiſonnement anéantiroit cette objection ; mais l'exemple de Virgile me ſuffira : il a chanté Enée fondant un Empire en Italie. Or, il eſt certain qu'Enée n'a jamais mis le pied en Italie, & qu'il vivoit plus de trois cents ans avant Didon, qui ſe donna la mort pour ne point épouſer Hiarbas, Roi de Getules. Si on ajoute que le champ des fictions eſt plus ouvert au Poëte épique qu'au dramatique, ne puis-je pas citer les procédés de quelques Poëtes tragiques ? Iphigénie a fourni deux ſujets de Tragédie ; cependant il n'eſt pas ſûr qu'elle ait été immolée en Aulide, ni tranſportée en Tauride. La vraiſemblance eſt donc la ſeule choſe qu'on puiſſe exiger d'un Poëte tragique ; elle eſt la gardienne de cette ſimplicité que l'envie de briller, mal-à-propos, a bannie du Théâtre. On ſe paſſionne, on ſe guinde ſans ſujet. Mais les Poëtes annoncent plus par-là leur médiocrité que leurs reſſources. Ils ſont comme ces Acteurs ſans ame, qui ſuppléent par la

morgue, & une fausse noblesse, aux grands sentiments, dont ils n'ont pas la source en eux-mêmes, & qui, hors du Théâtre, parlent à leurs Perruquiers & à leurs Tailleurs d'un ton d'Empereur, ou de Général d'armée. C'est la vraisemblance qui nous asservit aux trois unités, en nous permettant toutefois d'étendre ou de resserrer les événements. Ainsi Corneille, dans la mort de Pompée, réduit en *soulévement tumultuaire* une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an. Lorsqu'Aristote dit que le Poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pu, ou dû se passer, il indique l'extension qu'il est permis de donner aux trois unités. En vain les Anglois méprisent ces regles sacrées; il est sûr qu'elles doivent être inviolables. On ne peut se prêter à voir des personnages dans le premier Acte à Londres, & à Paris dans le second, comme dans une Tragédie Angloise. Dans l'Otheffo de Shakespear, la premiere Scène se passe à Venise, la derniere en Chypre. Est-il moins ridicule, pour le dire en passant, d'entendre Otheffo, qu'on veut rendre jaloux de sa femme, dire galamment, qu'il auroit été heureux, si toute l'armée, & les goujats même, avoient voulu d'elle? Mais peut-on prendre pour sujet les revers d'une famille entiere, ainsi que l'a fait M. de Chateaubrun dans ses Troyennes, d'après Euripide & Sénéque? Je ne le crois pas. L'esprit se fatigue, s'il ne se repose sur une seule action. L'intérêt s'affoiblit, s'il est divisé en plusieurs branches. L'esprit s'égare & le cœur se refroidit. Il faut convenir que les trois unités ont toujours eu plus d'empire sur nos Poëtes, que sur ceux des Nations étrangeres. En vain un Auteur Espagnol, cité par Dom Augustin de Montiano, assure que sa Nation a plus de Comédies parfaites, & dans les regles, que les

François, les Anglois & les Italiens ; il n'en est pas moins vrai que les Espagnols sont ceux qui se sont le plus écartés de ce principe. Ils ont des Tragédies divisées en plusieurs journées. Ils en ont qui ne renferment que vingt-neuf Actes. Mais, si les François ont été en général observateurs des trois unités, ils ne se sont pas toujours soumis à la vraisemblance, dans bien des points. Je ferai voir que nos meilleurs Poëtes dramatiques y ont souvent manqué. Ce sera l'objet de ces Réflexions, que j'appliquerai à ce qui regarde les situations, les caracteres, les moyens & le style.

C'est des Anglois que nous avons emprunté la mode de multiplier les situations. Mais, quand elles sont forcées, comme dans Hypermenestre, où l'on voit un escamotage de poignard, elles causent plus de surprise que d'émotion, quand elles portent sur un pivot frêle, comme dans Rhadamiste, où Arsame doit & peut avertir Pharasmane, qu'il va tuer son fils, qu'il devroit reconnoître ; elles fatiguent plus qu'elles n'intéressent. Quand elles sont atroces, comme dans Fayel, où Gabrielle voit le cadavre de Couci, & apprend, par son époux, qu'il lui a fait manger le cœur de son Amant, elles causent plus d'horreur que de terreur. Elles présentent des tableaux. Ce qui est plus facile, que d'émouvoir le cœur par la peinture graduée des passions. Nos anciens Tragiques François ont peut-être trop négligé cet art de mettre les choses sous les yeux. Racine auroit pu intéresser davantage, en offrant l'autel où Iphigenie devoit être immolée. Mais quelques-uns de nos Modernes ont poussé trop loin la manie des tableaux. S'ils traitoient le sujet de Phédre, ils ne manqueroient pas, pour rendre la mort d'Hypolite plus tragique, de faire voir le monstre marin, ainsi qu'on le voit dans l'Opéra qui porte le nom de ce Prince. N'ont-ils pas,

pour nous étonner, transporté quelquefois les merveilles du théâtre de l'Opéra sur celui de la Tragédie ? Ils ont traîné un attirail lugubre pour effrayer ; semblables à ces anciens guerriers qui avoient sur leurs casques l'image de la mort, ou la figure de quelque monstre. La Tragédie n'emprunte que d'elle-même sa majesté sombre. Sa plus grande force consiste dans la terreur portée au comble. Mais souvent elle n'est séparée de l'horreur, que par une ligne. Plusieurs Auteurs ont cru se rendre Tragiques par des objets effrayants, tels que des prisons, des lampes sépulcrales, des ombres, des urnes, des ossements, des tombeaux, qui même servent de rendez-vous à deux Amants, comme dans Roméo & Juliette. On a aussi imaginé de faire gronder le tonnerre, comme dans Sémiramis & les Pelopides ; ce qui est encore plus étranger à l'action théâtrale. M. de Voltaire n'avoit assurément pas besoin de ces moyens pour intéresser. On a fait plus, on a substitué l'horreur à la terreur. Pour nous guider sur cet article, prenons le sujet d'Atrée. Horace ne veut pas, avec raison, qu'Atrée fasse bouillir des entrailles humaines, en présence des Spectateurs, ce qui seroit horrible. Examinons ce sujet, tel que l'ont traité Sénéque & Crébillon. Le premier fait un récit détaillé de la cruauté avec laquelle Atrée a massacré les enfants de Thieste ; il décrit comment il a fait cuire leurs membres, comment il les a préparés & servis à son frere. Après cet affreux repas, Thieste reçoit la coupe, & n'est éclairci que par le sang qui coule de ses levres. Voilà de l'horreur. Le second nous présente Atrée offrant la coupe à son frere, qui la prend & s'apperçoit qu'elle est pleine de sang. Voilà de la terreur, mais trop voisine de l'horreur. 1°. Parce qu'Atrée a feint de se réconcilier avec son frere, & que la coupe,

qui doit être le gage de leur union, devient, par sa basse trahison, le signe de la plus noire scélératesse. 2°. Parce que cette coupe est remplie, non de poison, mais du sang du fils de Thieste, ce qui est bien plus affreux. Il est si vrai qu'il y a de l'horreur, que les Spectateurs furent soulevés à la premiere représentation; une voix partit, & cria à l'Acteur de ne point boire, que c'étoit du sang. Aussi cette Tragédie, d'une beauté atroce, n'est point jouée. Les situations horribles ont tellement pris faveur depuis quelque temps, que le Théâtre ressemble à une place destinée aux plus cruels supplices. Lorsqu'elles ne choquent ni le bon sens, ni la nature, elles produisent de grands effets. Elles peuvent même faire réussir des pieces mal écrites : les vers d'Inès de Castro & d'Iphigénie en Tauride sont durs, incorrects, prosaïques; cependant, à la faveur de quelques situations, ces deux Tragédies nous arrachent des larmes. Bien des Acteurs, qui n'ont pas le cœur assez sensible pour peindre & développer les passions, pallient ce défaut, en mettant leurs personnages dans des situations d'où résulte le plus grand intérêt. Ils sont comme ces veuves insensibles à la mort de leurs maris, & qui pourtant nous touchent, en étalant les apprêts du deuil le plus lugubre. La fureur des situations & des coups de Théâtre, a fait disparoître de notre Scène la vraisemblance, qui lui est nécessaire. On a beau trouver des situations théâtrales, il faut que les personnages s'y conforment. Dans une Piece qui a pour objet l'amour, elles doivent être amenées par lui; mais il ne doit point se montrer, quand les malheurs, ou les fléaux, entourent & ravagent une ville. Un Peintre qui, en traçant les horreurs de la peste, placeroit des personnages amoureux à côté des cadavres & des tombeaux, nous paroî-

troit extravagant. Que penser donc de l'Œdipe de Corneille ? Si M. de Voltaire avoit traité ce sujet dans le temps de sa gloire, il n'auroit pas même introduit le vieil amour de Jocaste pour Philoctete, qui n'est qu'un rôle de remplissage. S'il a mis de l'amour dans son Brutus, il lui a donné les couleurs de son sujet ; encore a-t-il pris le soin de s'en justifier. Mademoiselle Bernard, en supposant qu'elle n'ait pas été aidée par Fontenelle, devoit naturellement adoucir le caractere de ce fier Romain. Les femmes ne sont point faites pour traiter des sujets qui demandent tant d'énergie. Leurs mains délicates manient mal les noirs crayons de la Tragédie, & leurs yeux ne s'arrêtent avec complaisance que sur les images du plaisir & de la tendresse. M. de Voltaire s'est enfin mis, dans la mort de César, au-dessus de la mode d'allier l'amour à des intérêts qui le rejettent. Mademoiselle Barbier a trop obéi à son sexe, en amollissant ce sujet par un amour glacial & déplacé. N'est-il pas ridicule de voir des conjurés, ames fieres qui ne respirent que la mort de César, & la liberté, pousser des soupirs amoureux, au milieu des grands intérêts qui les agitent ? N'est-il pas ridicule de voir dans le Catilina de Crébillon, l'Orateur Romain conseiller à sa fille de faire l'amour à Catilina ? Qu'il est agréable de lui entendre dire :

Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,
Puisqu'il faut que le mien jusques-là s'humilie.

En voulant introduire l'amour dans les sujets de conjuration, on dénature les personnages, on les fait agir d'une maniere opposée à leur caractere, on détruit la vraisemblance. Les Anglois, à qui ces sujets conviennent mieux qu'à nous, les ont quelquefois efféminés par ces fadeurs que j'attaque. Dans le Caton d'Addisson, qui, ce

rôle excepté, n'est, quoi que disent les Anglois, qu'une Piece médiocre, ces gentillesses dégoûtent. On y voit Portius & Marcus, fils de Caton, aimer Lucie au milieu des malheurs de Rome, & Marcie, fille de Caton, aimée de Juba & de Sempronius. Je ne releverai pas les puérilités de ces amoureux qui parlent mal, & prennent mal leurs temps. Aussi, quand Juba vient entretenir Caton de son martyre, celui-ci lui répond avec un air févere, que dans l'état où sont les choses, il ne doit pas être question d'amour, mais d'esclavage, de victoire, de mort, ou de liberté. En effet, les mouvements de l'ambition, de la politique & de la liberté, ne peuvent pas plus s'unir avec ceux de l'amour, que les rayons d'un jour serein & l'azur d'un beau ciel, aux horreurs de la tempête. Je dirai en même temps que ces sujets de conjuration ne réussissent pas dans un Gouvernement monarchique. Aussi, de toutes les Tragédies de conjuration, il n'y a guère que le Manlius de la Fosse, qui nous intéresse un peu. L'enthousiasme patriotique de ces Romains, qui étouffoient la nature pour l'idole de leur liberté, nous est trop étranger. Ce sentiment d'un pere, dans le siege de Calais,

O mon pays !
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils,

étonne plus l'esprit, qu'il ne touche le cœur. La manie des situations & des coups de théâtre fait qu'on bouleverse tout. On veut frapper par un beau rôle, & on lui sacrifie la nature même. Prenons un exemple de ceci dans un homme qui a mérité une réputation brillante. M. de Voltaire a voulu faire un rôle intéressant d'Idamé, dans l'Orphelin de la Chine. Il donne à Idamé les sentiments d'une mere tendre, & il met son époux dans le cas de livrer son fils, pour sauver celui

de l'Empereur. Xamti eſt dans une ſituation forcée pour faire briller ſa femme. L'état violent dans lequel ſe trouvent les perſonnages, ne doit jamais les porter à faire des inveſtives contre le ſang d'où ils ſont ſortis. Quoique Cléopatre, dans Rodogune, exige de ſes enfants, pour prix du Trône, la mort de la Princeſſe qu'ils aiment, on s'indigne à entendre dire à Séléucus :

O haine ! ô fureurs dignes d'une mégere !
O femme ! que je n'oſe appeller encor mere :
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurois-tu ſouffrir qu'on regne innocemment ?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la Couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si, pour monter au Trône, il faut te reſſembler ?

Ces imprécations ſont d'autant moins ſupportables, qu'elles démentent la vertu, la grandeur des deux Princes que leur amour pour Rodogune ne diviſe point ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Je n'aime point non plus entendre Cléopatre expirante, dire à ſon fils Antiochus & à Rodogune :

Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble !

Ces Vers ſont fort applaudis. Mais eſt-il naturel qu'une femme mourante, quelque ſcélérate qu'elle ſoit, ſe donne pour telle ? Qu'un pere amoureux, trouvant un rival dans ſon fils, s'emporte contre lui, cela n'a rien d'étonnant. Mais que Théſée, ſur le plus léger ſoupçon qu'Hypolite aime Phedre, entre dans la plus violente colere, & demande à Neptune, pour le premier vœu qu'il lui promit d'exaucer, la mort de ce fils ; c'eſt ce qui bleſſe la vraiſemblance. Auſſi Théſée joue-t-il dans toute la Piece le rôle d'un

imbécille. Pradon, le foible Pradon, a mieux motivé la jalousie de ce Prince, qui, dans le cinquieme Acte de Racine, répand un froid mortel, augmenté par le récit pompeux, long & déplacé de la mort d'Hypolite. Si Racine, scrupuleux imitateur des Poëtes Grecs, avoit eu présent le récit de la mort de Dejanire dans les Trachiniennes de Sophocle, récit fait par la Nourrice, il auroit exprimé la douleur avec plus de simplicité. La vraisemblance doit présider à toutes les situations; mais la consulte-t-on, lorsqu'on nous expose des Amantes qui ne haïssent point leurs rivales, comme dans Inès de Castro, ou des Amants qui oublient subitement leur amour, & en cedent l'objet à leur ami, comme Lisois dans le Duc de Foix? La vertu, quelque parfaite qu'elle soit, n'a-t-elle point des combats à soutenir, pour se dégager d'un lien chéri! Les grandes ames commandent plus aisément à la haine qu'à l'amour. Mais on veut nous donner des personnages d'une grandeur si colossale, que nous sommes, à leur égard, comme des pigmées vis-à-vis des Géants. De-là ces Princes rayonnants de joie & de gloire au milieu des fers & des malheurs, qu'ils semblent traîner en triomphe. De-là ces Princesses qui bravent les supplices, & vont à l'autel de la mort, comme à celui de l'hymenée. De-là ces Héros malheureux & guindés, qui ne pousseroient pas le moindre soupir, de peur de déshonorer leur dignité. Que dire de ces raisonnements philosophiques que font des personnages, à qui leur situation & leurs malheurs ne le permettent pas? Félicitons-nous de l'étendue de nos lumieres. La Philosophie a gagné même l'Opéra-Comique, où des paysans parlent son langage. Que dire de ces reconnoissances qui devroient se faire à la premiere entrevue, & que des suppositions retardent pour

amener un beau moment? Rhadamifte, dans Crébillon, ne fera pas d'abord reconnu de fon Pere, parce que la nature ne parle pas affez dans le cœur de ce pere. J'ai vu jouer une Tragédie nouvelle, où l'Auteur, afin qu'une Princeffe ne fût pas reconnue, avoit l'adreffe merveilleufe de la couvrir d'un voile. C'eft affurément l'emporter fur Virgile, qui enveloppe groffiérement Énée d'un nuage, pour le cacher à la Cour de Carthage. Mais, pour revenir aux réflexions philofophiques, une Amante qui les emploie dans une Tragédie, eft un peu trop extraordinaire. Outre que la Philofophie n'eft pas trop le partage des femmes, leur efprit eft dans leurs cœurs, lorfqu'elles aiment. Enfin, tout eft fi fort exalté au Théâtre, qu'on eft affuré, lorfqu'on y va, d'aller dans un monde nouveau, où l'on ne trouvera point fes femblables. Mais, fi l'on ne doit pas admettre les raifonnements dans la bouche d'une Amante livrée à fa paffion, les confidences qu'elle fait de fon amour, quand l'action eft commencée, font-elles plus recevables? Le Spectateur fe dit à lui-même: ces chofes doivent avoir été déjà dites. Le récit même d'un amour déjà confié, eft froid, & fait languir l'action. Lorfque Roxane eft inquiete de favoir fi Bajazet l'aime, & veut l'époufer; lorfque fes craintes, fes alarmes commencent à s'emparer de moi, je fuis fâché d'entendre Atalide faire l'hiftoire de fon amour pour ce Prince, retracer les progrès, les circonftances de cet amour, & le confentement que la mere de Bajazet y avoit donné. Les confidents & les confidentes jettent un embarras glacial dans la marche d'un Drame. Il n'eft pas naturel, furtout, que les Valets & les Soubrettes fe trouvent préfents à la plûpart des chofes qui fe difent & fe font. Ce défaut, pour citer le premier exemple qui s'offre à moi, eft fenfible dans les *rendez-*

vous de Fagan, Piece mal écrite, mais bien intriguée, par l'adresse du Valet & de la Soubrette. Les confidences que je proscris, sont bien plus ridicules que les monologues. Un personnage rempli de sa passion peut parler seul ; mais il n'attend pas, pour en faire l'aveu à un confident, que l'action soit commencée ou avancée. Au reste, je ne prends point le parti des monologues, au point de les multiplier, ainsi que dans l'Andronie de Campistron, où l'on en trouve dix à onze ; Piece où il y a pourtant douze interlocuteurs. Si la mort de Léonce & de Martian, immolés par l'Empereur, mettent Andronic dans le cas de parler seul dans le quatrieme & cinquieme Acte, il ne devroit pas du moins faire des monologues si longs. Ils sont nécessaires dans une Piece sans confidents, ou bien quand ils sont suspects. Ainsi, Cléopatre soupçonnant Laonice d'être dans les intérêts de Rodogune, parle seule, & dit :

Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.

Ne paroîtrai-je pas ridicule de m'élever aussi contre la manie de faire des imprécations contre les Dieux ? Quelque malheureux que soit un personnage, doit-il se répandre en blasphêmes ? Cette mode a prévalu depuis quelques années. Bien des Auteurs ne manquent pas de clouer à leurs Drames des maximes hardies & impies. Un Vers contre les Prêtres est sûr d'être applaudi. Les femmes du bon ton, législatrices en modes & en littérature, ne manquent pas de faire chorus. Peuvent-elles mieux pallier les foiblesses de leurs cœurs, qu'en prenant une certaine force d'esprit ? Les imprécations contre les Dieux sont peut-être supportables dans Œdipe, qu'ils semblent traîner dans le crime. Mais ce sujet pathétique est d'une morale dangereuse, puisque le résultat est, qu'on

ne peut vaincre sa destinée. Quelle amorce pour les passions ! Il est des Auteurs qui cherchent les situations pour faire de beaux Vers aux dépens des bienséances & des vraisemblances. Ils sont comme les Peintres Hollandois & Flamands, qui, Rubens & Vandyck exceptés, n'ont aucune ordonnance, aucun choix dans l'imitation de la nature, choquent le costume, le bon sens, contents de se distinguer par un coloris brillant. Mais le Poëte ne doit jamais paroître dans une Tragédie, excepté qu'il fasse parler un Grand-Prêtre, comme dans Athalie, les Troyennes, Olimpie, &c. Alors il peut se livrer à l'enthousiasme poétique. Il a le même avantage que les Poëtes Grecs dans leurs chœurs, où la Poésie domine. Mais ces chœurs, que des Littérateurs désirent sur notre Théâtre, y feroient un mauvais effet. Le Peuple, qui dans Athènes avoit part au Gouvernement, pouvoit avoir part à l'action qui se représentoit, & le regardoit directement. On aime mieux Athalie sans les chœurs. Le Jonathas de Duché en avoit, lorsqu'il fut joué à Saint Cyr; ils furent supprimés, quand on le donna à Paris. Il ne sera pas hors de propos de dire ici, que les entr'Actes, qui dans nos Tragédies pourroient être employés utilement, ne servent qu'à faire entendre des airs quelquefois gais, & toujours sans rapport à l'action. Les Spectateurs ne faisant aucune attention à cette Musique disparate, causent & rient. Mais est-il vraisemblable qu'un peuple qui s'assemble pour assister à la représentation d'une action lugubre & terrible, agisse ainsi? On le rameneroit à la vérité & au sujet pour lequel il est venu, si les entr'Actes étoient remplis par des morceaux pris dans nos bons Opéra, dont la Musique, bien exécutée, seroit appropriée au genre de la Piece. On dit que l'illusion est détruite souvent par la mesquinerie de

notre Théâtre. Mais pourquoi nous plaindre ſur cet article ? Nous ſommes riches en beaux projets. Il ne tient qu'à nous d'exécuter le plan que nous donna M. Cochin, d'après celui du fameux Architecte Palladio. Si les Rois ne paroiſſent pas ſur nos Théâtres avec la pompe & le cortege qui doivent accompagner la Majeſté Royale, ils nous rappellent la ſimplicité des anciens temps. Si on trouve que le combat du cinquieme Acte d'Athalie fait rire, & qu'il a l'air d'une querelle de ſoldats dans une guinguette, on peut répondre qu'on fait bien de ne point accoutumer nos regards à des tableaux trop effrayants. Si cela n'étoit pas ſage, les Acteurs & les Actrices ſuivroient le coſtume, & s'habilleroient d'une maniere analogue à la ſituation des perſonnages qu'ils repréſentent. Pourquoi mortifier leur petite vanité, en les condamnant à ſe conformer au lieu de la Scène ? N'eſt-il pas agréable de voir dans les farces de Legrand & de Dancourt, &c. des Meunieres & des Jardinieres coëffées & chauſſées comme les Dames les plus élégantes ? Des Soubrettes richement parées, ne plairoient-elles pas davantage ? Que deviendroient ces belles robes, qui ont coûté tant de ſoins & de peine ? Faut-il faire rougir les Actrices de ne point étaler ſur le théâtre le prix de leurs mœurs douces & galantes ? Mais parlons férieuſement ; quoique notre Scène ſe ſoit réformée ſur bien des articles, elle offre encore les choſes les plus choquantes. N'eſt-il pas ridicule de voir des Actrices ridées & hideuſes jouer le rôle d'une Grace, parler amour, & montrer un viſage propre à le chaſſer ? Le rôle de l'Acteur doit-il faire mentir ſon âge ? Baron, le créateur de la bonne déclamation, Baron, qui pouvoit tout ſuppléer par l'illuſion de ſon jeu, fut autrefois interrompu & hué, pour avoir voulu, à ſoixante & quinze ans,

représenter Britannicus, à peine dans la fleur de la jeunesse. N'est-il pas ridicule de voir des guerriers bien frisés au retour d'un combat, des femmes accablées de douleur, & parées comme si elles alloient au bal, enfin l'attirail d'une toilette dans un désert? N'est-il pas ridicule de voir à l'Opéra une compagne de Diane, une Vestale mettre dans sa danse la volupté & la lubricité d'une Courtisane, Vulcain, boîteux, former des pas réguliers & cadencés, une Furie avoir le sourire d'une Grace? Quoique le merveilleux soit l'ame de l'Opéra, doit-on s'y permettre des changements subits de Scène, comme dans la Reine de Golconde? Est-il vraisemblable que, dans un temps trop court, les Acteurs puissent se transporter d'un lieu dans un autre? Ces choses ne peuvent se faire que dans les entr'Actes. Ce n'est que dans les Opéra, où la Magie & la Féerie président, qu'on se prête à ces changements. Un coup de baguette en fait l'affaire. Comment supporter dans la Comédie ces travestissements si usés & si souvent employés, & que le son de la voix doit trahir? Une femme ne reconnoît pas son mari déguisé, quoique ses paroles aient si souvent frappé ses oreilles. Dans le Fat puni, le Héros de la Piece ne sait pas distinguer la voix d'une femme qu'il connoît, de celle d'un homme. Mais on veut forcer les situations, & on en fait naître des incidents qui les rendent encore plus outrées. Dans le Préjugé à la Mode, Durval reprend son amour pour sa femme, il lui fait des présents, en lui cachant la main d'où ils partent. Mais, comment Durval peut-il imaginer qu'il fera des présents riches à son épouse, sans qu'elle soupçonne qu'ils viennent de lui? Comment cette femme ne pense-t-elle pas, que des présents de cette nature ne peuvent lui être faits que par son époux? Si elle en doute, pourquoi ne s'en éclair-

cit-elle pas avec lui ? Mais le Poëte avoit besoin de la laisser dans cette erreur, parce qu'il ne falloit pas que la Piece finît si-tôt. Mais si les incidents font durer un Drame mal-à-propos, le poignard, le poison le terminent souvent aussi mal-adroitement dans le genre Tragique. Il n'y a rien de plus leste que ces dénouements qui surviennent comme des coups d'apoplexie. Que penser de ces Tragédies en tableaux, qu'on prendroit pour les ouvrages d'un Peintre ? On ne veut que surprendre ; & au lieu de toucher cœur, on frappe les sens. Souvent un seul tableau a donné naissance à une Tragédie. Mais les accessoires dont il a fallu accompagner ce tableau, ont été amenés d'une maniere gauche & forcée. Les Auteurs qui agissent ainsi, ressemblent à un avare qui, se trouvant par hasard un mets extraordinaire, en profite pour donner à dîner à un Grand ; mais les autres mets jurent avec le principal, & les personnes invitées ne sont pas faites pour se trouver avec le héros du festin. Le dénouement doit naître de la situation ; il faut, en outre, qu'il soit amené par des ressorts naturels : autrement l'esprit détruit l'illusion du cœur. Des Auteurs fameux n'ont pas toujours mis leurs dénouements à l'abri de la critique. Citons en preuve deux Pieces qu'on joue souvent, Mérope & l'Ecossaise. J'aime à prendre mes exemples dans un Ecrivain aussi célebre que M. de Voltaire. Nous tremblons, nous frémissons, en voyant Mérope sur le point d'immoler son fils, qu'elle ne connoît pas. Narbas survient, arrête la main de la Reine, qui reconnoît son fils. Il tue le Tyran, & notre cœur est satisfait. Mais ce Narbas n'a-t-il pas l'air de tomber des nues ? son arrivée en ce moment ne tient-elle pas du prodige ? Ne devons-nous pas notre plaisir au hasard, à une chose merveilleuse, & qui pouvoit

manquer ? A combien de ſuppoſitions ne faut-il pas ſe prêter ! Que diroit Ariſtote, lui qui, en parlant des Tragédies Grecques, où le merveilleux étoit quelquefois admis, préféroit les dénouements naturels à ceux qui ſont opérés par les Dieux ? Le dénouement de l'Ecoſſaiſe eſt ſatisfaiſant pour le cœur. Lindane, malheureuſe, a retrouvé ſon pere. Son Amant, dont la famille a cauſé les malheurs de ce pere, pourſuivi par l'Etat, en obtient la grace, la lui montre, & épouſe Lindane. Mais, comment tous les perſonnages ſe trouvent-ils dans un Café ? Comment Lindane, qui veut cacher ſon hiſtoire, ſes malheurs, & vivre dans la ſolitude, vient-elle prendre une chambre à Londres, & dans un Café ? Comment Monroſe, ſon pere, dont la tête a été miſe à prix, & qui a intérêt de ſe cacher, vient-il loger auſſi dans le même endroit ? Tous les perſonnages ſe trouvent à point nommé dans l'endroit le moins fait pour les raſſembler. Nos Poëtes Tragiques emploient ſouvent les reconnoiſſances, les ſuſpendent, les terminent ſelon le beſoin qu'ils en ont. Nous avons vu M. de Voltaire rendre muette la nature dans Mérope, pour qu'elle ne reconnût pas ſon fils. Dans ſon Oreſte, c'eſt au cri de la nature qu'Electre reconnoît ſon frere, qu'elle alloit poignarder. Mais, pour que la reconnoiſſance n'ait pas lieu juſqu'à ce moment, le Poëte a ſuppoſé que les Dieux avoient défendu à Oreſte de ſe découvrir à ſa ſœur. Il falloit bien faire cinq Actes. Autrefois nos Peres n'auroient vu qu'avec peine un ſujet tel que celui d'Oreſte ; des enfants poignardant leur mere les auroient révoltés. Il n'y eut qu'un cri, lorſqu'on donna Atrée, contre la coupe enſanglantée. Nous frémiſſons dans la Médée de Longepierre, lorſque nous la voyons prête à immoler ſes enfants. Aujourd'hui on nous régale de ces

douceurs, dans des Comédies auxquelles leurs Auteurs donnent le nom vague de Drame. Béverlei s'empoisonne, & tient le poignard levé sur le sein de son fils. Ce foible Comique larmoyant que la Chaussée a mis en faveur, réunit à présent avec le Romanesque des situations, les traits affreux que lui ont ajoutés le Philosophe sans le savoir, & le Joueur Anglois. On veut absolument introduire chez un peuple gai un genre sombre & outré. M. d'Arnaud a beau le défendre par ses Réflexions, & le succès de Comminge & d'Euphemie; s'il étoit adopté, il pourroit à la longue mettre dans nos mœurs une teinte de férocité. Enfin, il est contre la vraisemblance que la Comédie s'empare du ton & des passions de la Tragédie. Brouiller & confondre les genres, c'est agir contre la nature, qui a posé les limites qui les séparent. Il vaudroit mieux alors les diviser en especes, comme les Naturalistes le pratiquent à l'égard des Oiseaux. Mais une Comédie qui fait pleurer, est le comble de l'extravagance. L'Abbé Desfontaines fabriqua le mot de Comique larmoyant, pour ridiculiser les Comédies de la Chaussée. On a cru passer pour créateur, en inventant le genre attendrissant, & l'atroce. Mais cette prétendue création annonce moins la fécondité que la stérilité. Il est plus difficile de donner aux choses le style & le faire qui leur conviennent, que de créer de cette maniere. C'est l'impuissance d'égaler les bons Ecrivains, qui éloigne des routes qu'ils ont frayées. Quoi qu'il en soit des nouveautés introduites par la pauvreté dans les différents genres, pour décider la question sur la Comédie, envisageons le plus ou le moins d'utilité. Or, je demande si le Joueur & Turcaret ne corrigeront pas mieux les Joueurs outrés, les Financiers durs & fastueux, que Béverlei & l'Indigent de M. Mercier. Le vice, attaqué par des décla-

mations, se roidit; il n'ose paroître, s'il est frappé des armes du ridicule. Le goût, qui doit présider à la composition d'un Drame, en bannit non-seulement les situations forcées, mais encore les caracteres qui sont hors de la nature.

Comme dans un tableau d'histoire, les personnages bien contrastés, leurs passions bien exprimées, illustrent le talent du peintre, de même, dans un Drame, les caracteres bien tracés, bien nuancés signalent la vigueur du Poëte. Pour nous intéresser, les caracteres ne doivent être ni foibles ni outrés. La foiblesse de Titus nous fait pitié; l'insensibilité d'un Socrate nous en imposeroit trop. Celui qui seroit victime du malheur sans avoir l'air de le sentir, ne nous paroîtroit pas dans la vérité. La vertu la plus parfaite se rapproche toujours un peu de la foiblesse humaine. La femme de Beverlei voit son mari qui la quitte pour le jeu, elle le voit se ruiner, la ruiner elle-même, lui excroquer ses bijoux; bien-loin de lui faire des reproches, elle a soin de lui cacher les larmes dont il est la cause; tout cela peut être magnifique. Mais en vérité, quelle est la femme qui a fourni le modele d'un pareil caractere ! Il faut des mouvements dans les personnages les plus vertueux. Corneille a si bien senti cette maxime, qu'il attribue le mauvais succès de Théodore au peu de chaleur de ce caractere qu'aucune passion n'agite. Le contraste des personnages qui anime l'action, doit être fourni par elle, & non par l'adresse de l'Auteur. Que dire d'un Ecrivain qui pense froidement à opposer les caracteres entre eux, sans que l'intrigue le demande ! Ce moyen est petit & peu vrai, comme le remarque M. Diderot. Un personnage qui s'échape en rodomontades, & fait de lui-même des éloges pompeux, ne peut exciter qu'une admiration puérile. Thomas Corneille

n'a-t-il pas prêté ce défaut à son Comte d'Essex ? Quand un caractere est une fois établi, il faut qu'il se soutienne jusqu'à la fin ; s'il y a du changement, il doit être préparé. Le repentir de Gusman dans Alzire, de Clarendon dans Eugenie, ne sont-ils pas trop brusques ? Dans l'ordre des choses humaines, il n'est pas naturel de passer rapidement du crime à la vertu. On éprouve auparavant quelques alternatives, quelques combats qui annoncent le changement. On diroit que nos faiseurs de drames tiennent la baguette d'un Enchanteur. Un amour décidé dans le cours d'une piece & qu'on étouffe subitement, est une chose incroyable. Un Auteur Italien qui a plus de génie que de goût *, s'est écarté de la vraisemblance, lorsqu'il a présenté Nistocris sacrifiant tout d'un coup son amour pour Mirtée, & permettant que son amant épouse Emirene. Il n'y a que les caracteres dans la nature qui puissent nous intéresser, parce que nous nous envisageons toujours nous-mêmes. Campistron qui a osé exposer sur la scene un Prince amoureux de sa sœur, & le lui avouant, a dit dans la préface de son Tiridate, que les sentiments extraordinaires sont ceux qui réussissent le plus sur le théâtre. L'intérêt personnel a prononcé ; les sentiments extraordinaires ne pourroient convenir à la rigueur qu'à des personnages bien rares. Si le Grand Corneille avoit donné ses sentiments sublimes à d'autres qu'à des Romains, il nous auroit présenté des chimeres. Si M. de Voltaire eût peint un autre Brutus condamnant son fils à la mort, il nous auroit totalement choqué. Mais Xanti, livrant son fils dans l'Orphelin de la Chine pour sauver celui de son maître, a-t-il une grandeur bien naturelle ? L'idée qu'on a d'un peuple,

* Apostolozeno.

sert

sert pour motiver ses vertus & ses crimes ; l'idée qu'on a d'un personnage fameux, doit établir son caractere en l'assortissant toutefois aux mœurs de sa nation. Reconnoît-on un Tartare dans ces beaux vers de Gengiskan ?

On a poussé trop loin le droit de ma conquête :
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête ;
Je veux que les vaincus respirent désormais ;
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
. . . .
Cessez de motiver tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts, consacrés par le temps ;
Respectez les, ils sont le prix de mon courage ;
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives des loix, ce vaste amas d'écrits.

Quand les caracteres sont pris dans l'histoire ; il faut les crayonner d'après elle. Les Romans volumineux, si fort à la mode dans le dernier siecle, habilloient tous les Héros à la Françoise. Les femmes les lisoient, & Racine qui vouloit leur plaire, a quelquefois calqué ses personnages sur ceux de ces Romans. L'histoire ne nous représente pas Alexandre tel qu'il est peint par ce Poëte ; c'est un Celadon langoureux & apprêté, qui ne parle que de chaînes & de soupirs. Ecoutons-le contant son martyre à Cléofile.

Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas ;
Mais dans ce même temps, souvenez vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame :
Je suis venu, l'amour a combattu pour moi.
. . . .
Tout cede autour de vous, c'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur du vainqueur qui ne cherche que lui ?

Est-ce là un langage amoureux, digne d'A-

lexandre ? Je ne parle point *de ces soupirs embrasés* qui se font jour au travers de deux *camps opposés*. Si Racine vouloit peindre ce Héros comme amoureux, il devoit au moins lui donner les transports d'une passion brûlante. Mais ce Poëte, si l'on excepte les rôles d'Hermione, de Roxane, de Phedre, n'a que trop souvent affadi ses personnages par un style doucereux. Boileau qui reproche à Quinaut un langage froidement galant, auroit pu faire ce reproche à Racine. Celui-ci, à la vérité, a quelque fois de l'énergie; mais l'autre, n'a-t-il pas des moments de force ? Si Atis & Armide ne parloient pas pour lui, je n'aurois qu'à citer quelques vers vigoureux du rôle de Meduse. D'ailleurs Quinaut travailloit pour un théâtre qui ne lui permettoit pas de porter la passion au comble.

Nous désirons que les caracteres d'une tragédie aient de la grandeur en amour & en politique. La moindre bassesse dans leurs actions & leur langage, nous souleve. Laissons les Anglois s'amuser de Hamlet, qui cherche à tuer Claudius dans le crime, pour l'envoyer au Diable; laissons-les applaudir à ce même Hamlet, lorsqu'il dit que la fragilité est le partage de la femme, parce que sa mere a pris un autre mari avant que d'avoir usé les souliers avec lesquels elle avoit accompagné son premier époux au tombeau. Nous avons un goût plus épuré; nous voulons de la dignité, même dans la Comédie: elle porte à faux quand elle nous offre des ridicules tracés d'une maniere vague. Il y a dans un caractare des traits qui conviennent à un autre. L'adresse de l'Auteur consiste à resserrer chaque caractere dans ce qui lui est propre. Faut-il que le méchant ressemble au médisant ? Faut-il qu'une Demoiselle de condition aime comme une fille de la campagne ? Le glorieux a des nuances qui le distinguent

du présomptueux, de l'orgueilleux, de l'homme vain. Destouches n'a-t-il pas quelquefois confondu ces différences dans son Glorieux ? Son Philosophe marié détruit dans bien des endroits le titre de la piece ; un Philosophe est au-dessus des préjugés. La satyre, la raillerie, les couplets, ne le détournent point de ses principes ; il ne doit donc pas rougir d'être marié. La Comédie ne tendroit pas à un but bien moral, si elle se contentoit de prendre un ridicule propre à quelques personnes. Quelle trace de caracteres généraux & existants sous nos yeux ! Conviendroit-il d'imiter Desmarets, qui, dans ses Visionnaires, a exposé des personnages qui ne se rencontrent pas aisément ? Un Capitan qui a peur d'un Poëte, une fille amoureuse d'Alexandre le Grand ? Il peut se faire qu'une fille, en lisant des romans, desire d'avoir un amant conforme à un personnage qui la frappera dans ses lectures ; mais elle n'en sera pas amoureuse. D'ailleurs ce qui arriveroit à une, ne seroit pas une loi générale. Le goût proscrira toujours les êtres métaphysiques. Boissi qui a fait des scenes & non des comédies, des portraits & non des caracteres, se glorifioit vainement d'avoir inventé un nouveau genre, qu'il appelloit allégorie épisodique. Laissons les Dieux, la Féerie à l'Opéra. L'Oracle & les Graces de Saint-Foix sont des pieces charmantes, mais non des comédies. Quel fruit le spectateur peut encore trouver dans un drame qui peint des ridicules qui ne font aucun tort à la société, & dont il n'est pas trop possible de guérir ? Les rêveries d'un distrait peuvent faire rire par leur singularité ; mais si c'est là un ridicule que la Comédie peut saisir, pourquoi n'exposeroit-elle pas aussi un boiteux ? Deux hommes peuvent se ressembler, & donner lieu à des méprises. Est-ce là un sujet de comédie ? Re-

gnard n'eſt ſouvent comique que par les ſituations dans leſquelles il met ſes perſonnages. Il n'eſt point deſcendu comme Moliere dans le cœur de l'homme ; il n'a pas comme lui le comique de la choſe & du ſtyle. Il eſt étonnant combien la Comédie eſt éloignée de la vérité ; cependant elle eſt le tableau des mœurs d'un peuple. Mais, que peut-il comprendre aux Comédies métaphyſiques de Marivaux ? Quand il auroit écrit pour un parterre d'Auteurs, il n'auroit pas préſenté des traits plus fins, plus imperceptibles. Le comique n'eſt plus que dans des mots épigrammatiques, dans des portraits ſaillants ; ce ſont des éclairs d'eſprit lancés au haſard, tels que ces fuſées brillantes qui ſerpentent dans l'air, & qui ne partent point d'un feu d'artifice bien ordonné. Je dirois volontiers à ces Auteurs : pourquoi vous tourmentez-vous pour être ſi ingénieux ? On va à la comédie pour s'amuſer, & non pour penſer. Voulez-vous qu'on ait autant de peine à vous comprendre, que vous en avez eu pour faire vos Drames ? Pourquoi nous prodiguer les définitions, les ſentences ? il nous faut des ſaillies. Nous les avons perdues ces ſaillies franches que Dufreni ſembloit avoir recueillies de la bouche de Moliere. En prenant des perſonnages dans la claſſe des gens de condition, on les a rendus moins gais. Enfin un ſel volatil aſſaiſonne la Comédie, défigurée preſque par-tout, excepté dans la Métromanie de Pirron. Mais ſi des ſituations forcées, des caracteres outrés ont détourné nos Ecrivains dramatiques du chemin de la vérité, je puis dire auſſi qu'ils ont été ſouvent égarés dans les moyens qu'ils ont employés. C'eſt ce que je vais examiner briévement. Quand les moyens ne ſont pas pris dans la nature, toute la machine porte ſur un frele pivot ; il faut que des reſſorts naturels faſſent arriver le dénouement. Oroſmane poi-

garde Zaïre, parce qu'il croit trouver un rival aimé dans Nereſtan ; mais Oroſmane devient jaloux ſur une lettre qui auroit dû être écrite autrement. Comment croire qu'une ſœur écrive à ſon frere, ſans placer dans ſa lettre le nom de frere ? Le même moyen eſt employé dans Nanine ; mais il choque encore davantage : car Nanine conſulte ſon pere, & elle lui écrit comme à un amant. Pour revenir à Zaïre, comment penſer encore qu'il ſoit ſi facile à Nereſtan de voir ſa ſœur, maîtreſſe d'Oroſmane ? Cela n'eſt pas trop conforme à l'étiquette rigide du Grand Seigneur. Les lettres ſont d'une merveilleuſe utilité. Tancrede croit & veut croire Amenaïde infidele, d'après une lettre ſans adreſſe, lettre ſur laquelle toute l'intrigue eſt appuyée. Il étoit aiſé à ces deux amants de s'éclaircir. Tancrede, toujours occupé de la trahiſon prétendue de ſa maîtreſſe, va chercher la mort parmi les Sarraſins ; il en inſtruit Aménaïde, qui ne lui prouve pas ſon innocence. Si du moins Tancrede avoit écrit plutôt le billet qu'il envoie à Aménaïde, celle-ci auroit pu ſe juſtifier aux yeux de ſon amant ; mais il falloit amener le beau tableau du cinquieme acte. Enfin, une amante tendre qui laiſſe ſon amant dans une erreur qui la déshonore, & va le perdre, cela eſt-il concevable ? Racine n'a point agi ainſi dans ſon Britannicus. Celui-ci croit que Junie va épouſer Neron ; il le croit d'après les faux rapports de Narciſſe ; mais les deux amants ſe rencontrent, & Junie diſſipe les ſoupçons de Britannicus, ſoupçons toutefois combattus par ce Prince, qui dit à Narciſſe :

Dans ſes égarements, mon cœur opiniâtre
Lui prête des raiſons, l'excuſe, l'idolâtre :
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité ;
Je voudrois la haïr avec tranquillité.

Junie voyant que ſon amant la ſoupçonnoit,

parce qu'elle avoit fait moins d'attention à lui, gênée par la présence de Néron, lui dit :

De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler ?

Racine n'a point péché en général contre la vraisemblance dans les moyens qu'il emploie : s'il mérite un reproche, c'est de faire agir des ressorts trop petits. C'est dégrader des personnages illustres que de leur prêter des artifices bas. C'est manquer à la majesté de la tragédie que de donner à Néron les ruses dont il se sert pour découvrir l'amour de Britannicus. Mitridate est bien petit dans l'adresse rafinée qu'il emploie pour s'assurer des feux de Xiphares & de Monime. Roxane emprunte des moyens semblables pour savoir si Atalide est sa rivale, & s'en instruit toutefois par une lettre que celle-ci n'a pas dû laisser égarer, eu égard à ses craintes pour Bajazet. Outre le défaut d'employer de petits moyens & de ne pas les varier, Racine a encore celui de n'avoir pas osé mettre en action des choses qui perdent à n'être point présentées aux spectateurs. C'est par cette timidité que presque toutes ses tragédies n'ont point de cinquieme acte. Je ne finirois pas si je voulois citer tous les moyens invraisemblables qui se trouvent dans nos drames. M. d'Aguesseau dit avec raison, en parlant de l'imitation, que le Poëte ne doit pas oublier que si nous aimons la surprise, nous méprisons celle dont on veut nous frapper en violant les regles de la vraisemblance. Je passe au style, qui est la partie où l'Auteur est le plus tenté de s'écarter de la nature. On l'abandonne souvent,

parce qu'on veut faire briller son talent poétique.

Le Musicien qui n'a pas assez de génie pour composer des accompagnements savants, de beaux chœurs, de belles symphonies, se jette dans les ariettes & les vaudevilles; le Peintre qui n'a pas assez d'invention pour faire un tableau bien imaginé, bien ordonné, le fait remarquer par le coloris; le Poëte qui n'a pas assez de talent pour construire un drame bien dessiné, & dont toutes les parties animées fassent un tout, tâche de frapper par le style; mais il doit être plein de chaleur & analogue aux personnages, à leurs caracteres, à leurs situations. Il s'ensuit de là que le Poëte ne peut pas se montrer dans une tragédie; s'il pouvoit paroître, on permettroit à Seleucus dans Rodogune d'exhorter son frere à une amitié mutuelle, malgré leur amour, en lui rappellant les causes & les maux du siege de Troye, & de celui de Thebes. On ne doit rien présenter qui ne soit à la portée du peuple. Desmarets a dit trop sérieusement qu'on ne devoit pas chercher à lui plaire. Mais en vain il appelle ceux qui s'occupent de ce soin, des esprits avisés qui ne songent qu'à cette vie présente, & n'affectent point *la vie future des ouvrages*. On ne sera pas fidele à ce principe quand on voudra avoir beaucoup de spectateurs. Quelques étincelles du style poétique peuvent cependant briller dans la tragédie, quand ce sont de Grands Prêtres qui parlent, comme je l'ai déja dit, ou bien quand on met en scene des Asiatiques. M. de Voltaire l'a fait avec succès dans Mahomet, Zaïre, l'Orphelin de la Chine. Mais la douleur rejette les ornements de la poésie; un Poëte qui s'en sert dans des circonstances malheureuses, ressemble à ces pleureurs gagés, dont le visage dément le dueil qu'ils représentent. Peut-on

aimer que Jocaste affligée dise pour exprimer que Laïus marchoit sans cortege :

Il ne faisoit jamais marcher devant son char,
D'un bataillon nombreux, le fastueux rempart.

Si cela choque dans une Reine, que doit-ce être quand nous entendons une confidente dire à Merope ?

Grande Reine, écartez ces funebres images,
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages.
. . . .
Messene, après trente ans de guerres intestines,
Leve un front moins timide, & sort de ses ruines.

De pareils images ne sont bien que dans une Ode ou un Poëme épique. Horace est si précis sur le style propre à chaque personnage, qu'il veut qu'on mette de la différence entre celui d'un Marchand & celui d'un Laboureur.

Mercator ne vagus, Cultor ne virentis agelli.

Rien n'est plus opposé au ton de la douleur que les métamorphoses. *Les serpents de la calomnie*, & le *poignard du remords*, ne sont pas trop bien placés dans Tancrede, & des flambeaux qu'on appelle des Astres lugubres des tombeaux, ne plaisent point dans Castor & Pollux. Tout cela annonce le Poëte. Un vers de sentiment est même souvent gâté par la poésie qui veut le parer. On applaudit à ce vers d'une tragédie de M. Saurin.

Que la nuit paroît longue à la douleur qui veille !

Mais l'image qui le termine ne le rendit-il pas un peu trop brillant ? Il me seroit facile de trouver

dans Racine bien des vers qui n'ont pas la couleur de la Tragédie. La déclaration d'amour dont Hypolite régale Aricie, est dans ce cas-là. Une femme qui auroit tant soit peu d'esprit, prendroit-elle pour le langage de la passion, des vers brillants & qui ne conviennent point à la situation d'Hypolite amoureux & sauvage ? Qu'on rapproche ce morceau de celui où Phedre exprime son amour & ses inquiétudes dans le premier acte, & l'on verra combien le bel esprit est glacial vis-à-vis du sentiment. Celui-ci est l'ame de la Tragédie ; mais il disparoît dès que l'autre se montre. La parure ne sied jamais dans la douleur. Ce principe, dicté par la nature, est un arrêt contre les comparaisons. Le goût ne leur permet pas d'orner le discours dans le genre judiciaire ; leur permettra-t-il d'entrer dans le genre tragique ? Nos Auteurs dramatiques n'ont pas, à la vérité, souvent ce défaut si fréquent dans les tragédies des Anglois & des Italiens ; mais, en général, nos Poëtes se livrent trop à la manie de faire des vers brillants au préjudice de la vraisemblance. Les exemples que j'ai cités, & quelques autres que je prendrai dans la Comédie, suffiront pour démontrer combien la fureur de briller est contraire à la vérité. Marthe, dans l'Enfant prodigue, veut savoir la situation du cœur de Lise ; mais celle-ci lui répond d'une maniere bien poétique, lorsqu'elle lui dit :

Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la surface des eaux.

Regnard, qui s'est beaucoup attaché aux rôles de Valet, les a souvent chargés. Il devroit se

contenter de leur donner l'adresse, l'intrigue, l'effronterie, sans les faire parler d'un style qui ne leur convient pas. Crispin, dans le Légataire universel, pour exprimer que sa femme est morte, dit qu'elle alla dans la barque de Caron faire un voyage sur le Cocite. Dans les Menechmes, le Chevalier dit à Valentin :

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

Celui-ci lui répond par une épigramme :

Je fais tous mes efforts, Monsieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

Le Valet débite des choses trop ingénieuses dans cette comédie pleine d'invraisemblances. Le triste Marivaux a cru égayer ses comédies sérieuses & métaphysiques par les choses rafinées qu'il fait dire aux Valets & aux Soubrettes. Dans une de ses pieces, je ne sais si c'est le Legs ou la Surprise de l'amour, une Soubrette dit à sa Maîtresse qui se plaint d'être mal : *Vos yeux me brûleroient si j'étois de leur compétence.* Fontenelle, qui dans ses Eglogues donna son esprit à ses Bergers, a fait naître la coutume qu'on suit plus que jamais, de présenter des Valets ingénieux & pétillants. La vraisemblance ne s'accorde pas trop avec ces comédies dont les vers sont si fort travaillés. L'art paroît trop dans celles de la Chaussée, qui s'occupe même du soin de chercher des rimes riches. Mais, pour revenir à la Tragédie, je voudrois que son style fût élegant & simple. J'ajouterai que si elle doit être écrite en vers, la mesure du vers alexandrin est celle qui lui convient le mieux. M. de Voltaire à qui les innovations sont permises, a employé les rimes croisées dans son Tancrede. Mais le style tragique veut être

rapide, & la facilité de redoubler les rimes, lui communique une certaine langueur. Outre que ce genre de versification amene des vers de remplissage, il suppose plus de combinaison, & par cela même il ne faut pas l'admettre. Les rimes croisées dans la Tragédie, m'offrent l'image d'un homme occupé de grands intérês & qui s'amuse à enfiler des perles ; un style brillant dans la douleur, me retrace une femme qui, quoiqu'en deuil, se coëffe élégamment, & met sur une robe noire des rubans couleur de rose ; un style ingénieux dans la bouche d'un Valet, me représente un homme de la campagne qui tranche du Seigneur, & veut en prendre le langage. Le style brillant est la chose qui coûte le plus à eviter aux Ecrivains qui ont de l'esprit. M. Dorat, qui, en donnant à la fois son Regulus & sa Feinte par amour, a prouvé qu'il n'étoit pas seulement un Poëte agréable, auroit fait un prodige encore plus grand s'il se fût abstenu dans sa comédie des détails trop ingénieux. Les belles femmes doivent chercher moins la parure que les autres ; elles plaisent, & leurs conquêtes sont les effets de la beauté & non de la coquetterie. La Comédie, jalouse de rejetter le fard, ne doit pas moins éviter la platitude du style. Ce défaut dépare quelques comédies de l'immortel Moliere. Le ton de Farceur, si remarquable dans le Médecin malgré lui, dans le Mariage forcé, dans les Fourberies de Scapin, se fait entendre quelques fois jusques dans ses meilleures pieces. Dancourt n'a-t-il pas aussi, pour me servir des termes de Boileau, allié Terence & Tabarin ? Ses Bourgeoises à la mode, ses Bourgeoises de qualité, son Chevalier à la mode se ressentent de ce langage plat, indécent, qui caractérise sa muse grimaciere. Il faut que la Comédie ait la pudeur d'une coquette qui veut plaire en conservant les

apparences de la vertu. Mais rien ne se marie moins avec la simplicité & la vraisemblance dramatique, que le style sententieux. Les maximes rendent la diction brusque, sautillante, décousue. J'ai souvent entendu dire que le grand mérite est de faire des vers qu'on retienne; mais les vers sententieux s'impriment aisément dans la mémoire, & ce sont ceux qui coûtent le moins de peine dans leur construction. Outre que les maximes ne s'allient pas trop avec le genre dramatique, on les force quelquefois pour les placer; elles sont alors comme des tableaux qu'on feroit entrer dans des cadres qui n'auroient pas été faits pour eux. Enfin ce style affiche la prétention, & semble trop se détacher du corps de l'ouvrage. Ce beau vers de Warwick,

L'instant où je menace est perdu pour ma haine,

auroit moins de vigueur, réduit à la forme sententieuse.

Une raison qui porte le plus nos Ecrivains à s'éloigner de la simplicité du style, est l'idée qu'ils présentent du Valet qui conduit l'intrigue ou du personnage principal. On donne au Valet de l'adresse, des ressources, des expédients; & comme ces choses supposent de l'esprit, on lui prête un langage à l'avenant, sans faire attention que la maniere de s'exprimer doit être conforme à la condition ou à l'éducation. Si on fait paroître un personnage vicieux, on le fera parler si bien, qu'il amusera plus qu'il ne choquera, comme le Méchant de Gresset, le Dissipateur, le Médisant de Destouches, & le Menteur du Grand Corneille. Si on met sur la scene un caractere vertueux, tout ce qu'il dira étonnera plus qu'il ne plaira. Quand on se passionne pour un personnage, on oublie la condition, les

mœurs

mœurs, les usages des hommes parmi lesquels on le prend. Ce défaut, pour citer un exemple étranger, est sensible dans les Juifs de M. Lessing, Poëte Allemand. Cette comédie a un but bien moral, qui est de nous corriger de la haine & du mépris dont nous accablons les Juifs ; mais le Héros de la piece offre des traits si beaux, qu'en vérité ce Juif est hors de la vraisemblance. C'est pourtant sur elle que doit s'appuyer tout ouvrage dramatique, pour obtenir des suffrages durables. Le desir de briller nous porte seul à la combattre.

Longin prétend que l'envie trop grande de dire les choses nouvelles, est contraire au sublime. Cette réflexion trouve ici naturellement sa place. En effet, on a beau employer l'art pour nous étonner, ses plaisirs n'affectent pas comme ceux de la nature. Il faut tâcher de se distinguer en excitant l'admiration & non la surprise. Le talent d'un Poëte dramatique n'est pas celui d'un Danseur de corde.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

Fin de la table des Matieres du second & dernier Volume.






BIBLIOTECA